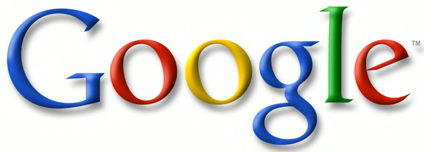
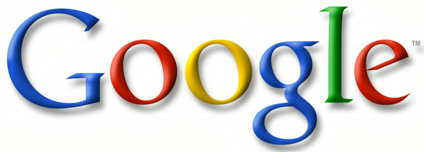
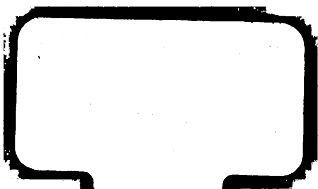





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08244974 9







BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

LES DEUX

MISSIONS FLATTERS



LIEUTENANT-COLONEL FLATTERS.

BIBLIOTHÈQUE INSTRUCTIVE

LES DEUX MISSIONS FLATTERS

AU

PAYS DES TOUAREG AZDJER ET HOGGAR

Par M. Henri BROSSELARD

Capitaine d'infanterie. — Membre de la première Mission.

DEUXIÈME ÉDITION

Ouvrage illustré de 50 gravures

Et accompagné d'un Itinéraire des deux Missions, tiré en lithographie.

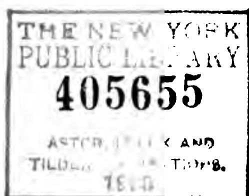
PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE

1889



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
405655

PRÉFACE

Lorsque parut la première édition de cet ouvrage, la lumière n'était pas faite encore sur les causes du désastre de la seconde mission. Aussi, l'auteur avait-il cru devoir se borner à en parler succinctement. Aujourd'hui ces causes sont connues, et une relation officielle a été publiée par les soins du gouvernement général de l'Algérie, qui donne les résultats des enquêtes faites. Aussi, dans ce nouveau récit, a-t-il suivi de près cette relation officielle, tout en utilisant divers autres documents. D'une part, il en a dégagé les enseignements qui s'y trouvent implicitement contenus; et, d'autre part, grâce à ses études personnelles pendant ces dernières années dans le Sahara, le Sénégal, le Soudan français et la Sénégambie, il a pu émettre avec une grande autorité son opinion sur les divers points de la question dite transsaharienne : pénétration dans l'intérieur de l'Afrique, et en particulier du Soudan; occupation de ces vastes contrées; tracé d'une voie ferrée destinée à relier l'Algérie au Sénégal et au Soudan.

Enfin, cette nouvelle édition a été enrichie de nombreux dessins et portraits, ainsi que d'une carte dressée d'après les documents recueillis par les deux missions, et les renseignements les plus récents.

LES ÉDITEURS.

LES DEUX

MISSIONS FLATTERS

AU PAYS DES TOUAREG AZDJER ET HOGGAR

PREMIÈRE MISSION

I

BUT DE L'EXPÉDITION — COMPOSITION ET ORGANISATION DE LA MISSION

Fidèles à leurs traditions nationales, les Anglais paraissent avoir été les premiers à chercher les moyens de pénétrer dans l'intérieur du continent africain. Dès le commencement du siècle, on les voit diriger de nombreuses expéditions vers le bassin du Niger, et peu à peu établir le long du fleuve, sur un parcours de six cents kilomètres à partir de son embouchure, des comptoirs importants, mis en communication avec l'Océan par un service régulier de bateaux à vapeur qui viennent échanger les cotonnades, les armes, les al-

cools et les autres produits de l'industrie anglaise.

Les régions du Niger et du Soudan sont également alimentées par les caravanes, qui viennent du Maroc à Tombouctou. Ces caravanes exportent au retour sur Mogador les denrées que ne peuvent attirer les stations du bas Niger et de la Guinée.

Les Anglais viennent de créer récemment au cap Juby un établissement qui pourrait devenir une escale des caravanes et, peut-être dans l'avenir, la tête d'une ligne qui réunirait l'Océan au haut Niger.

Possesseurs de vastes territoires en Algérie et au Sénégal, il semblait que notre situation nous destinât dès longtemps à prendre l'initiative de tentatives analogues. Cependant, tandis que les Anglais continuaient en silence leur marche envahissante vers les plus riches régions de l'Afrique centrale, étendant et consolidant chaque jour leur influence et leurs relations commerciales, la France, concentrant ses efforts au sein de ses colonies, semblait se désintéresser des progrès de ses rivaux, et ce n'est qu'à une époque récente que l'idée nous vint de tirer parti des avantages d'une situation exceptionnellement favorable, pour nouer avec l'intérieur de l'Afrique des relations solides et régulières.

Les efforts du docteur Rohlfs pour étudier les moyens d'établir une voie de communication entre Tripoli et le lac Tchad, les brillants voyages de Livingstone et de Stanley, qui faisaient connaître au vieux monde étonné l'existence de régions immenses, extrêmement peuplées, pouvant livrer aux produits de la civilisa-

tion d'inépuisables débouchés, et offrir à son activité de nouveaux aliments, décidèrent enfin la France à utiliser les moyens puissants dont elle disposait, pour chercher à son tour à pénétrer dans les régions centrales du continent africain.

Avant tout, il fallait songer à franchir l'immense barrière placée par les déserts du Sahara entre ces régions et nos colonies, obstacle devant lequel eût nécessairement reculé l'audace de nos devanciers, mais qui doit céder aujourd'hui devant les progrès de la science.

Le 7 novembre 1879, une décision de M. le ministre des travaux publics chargea M. Flatters, lieutenant-colonel du 72e de ligne, de diriger une exploration ayant pour but « la recherche et l'étude d'un tracé de « chemin de fer qui devait partir de notre territoire « algérien pour aller aboutir dans le Soudan, entre le « Niger et le lac Tchad ».

Il ne s'agissait de rien moins que de traverser le Sahara dans toute sa profondeur, au milieu de peuplades barbares, aguerries, hostiles à tout progrès, dans les régions les plus arides du monde entier.

Nul mieux que le colonel Flatters n'était capable de mener à bien cette difficile et périlleuse entreprise; énergique et prudent, d'un grand savoir, il joignait à ces mérites une connaissance parfaite de la langue et du caractère arabes, acquise durant son long séjour en Algérie, où il avait occupé le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat.

Le colonel Flatters réunit immédiatement autour de

lui le personnel dont le concours lui parut nécessaire, et, le 9 janvier 1881, la mission, entièrement constituée, s'embarquait à Marseille sur *l'Immaculée Conception*, pour aller compléter en Algérie l'organisation de son matériel.

La mission était composée de : M. Masson, capitaine d'état-major ; M. Beringer, ingénieur des travaux de l'État; M. Roche, ingénieur des mines ; M. Bernard, capitaine d'artillerie ; M. Brosselard, sous-lieutenant au 4e de ligne; M. Le Chatelier, sous-lieutenant au 1er régiment de tirailleurs, adjoint au bureau arabe de Bou Saada; M. Guiard, médecin aide-major de 1re classe; M. Cabaillot, conducteur des Ponts-et-chaussées; enfin M. Rabourdin, chef de section du cadre auxiliaire des travaux de l'État.

Le capitaine Masson, MM. Beringer, Roche et Guiard furent mis à la tête des quatre services de l'expédition : organisation et ordre de marche, plans et tracés de route, géologie, histoire naturelle et service médical. MM. Bernard, Brosselard, Le Chatelier, Cabaillot et Rabourdin étaient spécialement chargés des observations et de la topographie.

Débarquée à Alger le 12 janvier, la mission en partait le surlendemain, et gagnait Constantine, où les bagages avaient été dirigés. De Constantine, le colonel, avec le personnel civil de la mission, se rendit en voiture à Biskra, point militaire extrême de la province ; les officiers y accompagnèrent le convoi, et, le 1er février, nous nous trouvions de nouveau réunis.

C'est à Biskra que les bagages furent distribués en

vue de l'organisation du convoi; environ quatre cents chameaux de louage furent réquisitionnés par les bureaux arabes, pour les transporter à Ouargla, où le colonel devait acheter ou louer d'autres animaux plus forts et plus propres à supporter les fatigues et les privations d'un voyage dans le désert; quinze excellents chevaux avaient été achetés à la remonte de Constantine pour l'usage des membres de la mission.

Le matériel que nous emportions comprenait, d'une part, les vivres nécessaires pour assurer pendant six mois la subsistance de la mission, farine, conserves, thé, café, riz, sucre, cinquante barils pour le transport de l'eau, de l'orge pour nos chevaux, vingt-cinq mille cartouches, cent fusils Gras et quarante révolvers, qui devaient servir à l'armement des nomades chargés de la conduite des chameaux, et les instruments de toute nature exigés par les travaux scientifiques qui formaient l'objet de l'expédition; d'autre part, des marchandises destinées à l'échange, étoffes, articles de Paris, bijoux faux, oripeaux de théâtre, dont la valeur s'accroît à mesure qu'on s'avance dans le sud, et des armes provenant des manufactures de Liège.

A Biskra, la mission s'augmenta de douze hommes du bataillon d'Afrique, choisis parmi les plus robustes et les plus familiarisés avec le climat, presque tous ouvriers d'art, de sept indigènes, hommes de service, et d'un cuisinier.

Le 7 février, à la pointe du jour, nous nous mettions en route, et nous nous dirigions par l'Oued-Rhir vers Tougourt et Ouargla.

II

DE BISKRA A TEMACIN — LA ZAOUIA DE TEMACIN — LES TIDJANI

De Biskra à la vallée de l'oued Rhir, la route était jadis absolument aride et privée d'eau. Les caravanes qui se rendaient à Tougourt avaient à franchir un désert de quatre-vingts kilomètres, sans rencontrer ni un puits ni un arbre. C'est au général Desvaux, ancien commandant supérieur du cercle de Biskra, que l'on doit la création des deux oasis que nous rencontrâmes. Le général Desvaux conçut la pensée de tirer parti de la constitution du sol, où des couches d'eau artésienne se rencontrent à une faible profondeur, pour faire revivre les oasis disparues, en faire naître même de nouvelles, et créer ainsi des centres où pût se fixer la population indigène, en même temps que la circulation des caravanes en deviendrait plus facile. Il se consacra avec un grand zèle à cette tâche difficile, dont il avait

apprécié l'importance, et le succès couronna ses efforts persévérants.

C'est ainsi qu'à Oum-el-Thiour, où nous passâmes, en quittant Biskra, nous pûmes admirer, non sans étonnement, dans un lieu naguère encore inhabité et infécond, des milliers de palmiers en pleine vigueur, une population paisible, nombreuse, attachée au sol, des jardins bien cultivés, des constructions, qui semblent promettre à la nouvelle oasis, dans un avenir prochain, une grande prospérité.

Le 8 février, nous campions à Saada, bordj bâti sur une petite éminence, au bord de l'oued Djeddi, l'un des affluents du chott Meljrhir; lorsque nous tra-

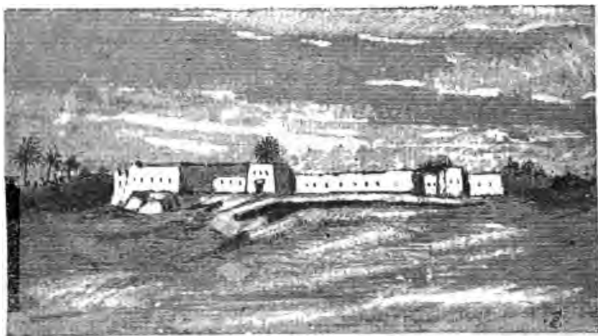


Le bordj de Saada.

versâmes l'oued Djeddi, il s'y trouvait de l'eau en assez grande abondance, et le passage fut pénible pour les chameaux; mais les pâturages voisins, fort beaux

pour la contrée, les récompensèrent de leurs efforts.

Le bordj de Saada consiste en une enceinte carrée, flanquée aux deux angles opposés par un petit bastionnet; il est occupé par une douzaine de goumiers.

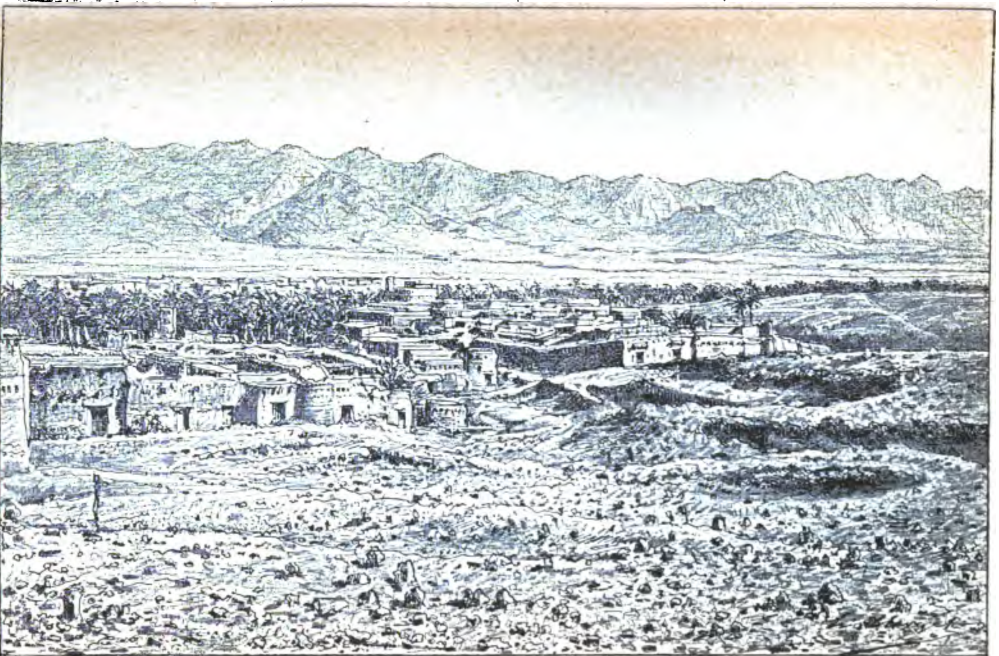


Le bordj de Sidi-Khelil.

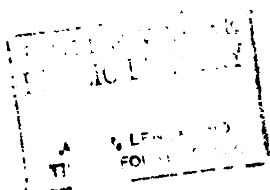
Les bordjs, presque tous construits sur ce modèle, sont les abris créés près des points d'eau, où les caravanes et les colonnes expéditionnaires trouvent un lieu de campement sûr; asiles des voyageurs en temps de paix, ils facilitent en temps de guerre l'occupation de postes auxquels le voisinage de l'eau fait acquérir parfois une importance considérable (1).

Le lendemain, après être passés non loin de Sidi-Khelil, nous déjeunions au bordj de Chegga, et nous faisions

(1) Dans l'intérieur de l'Algérie, les bordjs, confiés à la garde d'un fermier, qui fait le métier d'hôtelier, deviennent de véritables caravansérails.



Vue de Biskra.



halte à Oum-el-Thiour; le 10, nous campions à El Mraier.

Laissant à notre gauche le chott Meljrhir, le 11 nous atteignions Rza-ben-Rzig, où nous rencontrions enfin la vallée de l'oued Rhir.

Rien de curieux comme les effets du mirage dans cette région : ce sont des tableaux sans cesse renouvelés, dont les formes vagues affectent tour à tour, au gré de l'imagination du spectateur, les aspects les plus variés ; parfois l'horizon semble borné par une végétation luxuriante, épaisse, baignée dans un lac immense, où se reflètent des oasis splendides; tout à coup, tout disparaît, le fantôme s'évanouit, et l'on n'a plus sous les



Bordj de Chegga.

yeux que le désert aride, dont rien ne trouble la fastidieuse monotonie.

L'oued Rhir était jadis, comme son nom l'indique, un fleuve; il était formé de la réunion de l'oued Ighar-


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

halte à Oum-el-Thiour; le 10, nous campions à El Mraier.

Laissant à notre gauche le chott Meljrhir, le 11 nous atteignions Rza-ben-Rzig, où nous rencontrions enfin la vallée de l'oued Rhir.

Rien de curieux comme les effets du mirage dans cette région : ce sont des tableaux sans cesse renouvelés, dont les formes vagues affectent tour à tour, au gré de l'imagination du spectateur, les aspects les plus variés ; parfois l'horizon semble borné par une végétation luxuriante, épaisse, baignée dans un lac immense, où se reflètent des oasis splendides; tout à coup, tout disparaît, le fantôme s'évanouit, et l'on n'a plus sous les



Chegga.

...t rien ne trouble la fasti-

...nme son nom l'indique,
...ension de l'oued Ighar

ghar et de l oued Mya, dont le confluent est à l'oasis de Temacin, où se trouvent de vastes sebkhas toujours



Le ksar d'Oum-el-Thiour.

inondées et entourées d'oasis fertiles ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un lit de sable, sous lequel l'eau coule encore à une profondeur variable; de distance en distance, soit que le niveau du lit du fleuve soit plus bas, soit, au contraire, que la couche d'eau souterraine tende davantage à s'élever, il se forme de petits chotts, ou même de simples r'diers, qui se dessèchent ou s'emplissent d'eau, suivant le degré de la pression souterraine.

Jadis s'élevait le long des bords de l'oued Rhir une ligne ininterrompue d'oasis; mais, peu à peu, par suite de l'ensablement qui a envahi le fleuve, les plantations de palmiers ont disparu, et ce n'est plus que de loin e loin, quand l'eau parvient à s'élever au niveau de c

sol ensablé, que l'on rencontre un peu de verdure. Pour rendre la vie à cette vallée aujourd'hui aride et inféconde, et reconquérir sur le désert les vastes territoires qu'il a envahis, il faut restituer à l'oued Rhir l'eau qui lui manque, en faisant surgir des couches inférieures du sol l'eau artésienne qu'il recèle. C'est à cette tâche pénible que s'est voué un ingénieur français, M. Jus, qui, depuis plusieurs années, a creusé dans cette région de nombreux puits, autour desquels se sont bientôt élevées de petites oasis. Partout où l'eau apparaît, apparaissent les palmiers ; que les puits se multiplient, et



Le minaret d'Oum-el-Thiour.

les plantations de palmiers se multipliant, la vallée de l'oued Rhir peut redevenir ce qu'elle a dû être autrefois, une immense et riche oasis (1).

(1) Le palmier suffit absolument aux besoins du Ksourien ; de plus, sa culture est facile.

Après être passés près des oasis d'El Berd et d'Ourlana, et nous être arrêtés quelques moments à la délicieuse source d'Aïn Refian, abritée par quelques palmiers qui s'élancent d'un tertre d'où l'œil embrasse un vaste horizon, nous campions, le 12, à Tamerna, où M. Jus se trouvait précisément au moment de notre passage ; là encore des puits nouveaux se sont ouverts sous sa direction, et grâce à ses efforts et à son dévouement, l'oasis est en pleine prospérité.

De Rza-ben-Rzig à Tamerna, on rencontre fréquem-

Le palmier ne se féconde pas naturellement, et l'opération se fait artificiellement. D'ordinaire ce sont les esclaves noirs qui en sont chargés. Après avoir récolté le pollen sur le dattier mâle (*dekkar*, en arabe ; *amersed*, en berbère), ils montent sur le palmier femelle, et, au moyen d'une incision, introduisent le pollen dans l'ovaire du régime.

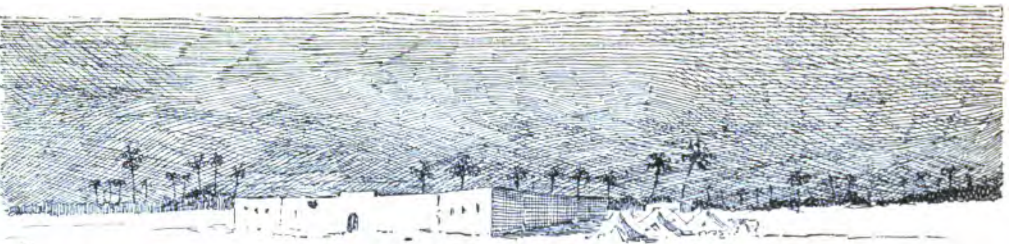
Il existe un grand nombre d'espèces différentes de dattes, qui se distinguent les unes des autres par la forme, la couleur, la grosseur, la conformation du noyau, le goût, l'époque de la maturité et la valeur vénale.

Les principales espèces cultivés dans l'Oued-Rhir sont : *el Deglet nour* (datte transparente, de qualité supérieure, la plus succulente et la plus recherchée) ; *el Botteguen* (appelée aussi *el R'ers*, datte molle) ; *el Hâlou* (douce, sucrée); *Deguel-Amellal* (datte blanche) ; *Arechti* (qui se réduit facilement en pâte); *Aïoujil* (l'orpheline) ; *Tazouggart* (la rouge) ; *el Ammari* (datte d'été, la plus précoce) ; *el H'erra* (la franche).

Quand l'arbre est devenu vieux et stérile, on pratique le long du tronc de profondes entailles par lesquelles sort un liquide dont le goût rappelle celui du cidre. C'est le vin de palmier (*el Eugmi*), qui, fermenté, devient très capiteux.

La filasse du palmier (*ellif*, en arabe ; *tsane*, en berbère), est d'un grand usage pour la fabrication des cordes, des bâts, etc...

Des jeunes palmiers que l'on ne craint pas de sacrifier, on tire le chou palmiste (*adjerouz*, en berbère), qui, lorsqu'il est cueilli au moment opportun, rappelle le goût de l'ananas.





Bordj et oasis de Ourlana.

ment de petites oasis, abritant sous leur feuillage quelques maisonnettes, où l'œil se repose de la vue d'un sol sablonneux, à peine sillonné de loin en loin par de légères dépressions ; parfois aussi deux ou trois palmiers groupés dans un coin du paysage révèlent la présence d'un point d'eau ; tandis que, près de là, une modeste kouba montre ses murs et ses toits blancs qui resplendissent au soleil.

De temps en temps, nous voyons s'enfuir à notre approche des vols de canards, hôtes ordinaires de l'oued Rhir ; nous leur donnerions volontiers la chasse ; mais nous ne pouvons songer à les poursuivre au milieu des sables mouvants qui leur servent de refuge ; le chasseur imprudent qui s'éloignerait du chemin que suit la caravane courrait grand risque de s'y engloutir.

Après une nuit passée à l'oasis de Ghamera, nous atteignons enfin, le 14, Tougourt, la reine des oasis de l'oued Rhir, qui étale sur les bords du chott Ghemora ses cinq cent mille palmiers.

Tougourt, qui compte environ cinq mille habitants, est protégé par un large fossé, autrefois rempli d'eau, aujourd'hui desséché ; il se compose de petites habitations aux toits plats, construites en pisé, groupées assez régulièrement autour d'une large place carrée dont la citadelle occupe le centre. Au milieu de cette citadelle s'élève la grande mosquée, enclavée dans les constructions nouvelles du fort depuis 1870.

Quatre cents puits forés par les indigènes fournissent en abondance l'eau nécessaire à la culture.

Accueillis de la manière la plus cordiale par l'agha,

Si Ismaïl, nous sommes rejoints à Tougourt par Si Maammar et Si Mohammed-Sghir, celui-ci chef de l'ordre religieux des Tidjani; l'autre, son frère, chargé des affaires temporelles de l'ordre, et son véritable maître. Ils viennent de la grande zaouïa de Temacin pour entretenir le colonel, et lui apporter les gages de leur amitié. Monté sur une mule blanche, symbole de paix, le marabout vient planter son camp en face du nôtre sur la grande place de Tougourt.

La tente de Si Maammar mériterait de faire l'objet d'une description spéciale; haute et spacieuse, surmontée du croissant, entourée de draperies aux couleurs éclatantes, elle renferme les plus riches étoffes, les tapis les plus moëlleux, les objets les plus curieusement ciselés, et témoigne par son luxe du rang et de la richesse de son propriétaire. A la chute du jour, Si Maammar sort de sa tente d'un pas majestueux, et récite à haute voix la prière du soir. Agenouillés derrière lui, ses serviteurs et les membres de sa tribu qui l'ont accompagné, l'écoutent avec recueillement, en même temps qu'ils reproduisent avec une fidélité scrupuleuse les attitudes et les génuflexions prescrites par le rituel de son ordre. Tournés vers la Mecque, ils se prosternent la face contre terre, puis se relèvent en arrière d'un mouvement brusque et régulier, la tête renversée, les yeux fixés vers le ciel, les mains écartées, et tout à coup retombent sur le sol que leurs fronts et leurs mains vont frapper de nouveau.

Si Maammar, invité à partager avec nous la diffa que nous offre l'agha Si Ismaïl, paraît se départir de la ré-

serve habituelle à sa race, et fait des vœux pour le succès de l'expédition, dans un langage à la fois sentencieux et imagé qui ne manque pas de grandeur. Il proteste de son dévouement à la France, et nous pro-



Tougourt, capitale de l'Oued-Rhir.

met le concours le plus dévoué. Non seulement il doit remettre au chef de la mission des lettres de recommandation auprès de la plupart des grands-chefs Touareg ; mais, de plus, un de ses émissaires ordinaires chez les tribus du Sud, un *mokhadem* (1), accompagnera la mis-

(1) On appelle mokhadem des personnages qui jouent un rôle important et occupent un poste de confiance auprès des marabouts.

sion, et portera lui-même aux Touareg l'assurance de la sympathie du grand-chef de l'ordre des Tidjani pour le colonel et ses compagnons.

Avant de quitter Tougourt, le colonel Flatters voulut profiter de notre passage dans un des centres les plus importants de la contrée, pour commencer l'achat des chameaux destinés à nous accompagner dans le Sud ; mais les Juifs, devinant ses intentions, avaient d'avance accaparé tous les chameaux disponibles, et ils élevèrent des prétentions inacceptables. Nous ne pûmes en acheter que huit et quelques tellis, sortes de larges besaces en poils de chèvre, qui servent à l'arrimage des bagages.

Nous quittâmes Tougourt le 18, et allâmes camper dans l'oasis de Temacin; le pays que nous parcourûmes pendant cette étape est aujourd'hui envahi par le sable: mais on y trouve encore les traces d'une végétation qui dut être autrefois fort riche, et relier l'oasis de Tougourt à celle de Temacin par une ligne épaisse de palmiers suivant les bords du thalweg de l'oued Rhir, où la sebkha s'étend encore d'une manière presque continue.

Le ksar de Temacin s'élève en amphithéâtre sur les flancs d'une colline dont les pieds baignent dans un lac. Il est entouré, du côté de la terre, par des murailles de

Les chefs de grande secte, qui ne peuvent se transporter de leur personne au milieu de toutes les populations qui reconnaissent leur autorité, se font remplacer par un grand nombre de mokhadem, qui vendent des amulettes, recueillent des offrandes et travaillent à la propagande.

Lorsqu'ils sont intelligents et adroits, ils arrivent souvent à obtenir des peuples qu'ils visitent, autant de respect et de soumission que le marabout qu'ils représentent.

briques séchées au soleil et des fossés profonds toujours remplis d'eau. Lorsque Temacin nous apparaît derrière les rideaux de hauts palmiers qui l'entourent, le spectacle qu'il nous présente est un des plus riants que nous ayons jamais rencontrés. Qu'on se figure, au milieu du désert, une ville coquette, arrosée par de nombreuses sources, sur le rivage d'un lac que borde une végétation luxuriante et variée, des toits blancs, superposés en gradins et dominant le lac; des ruelles étroites, circulant en tous sens au milieu des jardins en en fleurs, clos de murailles peu élevées, au-dessus desquelles les abricotiers, les cerisiers, les grenadiers élèvent leurs têtes blanches ou rouges, en répandant dans l'air un parfum délicieux; le long des arbres et des murs, la vigne serpente à l'ombre des palmiers, qui protègent toute cette végétation contre les rayons trop ardents du soleil.

Après de longs circuits au milieu des ruelles qui entourent le ksar, longeant les fossés de la ville sous les regards d'une population étonnée, notre caravane débouche tout à coup hors de l'oasis, vis à vis de la zaouïa de Tamelhat, la ville religieuse, séjour de Si Maammar et siège de l'ordre des Tidjani.

Ici le décor change. En face de nous se dresse la sévère résidence des marabouts, avec les murailles carrées de son enceinte et les dômes éclatants de ses dix koubas.

A notre approche, Si Maammar sort de la grande mosquée, franchit la porte de la ville et s'avance, entouré d'une nombreuse escorte, à la rencontre de la mission. On met pied à terre, on s'aborde, on se salue; le mara-



Oasis et ksar de Temacin.

bout nous baise les mains que nous portons à notre bouche, et nous entrons à sa suite dans la mosquée, après avoir déposé nos armes.

Notre arrivée a mis toute la ville en émoi ; on se presse sur notre passage, et chacun nous fête à sa manière. Tandis que le colonel s'entretient avec Si Maammar, nous, assis à la porte des appartements du marabout, dans une rue couverte qui leur sert en quelque sorte de vestibule, sur les bancs massifs qui règnent le long des maisons, nous regardons curieusement s'agiter autour de nous toute la population de la zaouïa.

La bonne volonté de Si Maammar, stimulée d'ailleurs par les présents que le colonel lui a remis au nom du ministre, nous assure de la part de tous ses fidèles l'accueil le plus amical; pendant que, dans l'intérieur de l'habitation du chef, les femmes s'occupent des apprêts du repas auquel nous sommes conviés, nous examinons à loisir les hommes et les enfants qui nous entourent; ce sont d'assez laids échantillons de cette population noire particulière à la vallée de l'oued Rhir, que l'on désigne sous le nom de race Rhouara.

En attendant que le festin soit prêt, Si Maammar, qui a terminé sa conversation avec le colonel, nous invite à visiter avec lui la kouba principale de Temacin, où repose le corps de son père, le vénéré fondateur de la secte des Tidjani. Nous entrons à sa suite dans le sanctuaire. Respectueux observateur des usages orientaux, le colonel, qui nous précédait, s'était mis en devoir d'ôter ses bottes; mais Si Maammar le remercia de sa bonne volonté, et nous dispensa de nous conformer à

cette règle, peu gênante pour l'Arabe, qui vient à la mosquée traînant aux pieds des sandales, mais assez désagréable pour qui se présente chaussé de bottes fortes.

La grande kouba de Temacin est une construction d'une réelle élégance. De forme quadrangulaire, surmontée d'un dôme léger à une hauteur de sept ou huit mètres, elle n'a rien à l'extérieur qui la distingue des autres koubas du voisinage, si ce n'est des proportions plus vastes; mais à l'intérieur, elle est d'une richesse incomparable. Des verres de couleurs vives disposés au sommet de la coupole éclairent d'un jour mystérieux le sépulcre du marabout, qui se dresse au centre du monument; tout autour, les murs disparaissent sous les ciselures et les arabesques, qui font ressembler la pierre à une véritable dentelle multicolore; aux parois sont suspendus des trophées de tout genre, étendards du prophète, ex-voto de toute provenance, tentures merveilleuses, que nous sommes surpris de rencontrer là.

Notre visite terminée, Si Maammar nous reconduit dans sa demeure, et nous introduit dans la salle du banquet. Cette salle, située au premier étage de la maison, est de dimensions majestueuses, et surmontée d'un toit en forme de dôme. Le long du mur, à hauteur d'homme, règne une corniche, où sont conservés pieusement, depuis les temps les plus reculés, les présents dont les voyageurs ont récompensé l'hospitalité des chefs de la zaouïa. Parmi tous les bibelots bizarres qui composent la collection de Si Maammar, on remarque une curieuse série de pendules, horloges et coucous de tous les âges

et de tous les modèles, des vases de toutes formes et de tous usages, objets de l'admiration et du respect de leur propriétaire.

Le capitaine Masson, qui connaissait le culte de notre hôte pour sa singulière collection, s'était ingénié à découvrir un cadeau extraordinaire, digne d'y figurer ; il avait acheté à son intention une canne articulée, formée de plusieurs tiges d'acier rentrant les unes dans les autres comme les diverses parties d'une canne à pêche, de manière à pouvoir tenir dans un gousset. Si Maammar, faut-il le dire ? en fut enchanté ; pendant toute la durée de notre séjour chez lui, nous le vîmes constamment occupé à manœuvrer son précieux engin.

Il nous fit asseoir autour d'une grande table dont il occupa le sommet. On plaça devant lui un mouton entier rôti à la broche, et, sans le secours d'aucun instrument, il se mit à le dépecer de ses propres mains en énormes morceaux, qu'il jetait sur les vases innommés qui nous servaient d'assiettes. Lui-même ne mangea pas, surveillant le jeu de nos mâchoires avec une déplorable vigilance ; à peine un morceau de viande avait-il disparu, qu'il le remplaçait aussitôt sur nos assiettes. Plusieurs d'entre nous, encore peu au fait des mœurs arabes, eussent cru manquer aux lois de la politesse en laissant inachevées les tranches monstrueuses qui se succédaient devant eux, et ils absorbèrent ce jour-là des quantités de mouton grillé qui durent leur inspirer pour le reste de leurs jours une sainte horreur des côtelettes. Le mouton est une bonne

chose, mais il n'en faut pas abuser; et, soit dit sans reproche, Si Maammar en abusait.

Le mouton fit place à cette interminable kyrielle de plats sucrés et parfumés dont les Arabes ont le secret, et ce n'est que lorsqu'il nous vit tous à bout de forces et prêts à crier grâce, qu'il en interrompit enfin le défilé.

Certes, Si Maammar avait fait de son mieux, et si nous eussions préféré une autre chère, c'est que nous étions encore trop difficiles sur le choix de la nourriture; nous devions le devenir un peu moins par la suite, et les rations de viande conservée et de biscuit avarié auxquelles nous devions nous trouver un jour réduits, nous rendirent moins exigeants, et moins sévères pour la cuisine du marabout.

Ajoutons que nos hommes n'avaient pas été négligés, et que, dans le camp, les victuailles avaient été distribuées en abondance.

Avant de prendre congé de nous, Si Maammar remit au colonel les lettres qu'il lui avait promises, et désigna pour accompagner la mission, Si Abd-el-Kader-ben-Mrad, mokhadem de son ordre, qui nous rejoignit plus tard à Ouargla.

L'accueil que nous avions reçu du chef des Tidjani, l'appui qu'il nous offrait, les marques de considération et de sympathie dont il nous avait entouré, parurent à tous le présage d'un heureux voyage.

C'est qu'en effet l'assistance de Si Maammar n'était point à dédaigner. Du fond de leur zaouïa, les marabouts de Temacin exercent, grâce au caractère sacré dont ils sont revêtus, une influence immense, propagée

et consolidée chaque jour par les émissaires qui parcourent le Sahara et le Soudan, et qui ont su, du moins c'était l'opinion du colonel Flatters, affilier à la secte



La grande kouba de Temacin.

des Tidjani jusqu'aux peuplades riveraines du Niger.

La secte des Tidjani est une des plus puissantes de ces vastes associations religieuses qui se partagent la population Arabe, véritables franc-maçonneries qu'un

fanatisme aveugle peut à l'occasion rendre redoutables. Les Tidjani se distinguent comme les plus nombreux et les plus envahissants de ces sectaires ; les règles de l'ordre inspirent à ses adeptes des sentiments de superstition et un esprit d'abnégation, qui les amènent à se dépouiller de tous leurs biens au profit de la communauté, représentée par ses marabouts, et à faire au besoin, sans efforts et sans regrets, le sacrifice de leur vie. Aussi cette secte a-t-elle poussé dans tout le Sahara Algérien des ramifications nombreuses ; récemment, dans une des oasis les plus reculées du Sud-Oranais, j'ai été moi-même surpris de retrouver toute-puissante l'influence des Tidjani. Là, tout leur a été abandonné, tout leur appartient, l'eau, le sol, les maisons, les palmiers, les oiseaux eux-mêmes. Je voulus un jour y tuer des pigeons, mais j'en fus empêché par les habitants de l'oasis, qui me représentèrent que ces heureux volatiles appartenant aux Tidjani, étaient inviolables et sacrés, et que les tuer, c'était attirer sur moi la colère céleste. Il fallut bien me rendre à ces irréfutables considérations.

C'était donc une grande preuve d'amitié que nous donnait Si Maammar, en attachant à notre caravane un de ses émissaires, et nous ne doutions pas que la présense d'un mokhadem de son ordre au milieu de nous ne dût être d'un grand effet sur l'esprit des populations du désert.

Nous soupâmes encore ce jour-là dans la demeure du marabout, et nous lui dîmes adieu, pour nous occuper de nos préparatifs de départ.

III

DE TEMACIN A OUARGLA

Le lendemain, 19 février, nous quittions Temacin, le capitaine Masson et moi, pour gagner Ouargla par la voie la plus courte, avec le gros des bagages, tandis que le colonel Flatters, avec les autres membres de la mission, allait pousser une reconnaissance dans l'Est, de l'autre côté de l'oued Rhir, dans la région encore inexplorée de l'oued Igharghar.

Notre première étape nous conduisit à Mouila, où nous passâmes la nuit près d'un puits contenant une eau peu abondante et à peine potable. En route, nous nous étions trouvés arrêtés par une grande sebka complètement inondée, qu'il avait fallu traverser sur une étroite langue de sable, où la marche du convoi était devenue des plus difficiles; à chaque pas, les chameaux enfonçaient dans le sable humide, où leurs pieds creusaient de profondes ornières.

C'est au bord de cette sebka, confluent de l'oued Mya et de l'oued Igharghar, que vient expirer, au sud de l'oasis de Temacin, la vallée de l'oued Rhir.

Le coup d'œil de l'oasis de Blebet-Amar, qui s'étend le long de la sebka, est vraiment pittoresque; malgré la chaleur torride que nous endurons, malgré les embarras et les inquiétudes que nous cause la traversée de ce passage difficile, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les bords touffus du lac, où plongent de hauts palmiers. C'est la dernière des oasis de l'oued-Rhir; plus bas, la vallée se divise, l'eau disparaît, les palmiers se perdent dans le sable, et le spectacle qui nous attend est celui du désert.

En sortant de la sebka, nous marchons sur un sol dénudé, envahi par le sable, à peine mouvementé, où rien ne nous abrite plus contre l'ardeur du soleil; çà et là, nous apercevons encore quelques petits groupes de palmiers qui jalonnent la plaine; mais ils ne tardent pas à disparaître à leur tour. A droite et à gauche, de petites dunes pressées les unes contre les autres bordent les fonds desséchés où chemine la caravane; puis, nous atteignons un plateau rocheux, élevé sur de larges assises de pierre, où la marche des chameaux devient extrêmement pénible; enfin, de l'autre côté du plateau, nous trouvons le puits de Mouila, auprès duquel nous dressons nos tentes.

A une température de vingt-cinq degrés avait succédé un froid terrible (1); encore peu familiarisés avec d'aussi

(1) Dans la vallée de l'oued Rhir, région très basse (une partie du sol est à un niveau inférieur à celui de la mer), la température

brusques changements de l'atmosphère, nous souffrons considérablement de cet abaissement subit de la température, auquel, du reste, les indigènes eux-mêmes se montrent très sensibles. Quand, au petit jour, nous nous remettons en marche, nous apercevons nos sokhrars s'arrêter de temps en temps devant une touffe d'herbes sèches, y mettre le feu, et rejoindre le convoi en courant, après s'être un moment réchauffés au contact de la flamme.

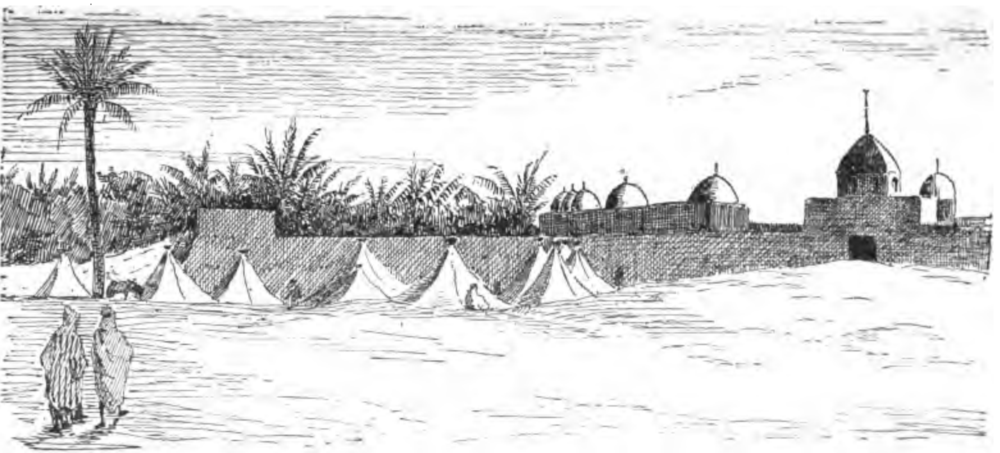
La route que nous suivons, après avoir laissé derrière nous le puits de Mouila, descend par une pente douce du plateau que nous avons gravi la veille. Ce plateau, situé en travers du chemin que parcourt l'oued Mya, est entouré à notre droite par un coude de la vallée, que nous rencontrons de nouveau à sa base.

Passant à gauche du chott Bardad, en ce moment complètement à sec, mais encore entouré d'une végétation grêle et maladive, nous arrivons au sommet d'un vaste cirque qui s'étend à nos pieds. Du point où nous

du jour est très élevée ; dans la bonne saison, elle est de 25 à 30° en moyenne, et, en été, de 40 à 45 et même 50°.

Pendant l'hiver, cette température descend souvent la nuit au-dessous de 0° ; c'est au point du jour qu'elle atteint son minimum.

A la même latitude, dans le Sud-Oranais, où la hauteur moyenne des plaines varie entre 1000 et 1500 mètres, j'ai vu durant trois mois de suite, le thermomètre descendre pendant la nuit, jusqu'à 10° au-dessous de 0; le jour, il n'était pas rare de le voir monter pendant quelques heures jusqu'à 15 et 20°; dans cette région, les sommets élevés atteignant de 1800 à 2000 mètres restent couverts de neige pendant les mois d'hiver, au moins sur leur versant septentrional.



La zaouïa de Temacin.

sommes, nous pouvons apercevoir déjà dans le lointain la cîme des palmiers de l'oasis d'El Hadjira, où nous devons passer la nuit ; mais, à mesure que nous descendons dans la plaine, ils vont disparaissant peu à peu, et nous les avons bientôt perdus de vue. Autour de nous, la nature devient de plus en plus triste : partout du sable, partout des dunes, qui grandissent à chaque pas et masquent l'horizon.

Quand nous approchons d'El Hadjira, nous sommes surpris de rencontrer des groupes de palmiers, qui poussent çà et là dans le sable sans que rièn révèle à nos yeux le voisinage de l'eau. Ces arbres, d'ailleurs vigoureux, sont le produit d'un mode de culture qu'il est intéressant de signaler, car nous l'avons retrouvé en usage dans diverses régions, notamment dans le Souf.

Ce procédé consiste à creuser le sol jusqu'à la couche d'eau souterraine que recèle le fond de la vallée ; dans ces puits, on plante les palmiers, qu'on entoure de claies destinées à maintenir les terres alentour, et à protéger les plantations contre l'envahissement des sables ; puis, quand la tête des palmiers commence à dépasser le niveau du sol, on fait disparaître les claies, et on laisse le sable combler les puits où s'abreuvent les racines.

Autour d'El Hadjira s'élèvent de véritables forêts de palmiers dus à ce mode de culture.

A quelque distance de la ville, nous sommes reçus par le cheik, qui, à la nouvelle de notre approche, s'est empressé de venir à notre rencontre. Sous sa conduite,

nous passons entre le ksar et l'oasis, et nous allons dresser nos tentes au lieu ordinaire de campement. En face de nous s'élève El Hadjira, sur une haute colline détachée de l'oasis, au milieu de la plaine; elle est entourée de hautes murailles flanquées de tours crénelées, qui lui donnent l'aspect imposant d'un ancien château fort. De l'autre côté de la ville, au fond de la vallée, s'étend une large barrière de petits mamelons sablonneux (gara) qui ferme la plaine; c'est au milieu de cette ceinture de collines que s'ouvre le chemin qui conduit à Laghouat par l'oasis d'El Alia.

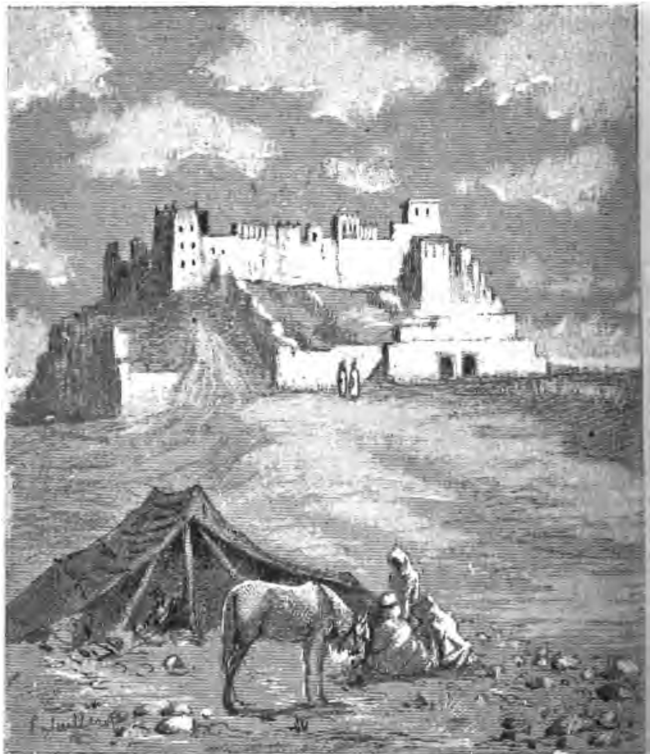
Une position remarquable entre Tougourt et Ouargla, une nappe d'eau excellente alimentant vingt mille palmiers, font d'El Hadjira une des plus importantes stations de cette contrée.

Il paraît que dans ces parages la morsure des scorpions est particulièrement dangereuse, et que ces immondes reptiles y sont en abondance; car avant de nous quitter, le cheik nous demanda des médicaments contre leur blessure venimeuse, qui venait de coûter la vie à plusieurs enfants du pays.

D'El Hadjira nous nous dirigeons, en suivant presque directement la route du Sud, vers Bir Arifidji, où nous devons passer la nuit.

Au sortir de la vallée que domine El Hadjira, le convoi, laissant sur sa droite la vallée de l'oued Mya, gravit le plateau qui lui fait face, et s'engage dans une succession de fonds sablonneux, qui semblent le lit de sebkas desséchées. Autour de ces fonds, le terrain se relève, et borne l'horizon de hautes dunes, qui parfois

se resserrant forment de véritables défilés. Puis, nous débouchons dans une vaste plaine, où nous trouvons



La ville d'El Hadjira.

le puits d'Arifidji. après un parcours d'environ 35 kilomètres.

Le coup d'œil de cette plaine est d'une monotonie désespérante : de petites dunes de sable durci, couvertes de cette végétation chétive et sèche qu'on appelle le drinn (1), se succèdent sans interruption, semblables aux flots d'une mer qui se serait tout à coup solidifiée; à notre droite, s'élèvent les collines qui bordent la vallée de l'oued Mya; déjà le sable les couvre, et poursuivant vers l'est sa marche envahissante, il tend à combler l'oued Mya, dont il obstrue déjà presque entièrement le lit à la hauteur d'Haoud-Abdallah. A notre gauche, le terrain descend à perte de vue en pente douce vers les régions inconnues où le colonel et ses compagnons dirigent en ce moment leur reconnaissance. Vers le milieu de notre étape nous apercevons un groupe isolé de

(1) Le *drinn* est une graminée qui, dans le Sahara, pousse partout où il y a du sable. Cette graminée atteint parfois $1^m,50$ et même 2 mètres de hauteur, chez les Touareg, dans les pâturages particulièrement favorisés.

Le drinn constitue pour les chameaux une nourriture excellente ; aussi la dune, qui en est couverte, forme-t-elle un pâturage de premier ordre.

Lorsqu'il a plu l'hiver, le drinn s'allonge et verdit; les tiges très tendres sont particulièrement bonnes pour les chameaux, les moutons et même les chevaux; la graine, qui vient ensuite, et qui rappelle l'orge dégénéré, est souvent récoltée par les habitants de ces régions, qui en font volontiers leur nourriture.

Lorsque le vent souffle dans la dune, le sable fouette les tiges de drinn, sèches et creuses, qui vibrent au choc et produisent les sons les plus singuliers; tantôt, on croit entendre le bruit lointain des cloches, tantôt celui du tambour. Les Chambaas attribuent ces bruits à la présence des âmes des marabouts qui se réjouissent dans la dune en frappant sur des tambourins; mais, malheur à qui chercherait à les voir; sa curiosité satisfaite, il disparaîtrait aussitôt englouti dans le sol.

quelques palmiers au pied desquels s'ouvre le puits d'Achouch-el-Ahmeur, et, peu avant le coucher du soleil, nous faisons halte à Bir Arifidji. Nous y trouvons de l'eau en petite quantité, mais de qualité suffisante.

Le 22, poursuivant notre route à travers la vallée où nous nous sommes engagés la veille, nous atteignons Negoussa. Pendant les premières heures de marche, le paysage reste invariablement le même que celui que nous avons parcouru depuis notre sortie des fonds voisins d'El Hadjira; pourtant, la ligne de gara qui borne l'horizon vers notre droite, se perce parfois de larges trouées, qui dénoncent la présence de plusieurs oueds, dont le plus important, l'oued Mzab, s'enfonce profondément dans l'ouest, et paraît traverser la région des Guentras; de loin en loin aussi, apparaît le fond bleu du lac Safroun, dont le lit desséché reflète sur sa nappe unie l'azur d'un ciel sans nuages.

A mesure que la caravane approche de Negoussa, la végétation qui couvre le sol s'éclaircit (1), et des palmiers

(1) Dans le voisinage des lieux habités, la végétation saharienne (drinn, thyn, alfa, etc.) disparaît le plus souvent complètement sur de vastes étendues, les indigènes arrachant sans ordre et sans discernement, tout autour de leurs habitations la végétation qui croît dans le voisinage, pour se procurer le fourrage et le combustible dont ils ont besoin. Aussi, au bout de quelque temps, il leur faut faire de véritables étapes, et organiser de véritables corvées pour aller faire au loin la provision nécessaire à leurs besoins domestiques.

Dans le Sud-Oranais, la disparition totale de l'alfa autour de nos camps, amène peu à peu la désagrégation du sol et la formation de dunes, dont la présence devient souvent inquiétante. C'est ainsi qu'auprès de Géryville, la végétation ayant été complètement dé-

s'élèvent de distance en distance, sentinelles avancées qui annoncent le voisinage de l'oasis. Peu à peu, leur nombre augmente, et nous cheminons bientôt sous l'abri d'une véritable forêt; tous ces palmiers, plantés un à un par les habitants de Negoussa, suivant la méthode que nous avons signalée plus haut, sont enfouis dans le sable à une profondeur de plusieurs mètres.

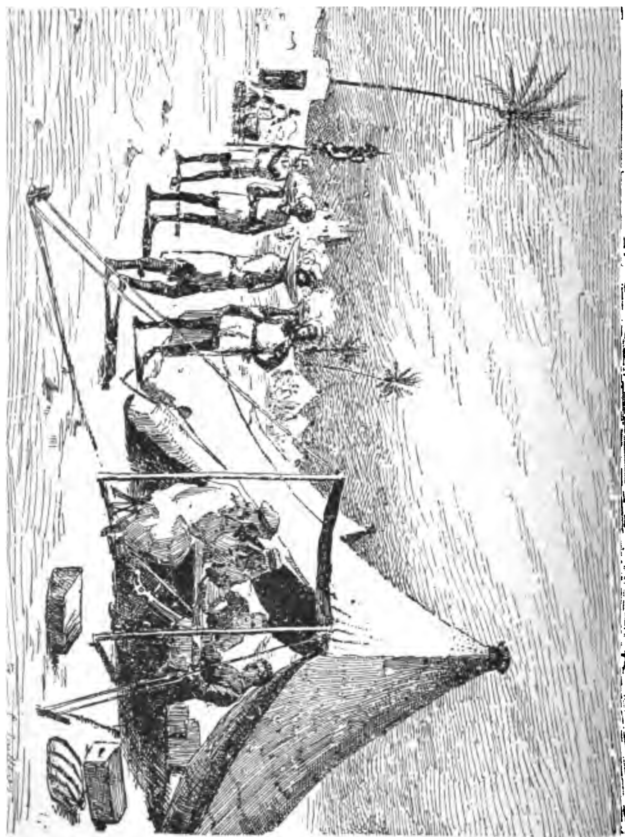
Nous sommes accueillis à l'entrée de la ville par le cheik de Negoussa, vieillard affable et hospitalier, qui nous invite à prendre un peu de repos et de nourriture dans sa maison. Nous acceptons d'autant plus volontiers, le capitaine Masson et moi, que nous sommes à jeun depuis le matin, et qu'il fait une chaleur écrasante. Tandis que les tentes se dressent en face de l'enceinte du ksar, près d'un petit marabout entouré de palmiers, nous le suivons à travers la ville, dont il nous fait les honneurs de la meilleure grâce du monde.

L'importance de Negoussa dut être jadis considérable; la vaste enceinte qui l'entoure témoigne encore aujourd'hui de sa splendeur passée; la porte massive ouverte dans la muraille quadrangulaire qui forme

truite, le moindre souffle de vent soulève des tourbillons de sable qui, en même temps qu'ils sont très incommodes pour les habitants, viennent s'accumuler contre les murs des maisons, du côté du sud, et finiront, dans un avenir prochain, par ensevelir complètement la ville. Vue à quelque distance, Géryville apparaît à peine au milieu d'un nuage de poussière.

L'alfa peut se repiquer de lui-même; partout où l'on rencontre des traces de villages arabes, le sol est planté d'alfa; et pourtant, quand le ksour était debout, les habitants avaient fait place nette autour d'eux.

cette enceinte, les tours qui en flanquent les angles, ne manquent pas de caractère; mais le sable a conquis sur



l'oasis de vastes espaces, et la prospérité de la ville a subi le contre-coup de ce phénomène; aujourd'hui, le

ksour est tout entier renfermé dans une enceinte intérieure de création plus récente, qui deviendra peut-être elle-même un jour trop vaste encore, si, le sable continuant son œuvre de destruction, la décroissance de la population de Negoussa se poursuit dans les mêmes proportions (1).

Le vieux cheik nous fait asseoir, au premier étage de sa maison, à l'abri des rayons du soleil, dans une galerie couverte, qui s'ouvre vers le couchant; là, il nous offre l'eau fraîche, les dattes et le lait qui constituent les premiers éléments de l'hospitalité arabe, pendant que ses serviteurs font rôtir la poitrine de mouton qui doit figurer au repas.

A notre tour, nous invitons notre hôte et son frère à dîner le soir même au camp; pendant le repas, la conversation porte sur l'objet de la mission, sur l'établissement du chemin de fer projeté, et les avantages qui doivent en résulter pour tout le pays. On devine le nombre des questions auxquelles nous avons à répondre, des explications qui nous sont demandées, et l'étonnement de nos convives. Mais, dès qu'ils eurent compris de quoi il s'agissait, leur enthousiasme ne connut plus de bornes. Quand il sut que les biscuits

(1) Au sud-est de Negoussa, entre deux contreforts de la vallée, s'ouvre une vaste trouée dans laquelle s'engouffre le sable soulevé par les vents du sud. Negoussa, bâtie en face de cette ouverture, sur le passage des sables, finira par être complètement engloutie sous la dune, qui, traversant la vallée, ira rejoindre les pentes abruptes, de l'autre côté de la plaine, s'élèvera peu à peu jusqu'à leur niveau, pour les dépasser ensuite et continuer sa marche à travers la sebka du Mzab.

auxquels nous venions de le faire goûter, ne lui coûteraient presque rien, le jour où Negoussa serait une des stations de la voie ferrée, le vieux cheik, saisi d'admiration, jura que malgré ses quatre-vingts ans, le moment venu, il irait lui-même travailler aux terrassements, pour donner l'exemple à sa tribu.

La nuit venue, nos hôtes nous dirent adieu dans les dispositions les plus favorables, et avec les marques de la plus vive cordialité.

Au petit jour, nous quittons Negoussa.

Traversant de nouveau la forêt de palmiers qui environne le ksar, nous nous retrouvons bientôt dans la plaine sablonneuse où nous marchons depuis deux jours. Nous passons à quelque distance du palmier El Mousta, fameux dans la contrée par les trois vigoureux rameaux qui s'élancent de son tronc. Vers le milieu du jour, nous sommes arrêtés par une ligne de dunes qui se dirige de l'est à l'ouest vers les gara qui bordent notre droite, et coupe toute la largeur de la plaine (1). C'est un passage difficile, que nous franchissons sans accident, mais non sans peine; ces dunes, à chaque instant déplacées par le vent, se terminent à leur

(1) Ces dunes, qui traversent la vallée de part en part, ot atteignent une grande hauteur, se sont formées comme celles qui menacent en ce moment l'existence de Negoussa. (Voir la note précédente.)

Les dunes envahissantes, toujours en mouvement, sont presqu'absolument privées de végétation; mais les plaines voisines, recouvertes du sable dont le vent parsème la plaine, deviennent d'excellents pâturages de drinn.

C'est ce qui se produit dans la vallée de l'oued Mya, entre Negoussa et Aïn-el-Hadjira.

sommet en arêtes vives, où les chameaux trébuchent à chaque pas; d'un côté, ces crêtes dominent à pic des cavités profondes, véritables précipices; de l'autre, le sable s'élève par une pente douce, glissante et parfaitement unie de la base au sommet.

Au milieu de ces dunes, nous sommes rejoints par le khalifat d'Ouargla, sous-officier de spahis, qui vient nous servir de guide, et nous aider à franchir cette passe dangereuse. Sous sa conduite, la caravane sort de la dune, et redescend dans la plaine, où bientôt apparaît à nos yeux la grande oasis d'Ouargla.

Une immense sebka, inondée de place en place, dont le fond, uni comme un miroir, brille aux rayons du soleil et reflète le bleu du ciel, qui de loin lui donne l'aspect d'un lac splendide; tout autour de cette sebka, de nombreux groupes de palmiers, multipliés à l'infini par le mirage; au milieu, semblable à une île verte, l'oasis et sa forêt de palmiers que dominent les deux minarets du ksar; parfois, à travers les arbres, une éclaircie laissant apercevoir la nappe d'eau qui donne la vie à tout ce paysage: tel est le coup d'œil que présente Ouargla.

Nous passons devant le bordj de Ba-Mendil, qui de loin prend à nos yeux des proportions fantastiques, et dont les murs d'une blancheur éclatante semblent grandis par la reflexion de la lumière crue qui les éclaire. Élevé sur une colline, à l'entrée de la sebka, Ba-Mendil peut devenir le refuge de l'agha, si quelque événement l'obligeait à s'y retirer.

Pendant que notre convoi s'avance sur le sol poli de

la sebka, au fond de laquelle l'oasis semble fuir devant nous, le khalifat et son goum, pour honorer notre présence, nous donnent le spectacle d'une grande fantasia, à laquelle le paysage prête une mise en scène vraiment féerique. Les cavaliers, rangés en bataille en face de la caravane, s'élancent tout à coup à notre rencontre au grand galop de leurs chevaux, déchargent en nous croisant les longs fusils qui pendent à leurs selles, puis passent, repassent en tous sens avec une adresse et une agilité merveilleuses, tandis que leurs longs burnous blancs flottent au vent, et que les lames brillantes de leurs sabres semblent jeter des éclairs. Cette étrange fête guerrière est d'un aspect magique; c'est un tableau des *Mille et une Nuits*.

Près de la route que nous suivons, notre guide nous montre un large trou béant d'une grande profondeur, au fond duquel coule la nappe d'eau sur laquelle est assis le sol de la sebka; cette énorme fondrière s'est ouverte tout à coup, il y a peu de temps, à l'endroit même où, la veille, un douar de passage avait planté ses tentes. L'eau mine sourdement la base du bloc de gravier qui nous porte, et de place en place le sol présente des traces de désagrégation (1).

(1) La sebka d'Ouargla est formée par un élargissement considérable du thalweg de l'oued Mya ; à une époque géologique très ancienne, le gravier entraîné par les eaux du fleuve a en quelque sorte nivelé le fond de ce bassin ; puis, les eaux rencontrant un débouché fermé par une espèce de seuil, ont déposé ce gravier qui constitue le sol de la sebka.

Les eaux ne coulent plus à la surface du sol, mais continuent à s'épancher sous cette croûte de gravier, et retenues dans la sebka

Enfin nous atteignons l'oasis, et nous entrons dans le ksar, par la porte principale, à l'entrée de laquelle s'élève le tombeau vénéré du marabout Si Abd-er-Rhaman. La porte d'Ouargla, voûtée et défendue par une tour, était autrefois surmontée d'une inscription désignant Ouargla comme la ville sainte par excellence; mais en 1872, on a remplacé cette inscription par le nom du général Lacroix, vainqueur de l'insurrection, pour rappeler aux rebelles l'inutilité de la lutte et la nécessité de la soumission à notre autorité.

Ouargla est entouré d'une muraille circulaire percée de sept portes, et d'un fossé rempli d'eau stagnante

par le seuil qui interrompt leur cours, forment un vaste lac souterrain.

Le calcul de la masse d'eau que recèle le sol de la sebka d'Ouargla peut être fait d'une manière approximative, en prenant pour base le nombre des palmiers qu'elle alimente. L'oasis d'Ouargla compte deux millions de palmiers environ, dont le quart est en rapport; un palmier absorbe à peu près 50 litres d'eau par jour, ce qui représente une consommation quotidienne de cent millions de litres ou cent mille mètres cubes, soit trente-six millions de mètres cubes par an.

Cette masse d'eau provient des immenses plateaux rocheux do Hamada, dont l'oued Mya et sos affluents sont les collecteurs; l'eau, qui tombe rarement, mais d'une manière diluvienne, glisse sur lo roc, pénètre dans les thalwegs voisins, s'infiltre sous le gravier, et, à l'abri des rayons du soleil qui l'aurait bientôt réduite en vapeurs, si elle s'écoulait à la surface du sol, glisse lentement jusqu'au bassin d'Ouargla.

En forant de nouveaux puits, on pourra sans nul doute tripler, quintupler peut-être, l'importance de cette oasis; car, à certaines époques, la pression souterraine devient si puissante que l'eau s'ouvrant elle-même une trouée dans les parties les plus faibles do la sebka, jaillit avec abondance et recouvre de larges espaces.

qui devient, à un certain moment de l'année (1), un foyer d'infection, cause de fièvres intermittentes auxquelles les noirs seuls échappent (2). Il était jadis traversé dans son diamètre par un mur intérieur, qui divisait la ville en deux quartiers toujours en guerre l'un contre l'autre ; mais ce mur n'existe plus, et les rivalités qui régnaient entre les habitants des deux quartiers paraissent aujourd'hui éteintes ; au milieu, s'étend la place du marché, autrefois le théâtre ordinaire de ces luttes intestines ; près de là, s'élèvent la grande mosquée de Djema-el-Kébir et la Kasbah, sorte de forte-

(1) Cette époque est celle du *tems;* tous les habitants sont obligés d'abandonner la ville, à l'exception des noirs qui échappent seuls au fléau, de même qu'ils ne sont pas atteints par la fièvre pernicieuse du Soudan, qui présente d'ailleurs tous les caractères du tems. A Ouargla et aux environs, les Arabes de race blanche sont sujets à cette fièvre pernicieuse, comme nous l'avons subie au Soudan, comme les Maures du désert, quand ils se hasardent dans le Soudan pendant la mauvaise saison, comme aussi les Marocains qui ont été amenés dernièrement au Sénégal pour travailler à la construction du chemin de fer.

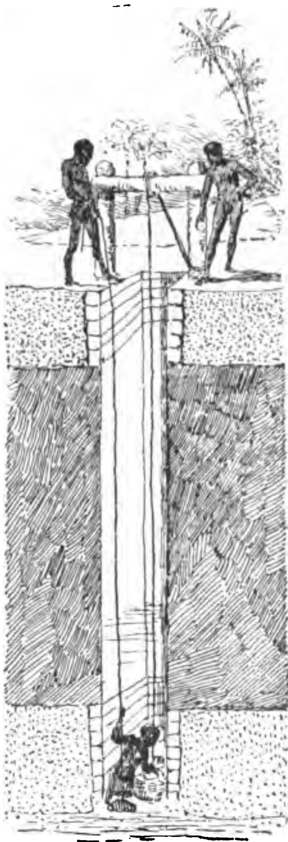
La présence de ces fièvres périodiques dans la vallée de l'oued Rhir constitue une des graves difficultés que présente le tracé de chemin de fer par Biskra et Ouargla.

(2) Les habitants d'Ouargla ont, comme tous les ksouriens, du reste, pour les lois de l'hygiène, un mépris poussé jusqu'à l'absurdité.

Les fossés de la ville sont le réceptacle de toutes les immondices ; quand l'eau souterraine tend à s'élever, elle envahit les fossés ; puis quand le niveau baisse et qu'elle se retire, les fossés se dessèchent sous l'action du soleil qui les transforme en de véritables cloaques d'où sortent des miasmes empoisonnés.

Combien de fois encore les indigènes seront-ils victimes des fièvres intermittentes engendrées par ces miasmes, avant de se résoudre à ne pas transformer leurs fossés en dépotoirs?

resse quadrangulaire où réside l'agha, sous la garde d'une vingtaine d'indigènes, armés de fusils à piston, qui nous présentent les armes avec une solennité comique.


Curage d'un puits par les Rhetassa.

Pendant que le khalifat venait à notre rencontre, l'agha lui-même était parti, avec une escorte de cavaliers, au-devant du colonel, qui devait arriver à Ouargla en même temps que nous ; mais la mission, retardée dans sa marche, n'arriva que le lendemain. Au retour de son inutile expédition, l'agha nous accueillit avec les témoignages d'une extrême sympathie, et nous offrit dans la Kasbah une hospitalité parfaite. C'est d'ailleurs un homme fort intelligent, dévoué à la France qu'il a longtemps servie, et qui porte encore avec fierté le titre de capitaine de

spahis avec lequel il a combattu sous nos drapeaux.

Le jour même de notre arrivée à Ouargla, j'eus l'occasion d'assister à une opération curieuse, que j'ai revue plusieurs fois par la suite ; je veux parler du curage des puits. En circulant dans l'oasis, j'avais remarqué le grand nombre des puits qu'elle possède, presque tous déjà anciens, et dont quelques-uns même m'avaient paru abandonnés. C'est qu'en effet c'est un fait assez étrange et digne de remarque, que les Arabes de ces contrées; pour lesquels l'eau est la source de tout bien-être et de toute richesse, n'aient pas su pousser plus loin l'art du forage des puits ; ils en sont encore réduits aux procédés les plus rudimentaires, et se bornent d'ordinaire à entretenir ceux que leur ont légués les générations précédentes, sans entreprendre d'en creuser de nouveaux, les instruments dont ils disposent ne leur permettant pas de percer la couche gypseuse au-dessous de laquelle s'étend ce qu'ils appellent la mer souterraine, dès que cette couche présente une épaisseur de quelques mètres (1).

Le curage des puits est le monopole d'une partie de la population noire de l'Oued-Rhir qui exerce cette industrie de génération en génération, et jouit à cet égard d'aptitudes physiques particulières, dues sans doute à l'influence de l'hérédité. On les appelle Rhetassa.

(1) Les indigènes avouent qu'ils seraient incapables de creuser de nouveaux puits dans l'oasis d'Ouargla; ils se contentent suivant leur expression, de faire *revivre* les puits existants quand ils s'ensablent.

C'est à nous qu'il appartient d'aller leur en creuser de nouveaux.

C'est à eux qu'appartient exclusivement le soin de débarrasser le fond des puits des monceaux de sable que le vent y accumule, et qui finissent par les obstruer. Voici comment ils opèrent :

A l'orifice des puits, dont l'ouverture est ordinairement large de soixante à quatre-vingts centimètres, on dispose une sorte de chèvre, à laquelle s'enroulent deux cordes ; l'une est destinée à la descente de l'ouvrier, l'autre supporte le panier dans lequel il déposera le sable qu'il doit extraire.

Après s'être chauffé quelques instants auprès d'un grand feu, le Rhetas, presque complètement nu, les oreilles remplies de graisse, est descendu à une profondeur qui atteint quelquefois cinquante mètres ; arrivé à la surface de l'eau, il s'arrête un moment, fait ses ablutions, implore le secours d'Allah, aspire l'air à pleins poumons, et se laisse couler jusqu'au fond. Il reste ainsi submergé jusqu'à ce que son panier soit plein, et nous doutons que les plus habiles plongeurs des côtes Indiennes puissent demeurer plus longtemps privés de respiration ; nous avons vu de ces Rhetassa rester sous l'eau pendant plus de deux minutes, sans paraître incommodés. De retour à terre, ils recommencent leurs ablutions, reprennent peu à peu haleine, et remontent eux-mêmes leur panier. Cette besogne leur est payée 25 centimes ; ils ne travaillent que de huit heures à midi, et peuvent dans cet intervalle opérer quatre ou cinq descentes.

Ce sont encore les Rhetassa qui sont chargés du forage des puits artésiens dans toute la vallée de l'oued

Rhir. A mesure que le travail avance, des pièces de bois de palmier grossièrement équarries sont disposées le long de la paroi quadrangulaire du puits, pour empêcher l'effondrement du sable; une sorte de mortier, formé d'argile et de matières ligueuses, remplit les interstices, et complète tant bien que mal l'ajustage insuffisant ; ce boisage se prolonge jusqu'à ce que le percement ait mis à nu la croûte rocheuse. Lorsqu'enfin cette couche elle-même est entamée profondément et que la nappe d'eau qu'elle recouvre n'est plus comprimée que par une mince écorce de gypse, un Rhetas expérimenté descend au fond du gouffre, pour y forer le trou qui doit livrer passage au précieux élément.

Quelquefois la roche résiste, et après plusieurs tentatives infructueuses, l'ouvrier renonce à poursuivre son travail ; il n'est pas rare de rencontrer des puits inachevés, témoins des échecs subis par l'industrie des Rhetassa ; parfois aussi l'eau surgit tout à coup avec une force ascensionnelle considérable, et leplongeur, roulé par le flot bouillonnant, meurt asphyxié avant qu'on ait pu lui porter secours.

Dans toute la vallée de l'oued Rhir, si le forage des puits en est encore réduit à ces procédés primitifs, il faut reconnaître que la distribution des eaux et l'irrigation des plantations de palmiers sont réglées avec un soin scrupuleux. Les plantations, disposées dans des terrains de niveau inférieur à celui qu'atteint l'eau du puits qui doit les alimenter, sont sillonnées en tous sens d'une multitude de petites seggias (canaux) ; chaque propriétaire successivement reçoit sur son terrain



Lieutenant Brosselard.

pendant un temps soigneusement limité, le produit de la source, qu'il retient dans de petits barrages en terre disposés à l'extrémité inférieure de ces canaux; aussitôt que l'heure est venue pour le propriétaire du fonds voisin de recevoir à son tour l'eau nécessaire à la vie de ses palmiers, les barrages sont renversés et lui livrent passage. Toute fraude, toute tentative qui aurait pour but de retenir sur le même terrain, au delà de la limite légale, le produit de la source, serait rigoureusement réprimée, et se trouve d'ailleurs rendue à peu près impossible par la vigilance des intéressés.

De ce que nous venons de dire il résulte évidemment, que les fonds les plus voisins de la source sont aussi ceux qui produisent les plus beaux palmiers, et qui atteignent le plus haut prix.

Le lendemain de notre arrivée à Ouargla (le 25 février), nous partîmes au point du jour en compagnie de l'agha et de son goum, pour aller au-devant du colonel. Nous le rencontrâmes à sept ou huit kilomètres de la ville, et les Arabes renouvelèrent en son honneur les manifestations dont nous avions été l'objet la veille; une brillante fantasia accompagna la mission jusqu'aux portes d'Ouargla, où elle fit une entrée solennelle au milieu des salves de mousqueterie et des cris de joie des femmes et des enfants.

Les tentes furent dressées au cœur du ksar, en face de la Kasbah. Réunis dans le même campement, nous échangeâmes le récit des incidents qui avaient signalé le voyage des deux portions de la mission, pendant les cinq jours qui venaient de s'écouler.

Ainsi que nous l'avons dit, tandis que le capitaine Masson et moi prenions, pour gagner Ouargla, la route ordinaire des caravanes, le colonel et ses compagnons, suivis d'un convoi léger, s'étaient dirigés vers le sud-est pour reconnaître le cours de l'oued Igharghar, et, en même temps, préparer les membres de la mission aux observations scientifiques qui devaient être, dans la suite, l'objet principal de leurs travaux.

C'est à la sebka de Temacin que viennent aboutir les deux bras de l'oued Igharghar, séparés par un vaste plateau sablonneux qui s'étend derrière les jardins du ksar. S'engageant au milieu de ce plateau, la caravane le traversa dans la direction du sud-est, et redescendit dans la vallée au point où les deux bras se divisent, vaste sebka desséchée, sur les bords de laquelle s'élèvent les palmiers de l'oasis d'El Gough. L'oasis franchie, la vallée fait en cet endroit un léger circuit vers l'est, par une boucle dont l'extrémité aboutit non loin d'Aïn-bou-Semah. La mission marcha sur ce point, à travers une plaine pierreuse, où parfois se rencontrent d'épais blocs gypseux. A sa gauche, le long de la vallée, s'étendent les palmiers de Si-bou-Hamia. Jadis s'élevait en cet endroit un village auquel appartenait l'oasis ; mais du village il ne reste rien aujourd'hui ; une inondation, au dire de certains voyageurs, l'aurait détruit il y a quelque cinquante ans ; aujourd'hui les palmiers sont devenus la propriété incontestée des marabouts d'El Gough, qui ont seuls le droit d'en récolter les dattes. Il est permis au voyageur d'en détacher quelques-unes en passant pour calmer sa soif ;

mais en faire provision serait un véritable sacrilège, que la colère céleste punirait de mort, suivant une croyance répandue dans le pays, et sans doute entretenue soigneusement par les marabouts.

Arrivée au pied du plateau, la mission suivit le lit desséché de la rivière, aujourd'hui envahi par le sable, qui lui donne l'aspect d'une succession de fonds de sebkas, ou même de simples dayas, séparés par de petites dunes que recouvre une végétation assez épaisse. Vers trois heures et demie, après une marche des plus pénibles, sous un soleil brûlant, elle faisait halte près d'Aïn-bou-Semah.

Aïn-bou-Semah (la source bon gîte) est un puils fort abondant, ouvert à une profondeur de moins de deux mètres du sol. L'eau en serait bonne, si les indigènes avaient pris soin de l'entourer d'une margelle, pour empêcher la chute des corps, que le vent y entraîne, et qui viennent s'y décomposer.

Le lendemain, longeant l'oued Igharghar, qui fait dans l'est une légère pointe, la caravane poursuivit son chemin sur un terrain entrecoupé de petites dunes, et vint camper dans le lit même de l'oued, à Bir-Matmat, puits abondant et peu profond. Non loin du puits, s'élève un cimetière, et, au milieu, la kouba-mausolée de Lalla-Meurdhia, femme marabout célèbre, qui vivait il y a une centaine d'années. Cette kouba n'a ni clôture ni gardien, mais un respect religieux la défend contre toute atteinte. Les murs en sont tapissés de mouchoirs aux couleurs vives, de riches soieries, de mousselines brodées; sur le sol sont alignés des vases renfermant

du blé, de l'orge, des denrées de toutes sortes; des objets plus précieux, pierreries, or, argent, passent même, d'après la tradition, pour y avoir été déposés par de riches pénitents ; mais il faut croire que ces généreux donateurs ont eu moins de confiance dans les pieux scrupules de leurs coreligionnaires, ou, tout au moins, qu'ils ont voulu leur épargner de trop vives tentations ; car ces objets précieux, nul ne les a jamais vus.

Le troisième jour, la mission ne fit qu'une courte étape de dix-huit kilomètres ; à onze heures et demie, elle faisait halte près de Hassi-Ould-Miloud, puits profond de six mètres, où elle trouvait en abondance une eau excellente. A mesure que la caravane avance, les dunes qui divisent le sol vont se multipliant. Parfois elles atteignent une hauteur de trente à quarante mètres, et semblent barrer la route de l'ouest.

En cet endroit, l'oued atteint une largeur qui dépasse sur certains points dix kilomètres. Cette circonstance paraît avoir induit en erreur le colonel Flatters : d'après lui, l'oued Igharghar se dirigerait plus loin dans l'est, et la route suivie par la mission laisserait la vallée à sa gauche. Il semble, au contraire, que cette vaste plaine, entre-coupée de dunes et de bas fonds, soit une grande sebka formée de la réunion de l'oued Igharghar et d'un de ses affluents, et plusieurs raisons me paraissent militer en faveur de cette opinion. D'une part, le long de la route suivie par la caravane, l'eau se rencontre fréquemment, à une faible profondeur, et révèle la présence d'une couche d'eau souterraine que l'on peut

croire continue ; d'autre part, si la vallée s'élargit près d'Hassi-Ould-Miloud, on la voit peu à peu se resserrer, et présenter de nouveau, sous le nom d'oued Cidah, les proportions ordinaires des vallées rencontrées jusque-là. Enfin, on ne peut tenir aucun compte des noms donnés aux oueds par les indigènes, qui désignent de dix manières différentes, à de faibles distances, des suites de dayas qui sont incontestablement les divers tronçons d'un oued unique.

Depuis son départ de Temacin, le colonel avait constamment suivi une route sud-est qui l'éloignait d'Ouargla; en quittant Ould-Miloud, le 22, il prit une direction sud-ouest, pour s'en rapprocher, décrivant ainsi un angle, dont Ould Miloud était le sommet, et dont les côtés aboutissaient, l'un à Temacin, l'autre à Ouargla.

Au lieu de laisser l'oued Igharghar à sa gauche, comme le colonel Flatters le pensait, le convoi l'avait laissé à sa droite ; car il le retrouvait bientôt sous la forme d'une dépression de plusieurs kilomètres de long, dont le sol pierreux a l'apparence du lit d'un fleuve. Il traversa cette dépression à l'endroit même où M. Duveyrier l'a décrite comme le lit desséché de l'oued Igharghar, et s'engagea sur un terrain formé de dépressions peu accentuées, plus larges et moins profondes, désignées dans le Sahara sous le nom générique de sahan. Passant en vue de plusieurs hautes dunes (Areg), il arriva, après une marche de vingt-huit kilomètres, au puits d'Hassi-Oussiah, où l'on trouva, à dix mètres du sol, une eau pure et abondante.

Le colonel s'était proposé d'aller camper, le 23, près d'Hassi-Rebeiah ; mais les chameaux fatigués n'étaient plus en état de continuer leur route, et force lui fut de dresser son camp à deux heures et demie, dans la plaine, non loin de Khechem-Rih. On n'y trouva pas d'eau, et il fallut avoir recours à la provision contenue dans les tonnelets.

Non loin de là, la caravane était passée près d'un ancien puits comblé depuis quarante ou cinquante ans. Il y a quelques années, un chambi, à ce que l'on raconte, entreprit de le réparer; mais il fut enseveli vivant par un éboulement, au milieu de son travail, et depuis nul ne recommença cette périlleuse tentative.

Elle avait aussi rencontré, sur sa gauche, une vallée qui paraît être l'ancien lit de l'oued Cidah, l'un des affluents de l'oued Igharghar, ou peut-être même un des petits bras du fleuve.

Le 24, la mission leva le camp à six heures du matin, et marcha dans la direction de Hassi-Rebeiah, où elle avait dû camper la veille. De tous les puits rencontrés depuis Temacin, Hassi-Rebeiah est le seul au bord duquel les indigènes aient exécuté quelques travaux; ces travaux consistent d'ailleurs en peu de chose, deux montants de maçonnerie reliés par une traverse. C'est là le maximum des commodités offertes au voyageur; il n'y a ni seau ni corde; c'est à lui de s'en procurer. Aussi le cavalier ne s'aventure-t-il jamais dans ces parages sans une longue corde, qui lui sert à descendre au fond du puits la settla dans laquelle il

puise l'eau pour lui-même et pour sa monture (1).

Le colonel, désireux de regagner le temps perdu la veille, dépassa le puits d'Hassi-Rebeiah, et ne fit halte que près de Hofrat-Chaouch, puits profond de 6 mètres 50, rempli d'une eau médiocre.

Le nom de Hofrat-Chaouch (le Trou du Chaouch) rappelle un événement que le colonel Flatters a raconté dans son journal de route, en faisant suivre son récit de curieuses observations, qu'on nous saura gré de reproduire ici :

« Il y a quelques centaines d'années, dit-il, Ouargla « payait, sinon un impôt, du moins une ghefara (droit « de pardon, de protection, — expression du Sud), au « bey de Tunis, qui envoyait chaque année un chaouch « pour le toucher en argent ou en nature. Une année « le chaouch arriva, toucha son argent à Ouargla, et « se remit en route pour retourner à Tunis. Le cheikh « des Chambaas, Bou-Rouba (l'ancêtre de la tribu, sui- « vant la tradition ; les Chambaas d'Ouargla sont dits « Bou-Rouba), courut après le chaouch, le rejoignit à « El Hofra, le tua et emporta l'argent. Le bey de Tunis, « trop loin pour venger cet affront, ne s'en préoccupa « guère, et Bou-Rouba par ce fait se substitua à lui « pour toucher la ghefara d'Ouargla. Les Chambaas « ont touché cette ghefara jusqu'à l'occupation fran- « çaise, et même quelque peu depuis. Ils la touchent « encore d'autre part, de Ghadamès, par exemple, qui

(1) Les Arabes utilisent souvent en pareil cas la corde en poil de chameau qu'ils portent enroulée autour des haïks qui recouvrent leur calotte de laine.



L'Agha et ses cavaliers viennent au-devant du colonel.

« leur donne à ce titre deux négresses par an; mais il « faut qu'ils aillent à Ghadamès chercher ce tribut, car « on ne le leur enverrait pas. Il est vrai qu'ils ne man- « quent guère d'y aller.

« Ce droit de ghefara est le droit de protection du « Sud. C'est en général le nomade qui le perçoit sur les « oasis. Il devient ainsi le patron des Ksouriens pour « la protection de leurs convois.

« Les Larba de Laghouat le percevaient dans l'ouest « sur Metlili et sur le Mzab; les Touareg le perçoivent « sur Ghat, Ghadamès, etc. L'administration française « l'a aboli en Algérie par une police efficace des routes. « Comme, d'ailleurs, tel percevait la ghefara des uns, « qui la payait aux autres, l'adoption du nouveau sys- « tème n'a pas soulevé une bien grande opposition.

« Hofrat-Chaouch est bien connu dans le pays par « suite d'une grande ghazia exécutée en 1826 par les « Touareg Azgars ou Azdjers contre les Chambaas. Il « y périt soixante Chambaas. Les Chambaas se vengè- « rent depuis en exécutant coutre les Azgars deux « ghazias un peu au nord de Ghat. Dans l'une de ces « deux ghazias, il périt quarante-huit Azgars, dans « l'autre cinquante-deux. Depuis dix ans environ, on « considère l'honneur comme sauf entre les deux tri- « bus, et Azgars et Chambaas vivent en bonne intelli- « gence.

« Cette levée des Azgars en 1826 avait, dit-on, pour « cause les intrigues d'un certain Molkhad, targui, qui, » étant allé à Ouargla avec cinq ou six chameaux, avait « prétendu, à tort, disaient les Chambaas, à raison,

« disaient les Azgars, avoir été molesté en route. Aussi. « des Chambaas étant allés peu après chez les Azgars « avaient été assez mal reçus : l'un d'eux ayant eu, en « outre, la malencontreuse chance d'avoir maille à « partir avec une femme, les Azgars s'étaient ameutés « contre lui et contre ses compagnons, et en avaient « tué deux ou trois. Là-dessus, ghezous (courses) des « Chambaas pour venger l'affront, meurtre de quelques « Azgars qui n'en pouvaient mais, et c'est en somme de « là que sortit toute la guerre.

« Cette guerre est heureusement finie; et chez les « Touareg on dit que c'est aux Français et à leur fer- « meté qu'est dû cet heureux état de choses, les Cham- « baas étant devenus des gens plus calmes et plus « posés depuis qu'ils sont administrés régulièrement. »

Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur les sentiments et le caractère de ces deux peuples.

Le 25 février, le colonel Flatters quitta son campament d'Hofrat-Chaouch à six heures du matin, et se mit en route pour gagner Ouargla. La caravane passa près d'un point appelé Nza-Nasser, du nom d'un personnage important de la tribu des Mekhadma, qui y périt, vers 1830, assassiné par des maraudeurs, franchit les gara qui avoisinent Ouargla, traversa les dunes, et pénétra dans la plaine, où nous vînmes à sa rencontre avec l'agha et son goum

---

IV

PRÉPARATIFS DE DÉPART POUR LE SUD

Dès le lendemain de son arrivée, la mission commença à s'occuper de l'organisation du convoi.

Cette organisation présentait de grandes difficultés qu'il est aisé de concevoir ; il fallait parer à un double danger, et résoudre un double problème. D'une part, sur le point de s'engager dans une région aride, privée d'eau, n'offrant aucune ressources, nous ne pouvions compter pour subsister pendant les cinq mois que devait durer l'expédition, que sur les vivres que nous emporterions; mais d'autre part, il fallait aussi réduire à son minimum le nombre des chameaux qui devaient composer la caravane, de peur que les puits que nous pourrions rencontrer ne fussent, comme on était fondé à le craindre, à peine suffisamment abondants pour abreuver les animaux strictement nécessaires au trans-

port des vivres, des instruments, des armes et des marchandises.

Donc, emporter le plus de vivres qu'il serait possible, en même temps, réduire au plus strict nécessaire le nombre des chameaux de charge, ainsi se formulait la question qu'il s'agissait de trancher tout d'abord.

Le colonel se résolut à laisser à Ouargla tout ce qui ne lui parut pas d'une utilité absolue; c'est ainsi qu'il renonça à conserver l'appareil de sondage qu'il avait emporté, et dont le poids et le volume exigeaient l'emploi de plusieurs chameaux. Pendant l'excursion qu'il avait faite dans l'Est, les jours précédents, le colonel Flatters l'avait expérimenté, et les résultats obtenus étaient restés fort au-dessous de ce qu'il en avait espéré. Nous abandonnâmes aussi plusieurs chevaux qui semblaient peu en état de faire le service pénible que nous aurions à exiger d'eux, et la provision d'orge à emporter se trouva réduite d'autant.

Le bagage de la mission ainsi allégé, il fallait encore environ trois cents chameaux pour le transporter. L'achat de ces animaux fut confié aux soins d'une commission composée de MM. Masson, Le Chatelier et Caballot, auxquels furent adjoints le Khalifat Mohammed-ben-Bilcassem, et deux notables d'Ouargla.

On fit appel aux tribus de Chambaas qui fréquentent le voisinage de l'oasis, et, dès le vendredi 27 février, chacune d'elles arriva successivement, amenant ses bêtes. Les prétentions formulées par les vendeurs furent ce qu'elles devaient être dans de semblables circonstances; sentant la nécessité impérieuse qui s'im-

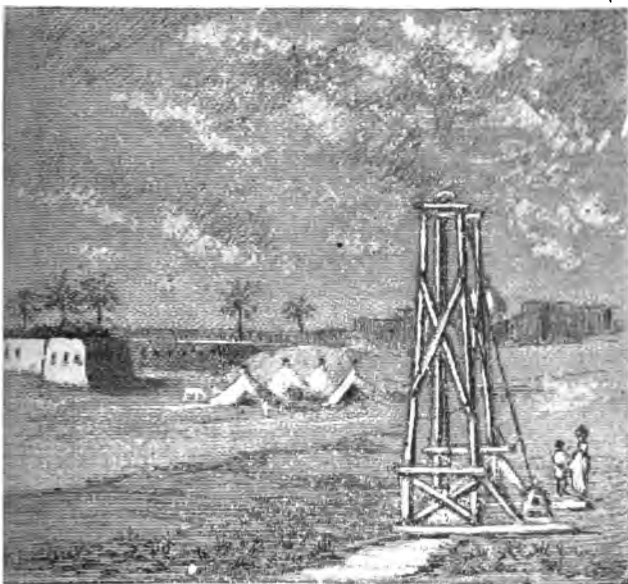
posait a nous, d'acquérir en peu de jours un nombre considérable de bêtes de somme, ils ne se firent pas scrupule d'abuser de cette situation. Pour arriver à fixer des prix à peu près équitables, il fallut adjoindre à la commission qui fonctionnait déjà, le caïd et deux membres de chacune des tribus avec lesquelles il s'agissait de traiter ; ainsi fut constituée une djemmaa, sorte de tribunal arbitral, chargée de se prononcer sur le mérite de l'offre et de la demande, et de déterminer les cours.

Aussitôt achetés, les chameaux étaient marqués au chiffre de la mission, et envoyés au pâturage sous la garde de bergers chambaas.

En même temps que de l'acquisition des chameaux, il fallut s'occuper aussi de celle des bâts, cordes et selles nécessaires pour l'arrimage des charges ; une partie de ce matériel dut être confectionnée pour les besoins de la mission, les approvisionnements existants s'étant trouvés insuffisants.

L'organisation de l'escorte présenta de graves difficultés. Toute la tribu des Chambaas, caïd en tête, vint offrir ses services. Armés de pied en cap, ils arrivaient convaincus que l'expédition projetée n'avait pour but que de diriger contre les Touareg une immense ghazia, et leurs vieilles rancunes se réveillant à l'idée du pillage, tous sollicitaient la faveur d'y prendre part. Nous eûmes les plus grandes peines à leur faire comprendre que la mission avait un tout autre objet, qu'il ne s'agissait pas de guerre ni de pillage, que la visite qu'elle se proposait de rendre aux Touareg était

tout amicale et pacifique, et que le colonel demandait,



Apparcil de sondage pour le percement des puits artesiens.

non des soldats, mais seulement des guides et des sokhrars (1).

Présentée dans ces termes, la campagne où nous les

(1) Chaque groupe de 20 ou 25 chameaux est placé sous la conduite de quatre ou cinq sokhrars, qui courent perpétuellement de l'un à l'autre pour les exciter de la voix et du geste, leur prodiguant les paroles d'encouragement et les coups de bâton.

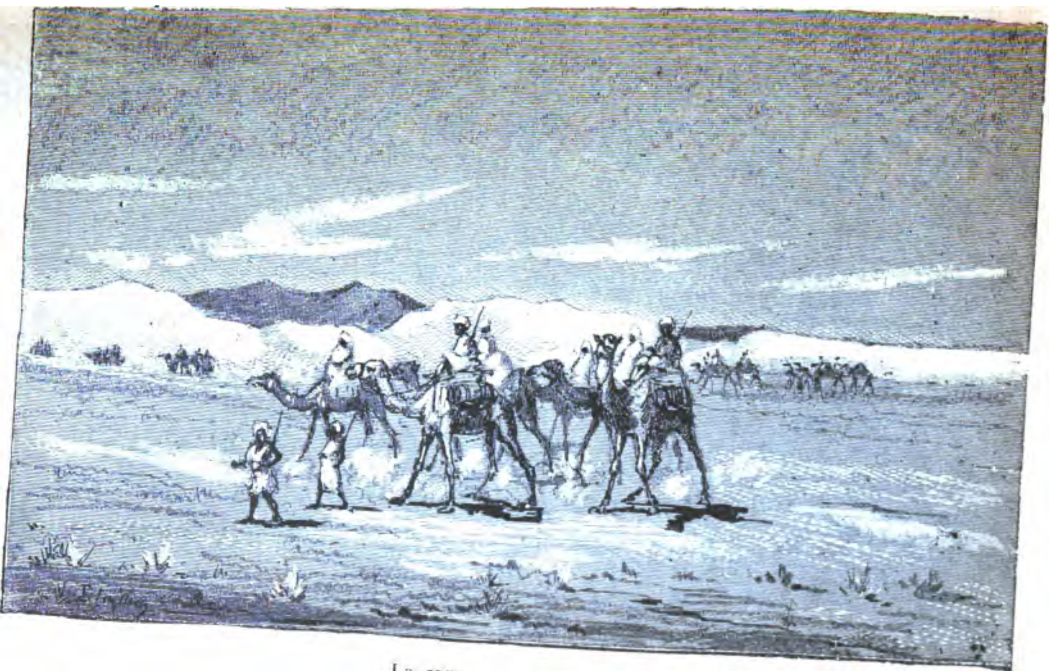
Leur service est extrêmement pénible ; sans leur vigilance perpétuelle, le chameau s'oublierait devant chaque touffe d'herbe, et ferait mille zigzags, sans avancer d'un pas.

invitions à nous accompagner trouva auprès d'eux un accueil moins enthousiaste, et, s'ils ne nous refusèrent pas leur concours, du moins ne nous firent-ils pas grâce d'une foule d'objections qui traînèrent les négociations en longueur.

Les Chambaas vivent en bonne intelligence avec les Touareg Azdjer; mais il existe entre eux et les Touareg Hoggar une hostilité sourde qui pouvait donner lieu à de graves incidents, et ils ne se souciaient guère d'aller s'aventurer sur le territoire de ces derniers, du moment où il était bien entendu que nous n'étions pas disposés à épouser leur querelle, et à rompre des lances à leur profit. Aussi prétendirent-ils nous accompagner seulement jusqu'à Ghat, sorte de port au milieu du désert, situé à quarante jours de marche d'Ouargla, se réservant de nous y quitter, si le passage de la mission chez les Touareg Hoggar leur paraissait trop périlleux.

Pour en finir avec toutes ces difficultés, le colonel déclara qu'il n'avait que faire des services de toute la tribu, qu'il lui suffisait de quarante chameliers à pied et de vingt cavaliers à mehara, et qu'il entendait les choisir individuellement parmi les hommes de bonne volonté, non seulement de la tribu des Chambaa, mais aussi de celles des Mekhadmas et des Beni-Thour.

En ne prenant pas dans le même soff (parti) tous les individus dont il avait besoin, le colonel Flatters obéissait à une pensée de prudence; à la vérité, de la part des Chambaa aucune trahison n'était à craindre; nous pouvions compter sur leur fidélité; mais il était possible qu'après nous avoir conduits jusqu'à Ghat, il leur



La caravane en marche.

prit fantaisie, en revenant à Ouargla, d'opérer sur leur passage quelque ghazia, dont les conséquences eussent pu être des plus fâcheuses pour la mission ; de plus, il pouvait aussi être à craindre que, le cas échéant, dans des circonstances critiques qui pouvaient se présenter, ils ne fussent assez forts pour nous obliger à subir leurs exigences, et à modifier nos projets, soit pour dévier de notre route, soit pour revenir sur nos pas. En recrutant à la fois son personnel parmi les Chambaa, les Mekhadma et les Beni-Thour, le colonel se mettait en garde contre ces éventualités ; les rivalités qui existent entre ces tribus, sans être assez graves pour donner lieu à des désordres, devaient cependant empêcher qu'une entente pût s'établir entre les guides et les chameliers, en vue de nous dicter des conditions ou de nous imposer leurs volontés.

De même qu'ils avaient cherché à nous faire payer les chameaux de charge dont nous avions besoin beaucoup plus cher qu'ils ne valaient, les indigènes ne manquèrent pas d'élever, à propos de leur solde, des prétentions aussi inacceptables. Dix francs par jour leur paraissaient à peine suffisants, sans compter les vivres, avances d'entrée en campagne, etc. Le colonel décida que les chameliers recevraient deux francs, les cavaliers à mehari quatre francs, les vivres restant à leur charge (1) ; une avance de solde serait faite au

(1) Les vivres que le Bédouin emporte en pareil cas, quand il entreprend un long voyage, se composent uniquement de dattes et de couscouss.

Le couscouss est contenu dans une peau de bouc goudronnée où

moment du départ, mais chacun devrait justifier d'un approvisionnement de trois mois de vivres; le complément ne serait payé qu'au retour, avec ou sans gratifications.

Les indigènes furent un peu désappointés; ils avaient espéré une meilleure aubaine, et leur enthousiasme se refroidit; mais quelques présents distribués avec discernement firent intervenir l'influence des caïds et de quelques notables; ces propositions finirent par être acceptées, et le recrutement du personnel put s'achever sans trop de criailleries.

Le jeudi 4 mars, la caravane était complètement organisée et prête à partir; elle comprenait, outre les membres de la mission et les hommes que nous avions amenés de Biskra, trente hommes d'escorte, guides ou chefs chameliers, cinquante chameliers et deux cent cinquante chameaux avec leurs bâts; il en manquait encore une cinquantaine; mais le colonel, pressé de se mettre en route, chargea M. Le Chatelier de les réunir, et de les amener à Medjira, où nous allions le précéder; les vivres et la provision d'orge étaient au com-

il se conserve frais; les dattes sont enfermées dans un tellys, serrées autant que possible les unes contre les autres, de manière à former une masse compacte : grâce à cette précaution, les dattes ne se dessèchent pas et le sable ne peut pénétrer dans l'intérieur de cette sorte de gâteau.

Une peau de bouc pour le transport de l'eau pendant les marches complète le bagage ordinaire du Chambi.

25 kilogrammes de couscouss et 25 kilogrammes de dattes lui suffisent pour entreprendre dans le Sahara une excursion de deux mois; son menu n'est modifié que lorsqu'on vient à égorger un chameau qui ne peut suivre le convoi: ce jour-là, il y a festin.

plet, le bagage inutile confié à la garde de l'agha; rien ne nous retenait plus à Ouargla, et le départ fut fixé au lendemain.

Jusque-là, le programme dressé à Paris avait été observé avec une rigoureuse exactitude; et c'est à la date même que le colonel Flatters avait d'avance indiquée, que la mission commençait ses travaux.

Il est vrai que jusqu'alors tout avait pu être prévu et calculé; nous avions voyagé au milieu de contrées connues, fréquentées par les caravanes, plusieurs fois visitées par nos troupes, et parmi des populations habituées à reconnaître et à respecter la suzeraineté de la France; mais, désormais, bien des circonstances prévues et imprévues allaient influer sur les événements, bien des obstacles allaient obliger le colonel à modifier ses plans, bien des complications allaient surgir d'où pouvaient dépendre non seulement le succès de l'entreprise, mais l'existence même de la mission. Il ne s'agissait plus d'accomplir des instructions précises, d'exécuter un plan arrêté dans tous ses détails; il fallait être prêt à régler nos opérations suivant les circonstances, et, sans perdre de vue le but à atteindre, y tendre par les moyens qui nous seraient imposés ou conseillés par les événements.

Nous avons dit quelles difficultés le colonel avait eu à surmonter, pour rester maître de la direction de la caravane et résister aux prétentions des indigènes, qui ne consentaient à lui servir de guides qu'à la condition de le mener là où bon leur semblerait; ces velléités d'initiative, qui pouvaient se reproduire pendant la

marche, étaient un des plus grands dangers qui pouvaient menacer le succès de l'expédition; mais combien d'autres encore pouvaient compromettre son salut!

Nous allions nous engager dans les contrées les plus arides du globe, explorer des régions dont jamais le pied d'un Européen n'avait foulé le sol, et où les indigènes eux-mêmes ne s'aventurent pas sans danger. Quand nous aurons laissé Ouargla derrière nous, tous les liens qui nous rattachent au monde civilisé seront rompus; nous entrerons dans l'inconnu, dans le désert, le pays de la soif, le pays des légendes terribles, où tous les souvenirs se rattachent à quelque sinistre événement, où chaque pas en avant augmente le péril, où la présence de l'homme même est redoutable.

[illegible] — [illegible] — LA DUNE — [illegible]

[illegible] kilomètres [illegible] sur les confins de [illegible] C'est vers [illegible] que la caravane [illegible] Ouargla. [illegible] l'organisation [illegible] à l'arrimage [illegible] deux heures de l'après-[illegible] Le colonel, [illegible] d'abord dans la [illegible] avait décidé de ne faire le premier jour qu'une très courte étape, destinée à servir d'épreuve, et à permettre aux vices de l'organisation de la caravane de se révéler. Bien lui en prit. Impossible de concevoir le désordre qui régna d'abord dans le convoi; à chaque pas, un certain nombre de chameaux dont le chargement était mal fait, après s'être débarrassés de

leurs fardeaux, s'enfuyaient à toutes jambes, le cou allongé, les naseaux au vent; il fallait courir après eux, les charger de nouveau, pour recommencer aussitôt sur un autre point de la colonne. Tout cela se passait au milieu des cris, dans un tumulte inexprimable; il semblait que la caravane ne dût jamais pouvoir venir à bout des difficultés matérielles de son organisation; heureusement il n'en fut rien, et, dès le lendemain, toutes les défectuosités que nous avions reconnues pendant cette première étape étaient corrigées, et le convoi présentait l'aspect le plus régulier (1).

Nous dressâmes nos tentes à Rouissat, près du ksar, en compagnie de l'agha d'Ouargla, qui nous avait escortés et partagea notre campement.

Le lendemain matin, à six heures et demie, la caravane, à laquelle, cette fois, il avait suffi de trois quarts d'heure pour s'organiser, se remettait en marche dans la direction du sud. Nous laissons derrière nous les derniers palmiers de l'oasis, et nous avançons dans une

(1) Les Bédouins n'ont pas l'habitude de charger des caisses; ils considèrent, non sans raison, les caisses comme poids mort, et se contentent d'envelopper dans les tellys les bagages qu'ils transportent.

Les tellys, accouplés en forme de besace, se placent facilement sur le dos des chameaux; mais les caisses ont besoin d'un arrimage plus compliqué, que l'insuffisance du bât rend assez difficile, et il faut aux sokhrars un certain apprentissage pour qu'ils arrivent à les charger solidement.

Pour que le chargement se fasse bien, il faut placer les caisses dans les tellys et les accoupler à l'avance au moyen de cordes; puis, le chameau couché, quatre hommes saisissent les caisses et n'ont plus qu'à les placer sur le dos de l'animal, qui se relève tout chargé.

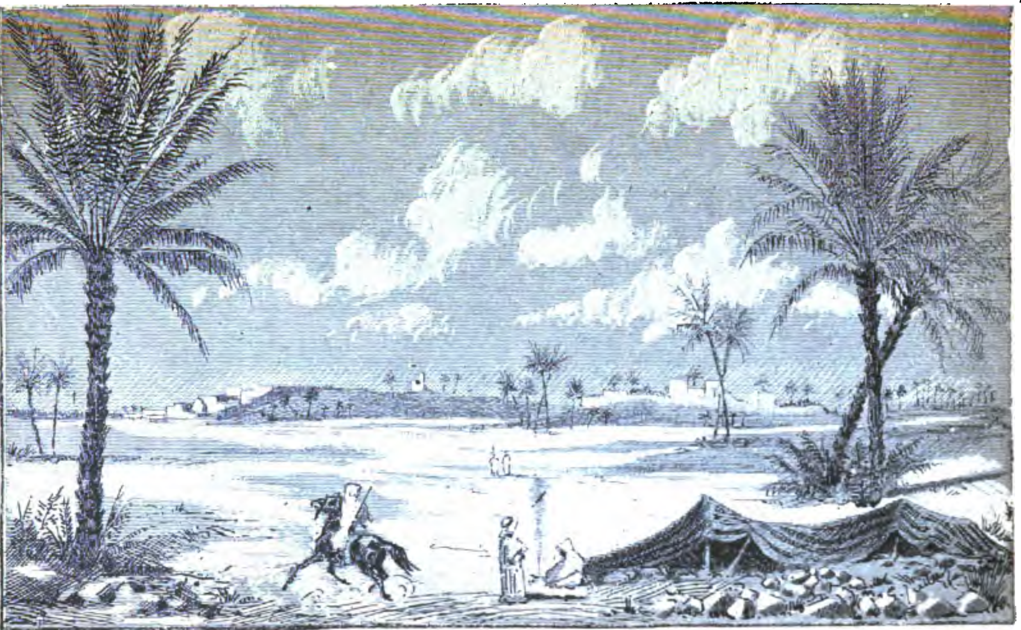
plaine sablonneuse, sans végétation, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la sebka; à notre droite s'allonge le lit desséché de l'oued Mya, et derrière, à deux kilomètres du chemin que nous suivons, séparée de la plaine par le lit de l'oued Mya, la masse épaisse du Djebel Krima, large montagne isolée qui s'élève à pic à une hauteur de soixante-quinze mètres environ, sur une longueur de cinq ou six cents mètres, et témoigne des immenses phénomènes d'érosion dont les eaux diluviennes ont été la cause. Au milieu de ce bloc de calcaire, existe un puits profond, qui traverse toute la montagne et dont le fond atteint près de dix mètres au-dessous du niveau du sol de la plaine.

Jadis les tribus dissidentes chassées d'Ouargla vinrent chercher un refuge sur le sommet de la gara Krima, où elles creusèrent ce puits, et tentèrent de s'y établir; mais un jour leur retraite fut enlevée d'assaut par les Chambaa, et, après un affreux massacre, ce qui échappa aux coups de l'ennemi s'enfuit à travers le désert jusque dans le Mzab, et s'y établit.

Dans le lointain, en arrière du Krima, on aperçoit les contours de la gara El Abad et du gour Keriem, qui s'étendent suivant une ligne presque parallèle à celle que nous parcourons.

Le sol, formé de reg, sable très ferme, et de gravier semé de petits cailloux diversement colorés, se couvre peu à peu de végétation; ce sont d'abord quelques rares touffes de guédem; puis le damran, l'alenda, le drinn apparaissent à partir d'El Hadeb.

La plaine présente l'aspect d'une succession de cu-



La ville de Rouissat.

vettes peu profondes, communiquant entre elles par des sortes de fentes pratiquées dans l'épaisseur des arêtes qui en forment le seuil; c'est sous le nom d'oued Ouargla que les indigènes la désignent en cet endroit. A ce sujet, le colonel Flatters, dans son journal de route, fait observer qu'ici le mot oued perd sa signification ordinaire, qu'il n'a plus le sens usuel de thalweg, et ne peut être considéré que comme un idiotisme de la langue des indigènes d'Ouargla. On peut, à mon avis, trouver, dans la constitution topographique des lieux, une autre explication plus scientifique. Cette succession de fonds, séparés les uns des autres par de longues lignes de dunes qui se rejoignent vers l'est, et constituent de vastes cirques, me semblent avoir été les vallées, au fond desquelles coulaient les affluents de l'oued Mya, avant de se jeter dans la rivière, qui suivait à notre droite un cours perpendiculaire à leurs axes; à l'époque quaternaire, les révolutions climatériques dont toute cette région a été le théâtre, ont presque complètement transformé la configuration physique du sol, et n'ont laissé subsister que des mouvements de terrain presque insensibles, en partie nivelés par les eaux torrentielles qui l'ont submergé. Les cuvettes vaguement dessinées qui se succèdent devant nous, ne sont peut-être que les thalwegs d'anciens oueds aujourd'hui disparus, qui durent jadis alimenter le cours de l'oued Mya.

Après une halte dans une de ces dunes, la caravane atteignait à deux heures le puits d'Hassi Terfaïa, où le camp fut dressé pour la nuit.

Hassi Terfaïa ne renferme plus d'eau; depuis sept ou huit ans, les Chambaa n'ont pas campé sur ses bords, et ne l'ont pas réparé, et il est aujourd'hui à moitié comblé ; c'est que, depuis sept ans, la pluie n'étant pas tombée en cet endroit, toute végétation en avait disparu, et les chameaux ne pouvaient y trouver leur nourriture ; cette année, par bonheur, il a plu, et une riche végétation de graminées couvre les environs du puits.

Près du camp, se dressent le gour Mekhadma et la gara Terfaïa, séparés par une sorte de brèche, à travers laquelle le convoi vient de défiler. Ces hauteurs affectent la forme d'une tente, ou d'une marmite à cuire le couscouss (keskès), dont les indigènes leur ont donné le nom ; la croûte supérieure, formée de matières calcaires, a seule résisté aux violences de l'inondation et aux efforts du temps ; le reste, plus friable, s'est émietté peu à peu, se creusant sous la roche en forme de cônes tronqués, tandis que sur la crête repose, comme une sorte d'entablement, la masse solide, qui représente assez exactement, mais avec des proportions plus vastes, le champignon d'une immense tente.

Le dimanche 7 mars, à six heures et demie, la caravane reprenait sa marche, et se dirigeait sur Teniet Zmila.

Au sortir de l'oued Terfaïa, nous rencontrons un nouveau cirque, appelé oued Zmila, qui se prolonge vers le sud-ouest sous le nom de Haïch bou Rouba, et est coupé par la longue dune de Bou Rahla. Cette dune offre cet aspect particulier que les indigènes dé-

signent sous le nom caractéristique de siouf (*sif*, lame de sabre); terminée par une arête vive, elle présente de chaque côté une surface abrupte, sur laquelle chevaux et chameaux sont obligés de se laisser glisser; il fut assez difficile de les y décider; arrivés sur la crête, ils s'arrêtaient hésitants, inquiets, et il fallut employer le fouet et l'éperon pour les déterminer à s'aventurer sur la pente raide du talus; mais après quelques expériences, ils se familiarisèrent avec cette manœuvre, et en prirent bravement leur parti. Inutile de dire que la marche au milieu de ces siouf était des plus pénibles et des plus lentes.

En 1851, le chérif Mohammed-ben-Abdallah campa dans ces parages, au fond d'une dépression qui se creuse à l'est du col de Teniet Zmila, lorsqu'il se rendit à Rouissat pour y prêcher la guerre sainte; c'est là qu'il fut rejoint par son lieutenant et son confident Ben-Amra.

L'oued Terfaïa franchi, nous traversons l'Haïeh-bou-Rouba, où nous faisons halte; puis, laissant à notre droite la gara isolée de Nekhbiba, qui se dresse à l'horizon, nous marchons vers le gour Hadj-Ikhenoukhen, ainsi appelé du nom d'un chef des Touareg Azdjer, qui y campa, en 1860, au retour d'un voyage à Ouargla. De là, nous passons, entre deux larges dépressions du sol, sur une hauteur qui sert en quelque sorte de pont dans la plaine; c'est le gantara de Keber-el-Larbi; un indigène du nom de Ben-el-Larbi y mourut, il y a une vingtaine d'années, et y fut enterré. C'est ce souvenir que rappellent aux voyageurs les mots Keber-el-Larbi (tombeau de Ben-el-Larbi).

A l'extrémité du pont, le convoi rencontre une pente assez raide, le gantara Smihri, de l'autre côté duquel, par un chemin difficile, à travers des ravins tortueux au fond pierreux, il débouche dans l'oued Smihri, où les tentes sont dressées.

Depuis la veille, le ciel était couvert, le vent froid, et la pluie se mit à tomber avec une grande violence. Cette circonstance décida le colonel à séjourner là le lendemain, pour laisser à M. Le Chatelier le temps de nous rejoindre.

La journée du 8 fut employée à reconnaître les environs, et à faire le levé de la plaine et des dunes qui l'enferment. Les gara qui s'étendent à l'est portent le nom de Mogtela (massacre), en mémoire du combat sanglant livré en cet endroit, en 1865, par un goum d'Ouled-Zekri, commandé par Ali-Bey, aux Chambaa insurgés, au retour d'une ghazia opérée sur Medjira. Nous signalâmes aussi quelques autres points notables, et le colonel recueillit des indigènes des renseignements intéressants qui furent consignés sur le journal de route.

Le mardi, 9 mars, nous partons de Smihri. La pluie a cessé de tomber, rafraîchissant l'atmosphère et ravivant la végétation; les Chambaa s'en réjouissent et en font honneur au colonel, qui porte, disent-ils, *des éperons verts*, expression flatteuse qui signifie que la présence du colonel fait naître la verdure sur ses pas.

L'oued Smihri communique, par une pente douce, franchissant un large plateau sablonneux, avec de pe-

tites plaines coupées de gara, qui grandissent peu à peu, à mesure que nous avançons; l'aspect du pays devient de plus en plus confus; aux plateaux succèdent les vallées; les mouvements du sol s'accentuent et se multiplient. Enfin, à onze heures, après avoir



Une dune.

parcouru 15 kilomètres, la caravane arrive au puits de Medjira. Nous y trouvons en abondance une eau assez bonne, qui nous permet de renouveler notre provision, et de faire boire les chameaux.

Nous séjournâmes à El Medjira le lendemain, 10 mars, et fîmes dans les environs du camp des observations

topographiques. Dans la journée, M. Le Chatelier arriva avec les chameaux qu'il amenait d'Ouargla; ces animaux étaient fatigués, et avaient besoin de se refaire, comme s'étaient refaits pendant la route, dans les pâturages que nous avions rencontrés, ceux qui nous avaient accompagnés. Aussi le colonel décida-t-il que nous prolongerions de 24 heures notre séjour.

Le puits de Djéribia, que nous devons rencontrer, est comblé depuis plusieurs années; nous allons avoir à faire cinq jours de marche sans eau, et il est prudent de donner à notre caravane le temps de se préparer aux fatigues qui l'attendent. Ce séjour nous permettra, d'ailleurs, de compléter nos observations, et de pousser autour du camp de nouvelles reconnaissances.

A Medjira, le colonel Flatters reçoit la visite de Si Ben-Ahmed-bou-Cheikh, ex-caïd des Chambaa ben Rouba, qui est campé à une cinquantaine de kilomètres de là. Se souvenant des anciennes relations qu'il a entretenues avec le colonel, alors que celui-ci occupait le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat, il vient lui recommander plusieurs de ses parents qui font partie de l'escorte; en échange, il lui laisse des lettres de recommandation auprès de plusieurs chefs des Touareg Ifoghas avec lesquels il est en rapports. Il lui donne, en outre, d'utiles renseignements sur les populations du Sud.

Nous levâmes le camp le vendredi 12 mars, à six heures et demie. Traversant de nouveau de petites dunes que séparent des fonds pierreux peu accentués, nous passons à quelque distance des deux puits de

Hassi Malah, en ce moment en partie comblés. Autour de ces puits sont enterrés huit ou dix chameaux dont les jambes, encore couvertes de la peau, émergent çà et là du sable. Ils ont été laissés en cet endroit, en 1878, par des Touareg qui les avaient ghaziés sur la tribu des Ouled-Saïah de Tougourt. Les Touareg les emmenèrent à marche forcée tout le long de l'oued Igharghar, jusqu'au delà d'Aïn Taïba; mais ils furent rejoints par leurs ennemis, qui s'étaient mis à leur poursuite avec l'aide de quelques Chambaa, et, après un combat meurtrier, ils durent abandonner leur butin. Au retour de cette expédition, les Ouled-Saïah perdirent un grand nombre de chameaux, qui succombèrent à la fatigue, et dont les cadavres abandonnés sans sépulture, suivant l'usage des indigènes, ont été recouverts en partie par le sable.

Nous approchons de la grande dune; les masses de sable grandissent et s'enchevêtrent en un labyrinthe compliqué, au travers duquel nous suivons plusieurs oueds peu importants, qui nous conduisent au puits de Djéribia. Ce puits, depuis longtemps à sec, mort, comme disent les Arabes, tire son nom de cette circonstance, que les indigènes qui l'ont ouvert n'ayant pas à leur disposition de mouton pour l'immoler, comme c'est la coutume, à l'apparition de l'eau, se contentèrent de couper le cou à une petite gerboise (djeribia).

A notre gauche, s'élèvent les hautes dunes qui nous cachent l'horizon, tandis que devant nous et vers l'ouest, le sol, couvert de petits mamelons de 30 à 35 mètres de hauteur, présente, quand on le regarde du

haut d'une gara, l'aspect d'une immense plaine.

Le 13, nous continuons notre route vers le Sud; les accidents de terrain, toujours nombreux, ne portent plus pour la plupart de noms distinctifs. Les caravanes traversent ce pays, mais comme il ne possède aucun puits, elles n'y séjournent jamais. Le 14, nous franchissons une longue chaîne de dunes, dite Hassel Danoun, large d'environ 6 kilomètres, très mouvementée et d'aspect irrégulier; puis, nous descendons dans la plaine de Feidj Damran, où nous campons.

Le 15, nous parcourons 30 kilomètres pour atteindre Teniet el Oudje, à l'entrée de la grande dune, où nous pénétrerons demain.

Aïn Taïba, où nous faisons halte le 16, est située dans la dune, au milieu d'une sorte de cuvette entourée de hauts gours.

C'est une large mare circulaire, de 100 mètres de diamètre, au fond d'une sorte d'entonnoir de 15 mètres de hauteur. Sur les parois du puits, croît une épaisse végétation de roseaux, à laquelle il fallut mettre le feu, pour parvenir au bord de l'eau. La mare est infectée d'une foule de débris organiques en décomposition; ils répandent le soir dans l'air des odeurs méphitiques. Pour abreuver les chameaux et remplir les tonnelets, on est obligé de creuser, tout autour du puits, de petits puisards. Ils ne tardent pas à se remplir d'une eau qui n'est pas trop mauvaise au goût, mais ne laisse pas d'exhaler aussi une odeur peu appétissante (1). Mais nous n'avons pas le choix, et jusqu'à

(1) La mare d'Aïn Taïba est formée par un défoncement naturel

El Biodh, il faut nous résigner à n'en pas boire d'autre.

Cette mauvaise qualité de l'eau d'Aïn Taïba tient à ce que les chameaux, arrivant en cet endroit après quatre ou cinq jours de marche, et se précipitant avidemment vers la mare, si l'on n'y prend garde, glissent sur le sol mouvant qui l'entoure, et sont entraînés jusqu'au fond. Les Arabes continuent leur route, sans se soucier d'en retirer les cadavres, qui y pourrissent et s'y décomposent.

Justement, il y a peu de temps, nous dit-on, les Touareg sont passés par ici emmenant cinq cents chameaux ghaziés sur les Chambaa, et une centaine de ces animaux se sont noyés ainsi dans la source.

Une autre circonstance contribue encore à donner à l'eau d'Aïn Taïba son odeur infecte et son goût âcre : chaque caravane, à son tour, pour atteindre le niveau de la mare, est obligée de mettre le feu à la ceinture épaisse de roseaux qui l'entoure : les cendres tombent, et vont s'ajouter aux débris organiques qui empoisonnent le puits.

A deux cents mètres environ du puits d'Aïn Taïba,

du sol qui atteint la couche d'eau souterraine, qui glisse sur la roche à travers un lit de gravier.

Au fond de l'entonnoir, sur les berges de la mare, on creuse des puisards au sud, c'est-à-dire du côté où la couche d'eau descend, avant de pénétrer dans le puits ; si on les creusait au nord, on ne recueillerait que les infiltrations de la mare chargées de matières en décomposition ; encore, au bout de peu de temps, ces puisards, se mettant en communication avec la mare, se remplissent-ils à leur tour de son eau empoisonnée, et doivent-ils être abandonnés aussi.

existe un vaste entonnoir semblable au premier, mais depuis longtemps à sec, et en partie comblé par le sable. Les indigènes racontent à ce sujet une légende qui mérite d'être rapportée.

Jadis, il n'y avait en cet endroit qu'un seul puits, où l'eau se trouvait en abondance. Près du puits, un Chambi s'était installé,pour faire paître ses chameaux, avec sa femme et ses enfants. Un jour, un marabout, revenant de la Mecque, épuisé de fatigue et de besoin, vint se présenter à la porte de sa tente, et lui demanda l'hospitalité ; brutalement repoussé, le saint homme fut contraint de continuer son voyage, et s'éloigna, non sans appeler la colère céleste sur la tête de l'inhospitalier Chambi. Aussitôt, un ouragan terrible s'éleva, soulevant d'épais nuages de sable, et dispersant à travers le désert les chameaux du Chambi. Celui-ci s'élança à leur poursuite et chercha à les rallier; mais, à son retour, il ne trouva plus, à l'endroit où s'élevait sa tente, qu'un gouffre profond qui s'était ouvert subitement, engloutissant sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait, et au fond duquel apparaissait une couche d'eau pure et tranquille. L'ancien puits était comblé par le sable (1).

Nous fîmes halte pendant deux jours pour donner du repos à nos hommes, faire des travaux topogra-

(1) Le fond du trou privé d'eau,est de trois mètres plus élevé que la nappe d'eau de la mare voisine. Les deux entonnoirs sont identiques de forme; c'est celle d'un cône tronqué de 40 mètres de profondeur, dont le fond en ellipse a 50 mètres de largeur sur 100 mètres de longueur.

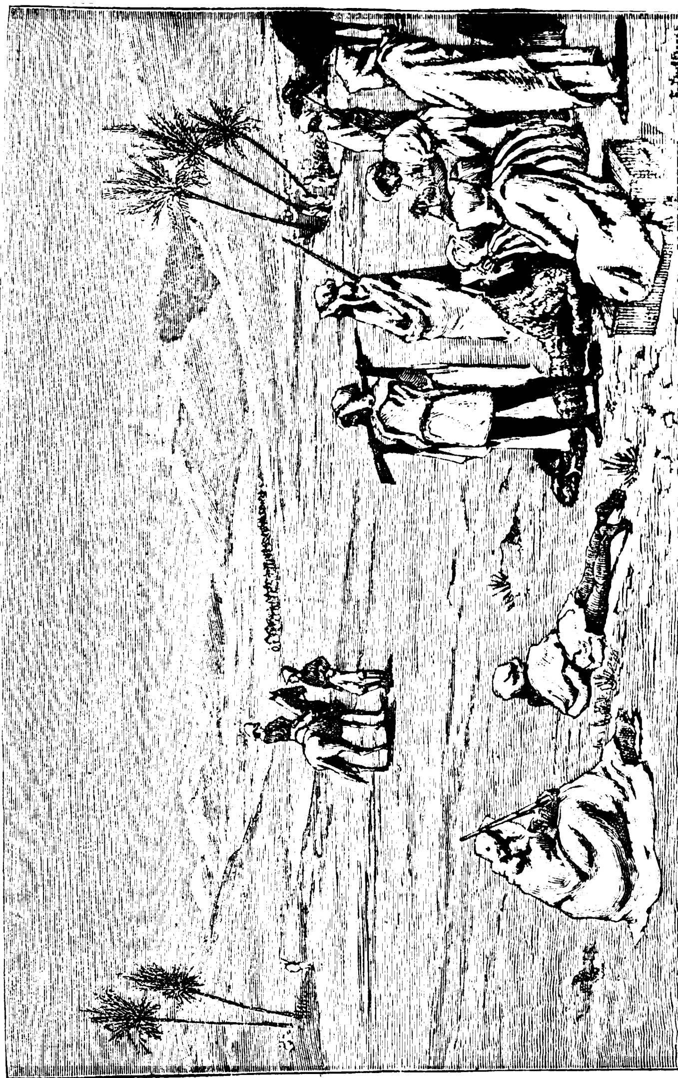
Les Arabes appellent ces deux trous, les deux *yeux* d'Aïn Taïba.

phiques, renouveler la provision d'eau, et abreuver les chameaux. Cette dernière opération exige une dépense de temps considérable, et pour éviter qu'elle ne s'accomplisse en désordre, il faut la surveiller avec grand soin. On creusa des tranchées et des puisards sur le talus intérieur du puits, et le travail commença ; mais tous les chameliers accouraient ensemble, conduisant les bêtes dont ils avaient charge, et chacun d'eux voulait que ses chameaux fussent les premiers à boire. Il fallut calmer ce zèle intempestif, et organiser un tour de rôle. Pour éviter de froisser la susceptibilité très vive de nos bachamars (1), et ne donner lieu à aucune récrimination, le capitaine Masson imagina de les faire tirer à la courte paille pour déterminer le rang dans lequel chacun d'eux ferait boire ses animaux. Ce jeu les amusa beaucoup, et facilita l'opération, chacun se résignant de bonne grâce à attendre le tour que le sort lui avait assigné. Pourtant, vers le soir, un Chambi, que la fortune n'avait pas favorisé, et qui était désigné pour n'abreuver ses chameaux que le lendemain, vint faire auprès de M. Masson une démarche pressante, pour obtenir la permission de les abreuver le soir

(1) Le bachamar est le chef de caravane ; par extension, quand une caravane est quelque peu nombreuse, on donne ce nom aux chefs des groupes qui la composent.

Notre convoi comprenait une quinzaine de groupes de 20 à 25 chameaux, dont chacun était confié à la direction et à la surveillance de 4 ou 5 sokhrars placés sous l'autorité d'un bachamar.

En principe, le bachamar doit être responsable des charges transportées par le groupe qu'il commande ; mais, en fait, on comprend combien cette responsabilité est le plus souvent illusoire.



même. « S'ils ne boivent pas ce soir, disait-il, ce sera pour moi une peine aussi profonde que si c'était mon propre père qui dût souffrir la soif jusqu'à demain. » Mais toute son éloquence ne lui servit de rien, et le capitaine ne voulut point faire en sa faveur un passe-droit qui aurait excité le mécontentement des autres bachamars.

Pendant notre séjour à Aïn Taïba, vint à passer un Chambi, parent d'un de nos guides, qui venait des environs d'Insalah, et nous donna des renseignements sur les dispositions du pays. Il raconta qu'aux environs d'Insalah on parlait beaucoup de notre expédition, qu'on nous croyait même déjà parvenus à El Biodh, mais que les conversations n'étaient accompagnées d'aucun commentaire de mauvais augure. La paix continuait à régner entre les Touareg Azdjer et Hoggar. Le bruit avait couru que les Ouled bou Sif de Tripoli se proposaient de diriger une expédition contre les Ouled-Bahamou, d'Insalah, en représailles d'une attaque du même genre dont ils auraient été victimes il y a deux ou trois ans; mais on était sur le point de s'entendre et de terminer ce différend à l'amiable. En somme, le pays était calme, et rien n'annonçait de mauvaises dispositions à l'égard de la mission.

Nous partîmes d'Aïn Taïba le 19 mars, et nous nous dirigeâmes vers El Biodh, par une marche de six jours à travers la dune, dans les conditions les plus pénibles.

Ces six jours, qui marquent dans mes souvenirs comme une des périodes les plus dures du voyage, sont aussi peut-être ceux qui furent le moins signalés d'acci-

dents remarquables : un paysage uniforme, une chaleur écrasante, une marche difficile sur un terrain brûlant; le soir, halte au pied d'une haute colline de sable : tel est le tableau de notre route d'Aïn Taïba à El Biodh. Mais il n'est pas inutile d'expliquer en quelques mots au lecteur quelle est la constitution, l'aspect général du terrain que nous eûmes à parcourir, pour traverser le vaste espace que l'on désigne sous le nom de Grande-Dune.

La Grande-Dune n'est pas, comme on pourrait le croire, une immense colline de sable formant un large plateau; c'est un ensemble de hautes chaînes de dunes presque parallèles, dirigées d'une manière assez régulière du nord au sud, et séparées par de larges défilés pierreux, qui se raccordent les uns aux autres au moyen de baies obliques s'ouvrant dans l'épaisseur des dunes.

A notre gauche, vers l'est, s'étend une haute et large dune presque interrompue, que nous apercevons de temps en temps à travers les trouées percées dans les dunes inférieures, au milieu desquelles nous cheminons.

C'est derrière cette énorme barrière que l'Oued-Igharghar s'allonge à perte de vue, sous le nom de gassi de Mokhanza. Nous le retrouvâmes plus tard, à notre sortie de la dune; mais ce n'est qu'au retour, que nous pûmes le reconnaître, et nous rendre exactement compte de son importance, au point de vue spécial que le genre des études techniques dont nous étions chargés nous invitait à le considérer. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard et d'expliquer au lecteur l'impor-

tance considérable que présente le cours de l'oued Igharghar, pour l'établissement d'un chemin de fer transsaharien.

Entre les diverses chaînes parallèles qui divisent la dune, le sol est plan, de la nature appelée *gassi* par les Arabes. On désigne sous ce nom un terrain solide, dont le fond calcaire est couvert le plus souvent de cailloux siliceux aux couleurs variées, à la forme arrondie, semblant avoir été roulés aux temps préhistoriques par d'immenses masses liquides. Ces sortes de vallées, ou plutôt de lits pierreux, se développent devant nous à perte de vue, sur une largeur qui atteint parfois deux ou trois kilomètres.

Pas un arbre, pas une excroissance du sol abritant la moindre végétation, de place en place seulement, une légère couche de sable s'est fixée sur le sol. Elle s'est recouverte d'une courte graminée appelée nessi, qui constitue pour les chameaux et les chevaux eux-mêmes une nourriture excellente, mais malheureusement trop rare.

Nos sokhrars, malgré leur efforts, ne pouvaient nous rapporter qu'un combustible insuffisant pour faire cuire les aliments; aussi, dès notre arrivée au camp, installions-nous l'appareil Mouchot, qui nous rendait alors de réels services.

Ce qui rend particulièrement pénible la marche à travert les gassis, c'est le vent qui y règne avec une violence inouïe pendant la plus grande partie de la journée.

De neuf heures du matin à quatre heures du soir, l'ouragan ne cesse de souffler dans ces larges trouées



Dans le Gassi. — Dès notre arrivée au camp nous installons l'appareil Mouchot.

où rien ne l'arrête, transportant d'une dune sur l'autre d'épais nuages de sable, qui nous cachent le soleil et font comme une sorte de crépuscule. Le sable glisse, sans que rien l'y retienne, sur la nappe unie comme un miroir, des cailloux arrondis qui garnissent le fond du gassi. Il va au loin, franchissant les dunes qu'il rencontre, former de nouveaux monticules, qui deviendront un jour à leur tour de nouvelles dunes.

Au milieu de ce tourbillon de poussière, que le vent soulève en tous sens, le convoi n'avance que très péniblement. Hommes et bêtes, tout le monde souffre. Les chameaux et les chevaux, tournant la tête sous la tempête de sable qui les aveugle, s'arrêtent parfois comme suffoqués; tandis que, le visage couvert de nos burnous, les yeux à demi fermés, nous ne pouvons ouvrir la bouche sans que le sable y pénètre.

Lorsque nous faisons halte, au milieu de la journée, le camp présente l'aspect le plus étrange et le plus désolé qui se puisse imaginer; il semble que tout y soit mort, et comme pétrifié; les hommes, accroupis derrière les bagages, la tête couverte, n'ont plus d'autre préoccupation, d'autre besoin que de se mettre à l'abri du vent; les chevaux et les chameaux, couchés sur le sol enflammé, tournant le dos à la tempête, la tête repliée, n'ont plus la force d'aller au pâturage; tout est immobile et muet. Le sable, arrêté par ces obstacles inattendus, s'amoncelle rapidement, et recouvre le camp. Lorsque, vers le soir, la tempête se calme, il semble que tout revienne à une vie nouvelle; on se relève, on se secoue, les chameaux sortent du lit de sable

accumulé autour d'eux, et vont paître le drinn qui couvre les dunes voisines.

On devine que dans ces parages désolés, où l'existence du voyageur est à chaque pas menacée, bien des drames ignorés se sont accomplis. Le sable brûlant que le vent chasse avec violence, s'attache à tout ce qu'il rencontre, et si le cavalier n'a pris soin d'envelopper ses outres d'une épaisse couche de drinn, s'il les laisse reposer sur le sol sans les abriter suffisamment, l'eau, que le sable aspire et pompe en quelque sorte, s'infiltre à travers la peau de bouc où elle est renfermée, et s'évapore insensiblement. Combien de voyageurs ont ainsi péri, dont le sable de la dune a recouvert les os!

Les grandes dunes et les gassis sont parfaitement fixes; mais les dunes inférieures, sans cesse déplacées par le vent, modifient quelquefois les détails du paysage; nous en rencontrons une dont les Chambaa se rappellent avoir vu la formation dans leur jeunesse.

La route que nous suivons a dû jadis être sillonnée par de nombreuses caravanes; tout le long de notre chemin, nous rencontrons la trace du passage des chameaux, qui ont frayé au pied des dunes des sortes de sentiers appelés medjbed; nous signalons aussi quelques mesollah abandonnés qui semblent très anciens. Les mesollah sont des lignes tracées avec des cailloux sur le sol, et figurant le plan d'une mosquée, avec le mihrab à l'orient. C'est là que les caravanes faisaient halte pour dire la prière.

Dans cette région déshéritée, les animaux eux-mêmes ne sauraient subsister; pourtant nous rencontrons par-

fois quelques gazelles dont la chair n'est pas à dédaigner, surtout pour qui en est réduit à vivre de conserves. Mais les hôtes ordinaires de cette région, ce sont les scorpions, qu'on y rencontre à chaque pas. Leur piqûre est douloureuse, mais ne présente pas de danger sérieux. Lorsqu'un de nos sokhrars avait été piqué, il venait se faire panser par M. le Dr Guiard, et au bout de quelques heures, il n'y paraissait plus; mais il arrivait que l'Arabe emportait pendant plusieurs jours dans les plis de son burnous le reptile qui l'avait blessé, et ne songeait à se délivrer de cet immonde voisinage qu'après avoir été piqué plusieurs fois.

Nous rencontrâmes aussi dans la dune deux de ces serpents, appelés par les indigènes zoreïl, qui jouissent, à ce que racontent nos guides, d'une force de projection prodigieuse. Le zoreïl, rien qu'en se jetant sur les animaux ou les hommes, pourrait, à ce qu'ils prétendent, leur faire de graves blessures par la seule force de son élan. Nous n'avons pu vérifier cette assertion, qui mériterait cependant d'être contrôlée, car les dimensions très modestes du corps du zoreïl permettent de mettre en doute la réalité des récits dont il est le héros. On le dit aussi très venimeux, mais sa mâchoire est dépourvue de crochets.

Après avoir suivi dans toute sa longueur le gassi de Feidj Beïda, le convoi pénétra, par une sorte de défilé ouvert obliquement à travers la dune de gauche, entrecoupée de siouf et de seuils peu élevés, dans un nouveau gassi, appelé Feidj Ghessal. Il s'étend parallèlement au premier, et se rapproche de l'immense gassi de

Mokhanza, que nous aurons à traverser pour arriver à El Biodh.

Nous pénétrons dans le gassi d'El Adham, qui tire son nom d'un amas d'ossements provenant de chameaux qui y périrent en 1849. Ces animaux, au nombre de 500 environ, avaient été ghaziés par les Touareg, sous la conduite de Cheikh Othman, sur les Chambaa campés à Medjira. Ceux-ci s'étant mis à la poursuite de leurs ennemis, les Touareg en durent abandonner dans le gassi un grand nombre, qui périrent de soif et de fatigue. Quelques jours plus tard, rejoints à El Izy, non loin de Ghat, ils subirent eux-mêmes un grave échec, et tout le reste de leur butin leur fut repris.

Enfin, le 24 mars, passant un sol à fond de gassi, où se trouvent de place en place d'énormes amas de pierres noires, qui ressemblent à des masses de charbon de terre ou à des minerais de fer, nous arrivons au pied de la grande dune qui borde le gassi de Mokhanza.

Cette dune mesure dans son épaisseur 4 ou 5 kilomètres, et, sous la couche de sable qui la recouvre, présente tous les caractères d'un massif montagneux ordinaire. Elle s'élève à plus de cent vingt mètres du niveau du sol, par une pente assez douce, du côté par lequel nous l'abordons, mais abrupte du côté du gassi de Mokhanza.

Nous parvînmes sans trop d'efforts au sommet du plateau, et le coupâmes obliquement à travers un véritable dédale de siouf, couverts d'une végétation assez forte, et atteignîmes le bord opposé qui surplombe le gassi.

Ce gassi, comme nous venons de le dire, n'est autre

chose que le lit immense de l'oued Igharghar, que nous avons quitté depuis Temacin, et dont nous avons été obligés de nous éloigner, pour suivre la route des caravanes, où se trouvent les seuls points d'eau connus dans ces parages. Du haut de la dune où nous le contemplons, le gassi de Mokhanza nous apparaît plus accidenté que les gassis secondaires par lesquels nous venons de passer ; il présente à l'œil une teinte sombre, mouchetée çà et là de taches blanches ou bleuâtres ; les mouvements du sol, pour être plus nombreux que dans le Feidj Beïda ou le Feidj Ghessal, se bornent cependant à quelques soulèvements peu importants. Ils ne suffisent pas à rompre la monotonie de ce paysage désolé. Rien n'est plus triste, rien ne fait éprouver plus vivement l'impression de la solitude et de l'immensité.

La descente s'opéra très difficilement, par un étroit sentier à mi-coteau, surplombant la plaine, presqu'à pic. Les chameaux, obligés de marcher un à un, glissaient et trébuchaient à chaque pas, et semblaient près de rouler jusqu'en bas, en dépit des efforts de leurs conducteurs.

Pendant que cette descente pleine de lenteur s'effectuait, le docteur Guiard et moi, qui avions pris les devants, étions arrivés au pied de la dune, et venions de descendre de cheval, quand nous nous aperçûmes que le terrain rocheux sur lequel nous nous trouvions était couvert de vipères ; presque sous chaque pierre, nous découvrions plusieurs de ces immondes reptiles, qui, roulés en spirale, dormaient profondément, engourdis par la chaleur torride qui régnait alors ; nous fîmes

ainsi la capture de deux vipères à cornes, dont l'une, qui paraissait appartenir à une variété nouvelle, fut jugée digne de prendre place dans la collection du docteur.

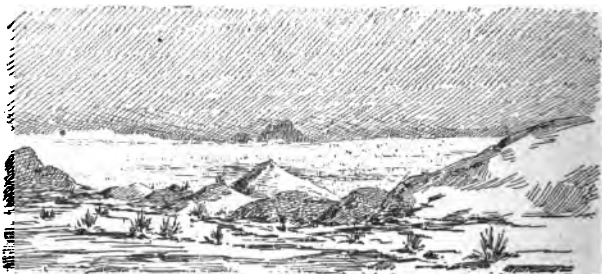
Enfin, parvenu dans la plaine, le convoi put se reformer, et reprendre sa marche à travers un immense cirque, où vient se perdre le gassi de Mokhanza, et où s'accomplit la transition entre l'Erg, que nous quittons, et le Hamada, où nous allons entrer.

Le fond de cette plaine est sablonneux, couvert d'une abondante végétation de belbel, de damran, de hadjerem, de baguel et de tamarin; de place en place, s'élèvent de petits monticules au sommet desquels croissent d'épaisses touffes de tamarin, tandis que la partie inférieure de ces *touba* (piédestaux), rongée par la pluie et le vent, se désagrège peu à peu.

Traversant en biais la plaine, nous continuons notre route vers El Biodh, qui se trouve à une douzaine de kilomètres de la dune, non sans une vive satisfaction; car, si saumâtre qu'elle puisse être, l'eau de ses puits ne manquera pas d'être bien accueillie par les chameaux, qui en sont privés depuis six jours, et nous-mêmes nous ne sommes pas fâchés de voir se renouveler la provision d'eau fétide, dont nous sommes obligés de nous contenter depuis Aïn Taïba (1).

(1) L'eau que nous avions prise à Aïn Taïba, et que nous transportions dans les tonnelets, était devenue tellement fétide et nauséabonde, au bout de deux ou trois jours, que lorsqu'on soulevait la bonde du tonnelet pour la verser dans les gamelles, on reculait instinctivement. Les chevaux, malgré leur soif ardente, la refusaient

Chemin faisant, nous franchissons une petite sebka renfermant une maigre végétation ; à notre approche un lièvre s'enfuit, attestant par sa présence que nous allons entrer dans une région moins déshéritée ; enfin, à cinq heures du soir, nous atteignons El Biodh, et dressons les tentes. Il y avait douze heures que nous étions en route, par une température intolérable, et nous étions tous exténués de fatigue.



Le Hamada.

El Biodh est une sorte de dépression sablonneuse, allongée en forme d'ellipse sur 100 mètres de long et 30 mètres de large, au pied d'un talus de sable très raide qui regarde le sud. Au fond de cette dépression, produit d'une sorte de défoncement naturel du terrain, sont creusés de nombreux puisards ensablés, autour desquels poussent un peu de hade et quelques touffes d'une plante verte, la bothima, que nous rencontrons

presque, et nous, nous étions obligés pour l'absorber de la faire bouillir au préalable avec du thé.

là pour la première fois. L'eau coule à moins d'un mètre du sol, et ne tarde pas à remplir les cavités que l'on creuse de place en place.

Après la marche difficile que le convoi venait de faire, deux jours de halte auprès d'El Biodh parurent nécessaires au colonel. Il fallait creuser les puisards, abreuver les trois cents chameaux de la caravane, réparer le matériel, qui avait passablement souffert, nettoyer et remplir les tonnelets, enfin donner quelque repos à nos bêtes, qui ne devaient trouver les jours suivants que de très maigres pâturages.

L'eau d'El Biodh est claire, mais saumâtre et amère; elle contient une quantité considérable de sels, qui lui donnent des propriétés purgatives dont tous, hommes et bêtes, subissent l'influence. Par endroits, elle semble moins salée, là où ne se trouvent pas enterrés des débris végétaux; et il semble que les jonchées de drinn que les voyageurs indigènes ont l'habitude de disposer autour des puisards, pour empêcher l'éboulement des terres, et qu'ils négligent de faire disparaître ensuite, ne contribuent pas peu à donner à l'eau d'El Biodh, en se décomposant, cette saveur désagréable et ces propriétés laxatives dont nous venons de parler.

A une demi-lieue de notre camp, derrière une barrière de siouf qui la cache à nos yeux, existe une autre dépression du même genre, aux bords de laquelle poussent quelques maigres palmiers; mais on campe de préférence à l'endroit où nous sommes, à cause du voisinage des pâturages de la sebka.

Les Touareg Ifoghas prennent souvent auprès des

puits d'El Biodh leurs quartiers d'été ; mais, en ce moment, le pays est complètement désert ; des cavaliers à mehari, envoyés en reconnaissance dans les environs, reviennent sans avoir rencontré aucune trace récente de leur passage.

Cependant l'inquiétude commence à gagner nos sokhrars, que ne rassure pas complètement l'apparente tranquillité du pays ; ils savent qu'en pays targui, comme en pays arabe, le danger ne se montre que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter, et que désormais il va falloir redoubler de vigilance.

Nous avions eu, l'avant-dernière nuit, une alerte assez vive, amenée par une circonstance des plus futiles, qui nous avait permis de constater les appréhensions qui commençaient à envahir notre monde.

Pendant l'étape, M. Rabourdin avait reconnu la situation exacte d'une dune, et placé au sommet de ce monticule une lanterne, qui devait, pendant la nuit, servir de point de repère pour les observations astronomiques. Quand la nuit fut venue, nos Chambaa, qui ne l'avaient point vu faire, apercevant tout à coup une vive lueur à l'horizon, crurent à l'arrivée d'un parti de Touareg, et coururent aux armes. En un clin d'œil, tout le monde fut sur pieds, criant, gesticulant, se bousculant; les sokhrars se précipitèrent vers les caisses où étaient renfermés les fusils de chasse, car les fusils Gras leur inspiraient trop de crainte et de respect pour qu'ils cherchassent à s'en emparer, et ils se mettaient en devoir de défoncer les caisses, quand notre arrivée mit fin au tumulte.

Je ne sais trop si véritablement ils avaient cru à l'approche de l'ennemi; je serais plutôt porté à supposer qu'ils saisissaient ce prétexte pour s'armer à nos dépens, pensant bien que nous ne voudrions pas leur enlever, après l'alerte passée, des armes qu'ils auraient prises pour la défense du convoi; mais cette préoccupation même, qui les poussait à chercher l'occasion de nous contraindre à leur laisser prendre des armes, n'avait-elle pas pour cause l'inquiétude qu'ils éprouvaient, au moment de pénétrer sur le territoire des Azdjer?



VI

D'EL BIODH AU LAC MENGHOUGH — LA VALLÉE DES IGHARGAREN — LES TOUAREG

Nous quittâmes El Biodh le samedi 27 mars.

Franchissant le massif de dunes qui s'étend au sud d'El Biodh, par une sorte de long corridor, et à travers les siouf mouvementés qui les divisent, nous laissons à notre droite le bouquet de palmiers qui nous a été signalé. Puis nous descendons dans un fond, où la masse blanchâtre des matières calcaires qui forment la base des gara de l'Ouest apparaît à nu, semblable à un mur de soutènement. A notre gauche, vient déboucher dans le fond de la sebka, qui depuis El Biodh s'élargit à nos pieds, une longue dépression qui semble le lit d'une ancienne rivière.

Non loin de là, la plaine se resserre entre les derniers caps qui forment l'extrémité de la dune, et une

ligne épaisse de mamelons rocheux, capricieusement découpés, derrière lesquels s'étend le Hamada.

Nous traversons ce col, et gravissant ces sortes de falaises, nous arrivons sur le plateau noirâtre et dénudé qui leur fait suite. Ici, la roche est presque complètement à découvert; à peine, de place en place, quelques pierres jaunâtres tranchent-elles sur la couleur sombre du sol. Des crevasses nombreuses, des cailloux aux formes irrégulières, aux arêtes tranchantes, attestent le travail de dislocation qui s'accomplit. Le convoi n'avance qu'à grand'peine sur ce terrain difficile; il nous faut mettre pied à terre et guider nos chevaux par la bride à travers les anfractuosités du roc, dans lesquelles ils trébuchent à chaque pas.

Plus loin, nous rencontrons une dépression de nature argileuse, où les dernières pluies ont laissé un peu d'eau, et nous nous engageons dans un ravin tortueux, appelé Safia (blanc), du nom d'une roche blanche qui en marque l'entrée. C'est dans un creux ouvert sur la rive occidentale de ce ravin que nous faisons halte pour la nuit.

La rencontre d'un peu d'eau dans le creux d'un rocher est un événement dans ces contrées; c'est une joie inespérée, un secours inattendu, et qu'on ne saurait trop ménager; mais comment faire entendre raison à des hommes qui marchent depuis plusieurs heures pieds nus sur le sol brûlant, à l'allure des chameaux qu'ils conduisent, sans avoir eu pour rafraîchir leur gosier desséché qu'une insuffisante ration d'eau saumâtre, salée et fétide? Aussi, quand les hommes

aperçurent de loin, miroitant au milieu des herbes, le petit r'dir que les pluies avaient laissé au fond du ravin, ce fut le signal d'une véritable bousculade. Aussitôt sokhrars, bachamars, guides et cavaliers d'escorte de s'élancer tous ensemble vers l'endroit où brillait le bienfaisant liquide, suivis de leurs animaux auxquels la vue de l'eau rendait de nouvelles forces. Pour les arrêter, et les empêcher de gaspiller et de souiller le peu d'eau que contenait la mare, il fallut intervenir énergiquement et les menacer d'employer la force. Il y avait à peine de quoi remplir un tonnelet!

Pendant cette étape, M. le docteur Guiard avait eu l'occasion d'ajouter à sa collection quelques sujets intéressants; dans les buissons de retem qui bordent le ravin Safia, on trouva deux gros lézards, nommés dhob, l'un de couleur jaunâtre, l'autre bleu tacheté de blanc, avec une large tête et une forte queue en crémaillère.

Le lendemain, 28 mars, nous suivîmes d'abord le fond du ravin où nous avions campé la veille; à quelque distance, nous y rencontrâmes un r'dir contenant un peu d'eau fort pure, qui remplaça avec avantage une partie de celle que nous avions trouvée à El Biodh. Vers huit heures, quittant le lit du ravin, nous gravîmes le bord droit, et reprîmes notre route sur le plateau de hamada, au milieu duquel il circule, et trois heures après, nous arrivâmes sur la crête des escarpements qui bordent de ce côté le lit de l'oued Igharghar.

Jusqu'alors nous n'avions rencontré l'Igharghar qu'en terrain sablonneux, au milieu des dunes, et il

ne nous était apparu que sous la forme d'une large dépression, limitée sur ses deux rives par de hauts gours, qui descendent par une pente presqu'insensible jusqu'au niveau de son lit; ici l'aspect est bien différent: ce n'est plus l'Igharghar des régions transformées par les bouleversements des âges préhistoriques; c'est l'Igharghar de l'époque quaternaire, tel qu'il dut être jadis dans toute la longueur de son im-



Un groupe de palmiers à El Biodh.

mense cours, que nous avons sous les yeux; et ce spectacle a quelque chose de grandiose et d'affreux à la fois qu'on ne saurait oublier. A nos pieds le roc, creusé à pic, forme une berge de plus de 60 mètres de profondeur; devant nous s'étend le lit pierreux et poli du fleuve, où le soleil resplendit avec un éclat intolérable; de l'autre côté, dans le lointain, se dessine la rive opposée, formée de roches noires, où l'ombre contraste violemment avec la lumière éclatante qui blanchit le

fond du thalweg. Tout ce paysage semble éclairé par la lumière électrique, tant les oppositions sont vives, les contrastes violents; tout y est ou complètement noir ou d'une blancheur resplendissante; à peine peut-on entrevoir les contours de la rive opposée; tout se fond dans la réfraction de la lumière crue que le lit brillant du fleuve réfléchit comme une glace. Pas un arbre, pas un brin d'herbe : des rochers et des cailloux. Au loin, à 40 kilomètres dans le sud, on aperçoit trois arbres gigantesques; ce sont trois gommiers, qui mesurent environ un mètre et demi de hauteur, et que le mirage grandit ainsi à nos yeux.

La descente s'opéra lentement au milieu des énormes roches qui forment la berge du fleuve; puis, franchissant l'oued, la caravane gagna la rive opposée qui put être gravie sans trop d'efforts, par une pente relativement douce, ménagée dans un enfoncement du roc, et traversa le plateau rocheux qui la domine.

Dans le lit de l'oued Igharghar, nous trouvâmes des coquilles de l'époque quaternaire et des débris de lave de couleur grise ou noire (1).

Le colonel eût été bien aise de pouvoir suivre, pendant quelque temps au moins, le lit du fleuve, et le reconnaître d'une manière aussi exacte que possible; mais des considérations graves l'en empêchèrent.

Depuis notre sortie de l'Erg, nous sommes sur le ter-

(1) Les Touareg utilisent cette lave comme combustible, après l'avoir imprégnée de matières grasses. Ce fait raconté et défiguré avait fait croire à l'existence de mines de charbon de terre sur leurs territoires.



Oasis de Temassinin.

ritoire fréquenté par les Touareg, et nous n'en avons encore aperçu aucun. Or, il est important d'avoir avec eux une entrevue, et de savoir dans quelles conditions la mission peut continuer son œuvre. Le plus urgent, pour le moment, c'est de s'aboucher avec les Touareg et de négocier avec eux pour obtenir le libre passage à travers leur territoire; on nous dit qu'ils sont peut-être à Temassinin; c'est là qu'il faut nous rendre d'abord.

Le plateau du versant occidental de l'oued Igharghar est formé de pierres brunes, fendues profondément, recouvertes de distance en distance de gros fragments de calcaire gris, et revêtues en certains endroits d'efflorescences salines; nous le franchîmes difficilement, au milieu de ces obstacles, où le pied des chameaux et des chevaux trébuche à chaque instant.

Au delà du plateau, le sol s'abaisse insensiblement vers une grande dépression sablonneuse, entourée de gours formés de marne et de pierre calcaire, et sillonnée de petits mamelons de sable blanchâtre, au pied desquels nous établissons notre campement.

Cette étape de 35 kilomètres que nous venons de faire nous a montré le désert sous les divers aspects qu'il présente dans cette région. C'est d'abord la dune, avec ses chaînes de hautes collines sablonneuses, ses siouf et ses dépressions, couverts de végétation; puis le hamada, ou sol rocheux, aride, dénudé, couvert de débris calcaires et couturé de crevasses; puis le gassi de l'Igharghar, dont les cailloux polis sont comme soudés les uns aux autres et forment une véritable

mosaïque. Cette diversité d'aspects résulte de ce que nous sommes arrivés à la limite où la dune s'arrête, et fait place au hamada.

De l'examen géologique de ces différentes natures de sol, on peut conclure que la dune est le produit de la désagrégation du roc des hamada, et que le hamada est le véritable élément qui donnait jadis à toute la région son caractère primitif. Insensiblement la roche se désagrège, se détache en blocs distincts, qui peu à peu s'effritent en poussière, et vont grossir les sables de l'Erg. Il s'accomplit là une révolution lente, mais continue, dont la région que nous venons de parcourir est le théâtre.

Profitant des dernières heures du jour, j'allai pousser une reconnaissance dans le gassi où nous étions campés; j'aperçus dans la plaine de hauts monticules isolés de gypse rouge ou vert, capricieusement découpés, qui semblent en voie de désagrégation; au pied d'un de ces monticules, je trouvai quelques débris fossiles d'animaux aquatiques, auxquels M. Roche fit le meilleur accueil.

Le lendemain, 29 mars, nous continuâmes notre route dans le gassi, laissant à notre gauche le plateau de hamada, que nous avions traversé la veille, s'enfoncer à perte de vue à l'horizon. Au sortir du gassi, nous retrouvâmes un terrain pierreux, s'abaissant peu à peu en gradins, que font communiquer de nombreux ravins ouverts dans le roc, et connus sous le nom de Chaab ez zaouïa (ravins de la zaouïa). Arrivés au pied de ces gradins, un fond de reg et de sable, où se montre une

abondante végétation, dit El Djoua, nous conduisit à travers une ligne peu élevée de gara, jusqu'à la petite oasis de Temassinin, où nous arrivâmes vers deux heures.

Nous ne sommes plus dans l'Oued-Rhir, et l'oasis de Temassinin ne ressemble que de bien loin à celles que nous avons décrites. Deux cents palmiers environ, une kouba, un puits artésien, une maison qui sert d'abri au gardien de la kouba : voilà Temassinin. La kouba, tombeau du marabout Sidi Moussa, est, comme les autres monuments de ce genre, encombrée par les objets divers que la piété des fidèles y a accumulés, et que leur respect y conserve ; près de là, s'élève une petite construction carrée, à bastions de terre, autour de laquelle le gardien de la zaouïa cultive quelques carrés d'orge et quelques plants d'oignons.

Ce gardien, Sliman-ben-Abderhaman, est un hartani (nègre sang mêlé, libre, né hors du Soudan), qui s'est établi là depuis une dizaine d'années, et vit en ermite, avec sa femme et ses cinq enfants, du produit de la culture et des libéralités des voyageurs.

Il cultive pour le compte des Touareg Ifoghas, dont il n'est que le métayer, et auxquels il devrait les trois quarts des produits du sol de la zaouïa ; mais il est probable qu'ils ne se montrent ni très exacts ni très rigoureux dans la perception de leurs prestations. Il va sans dire que notre arrivée fut accueillie avec joie par ce brave homme, qui fonda, aussitôt qu'il nous vit, sur notre générosité, des espérances superbes ; il ne manqua pas, du reste, de venir crier misère auprès du co-

lonel, auquel il raconta que des pillards du Gourara, au retour d'une expédition infructueuse sur Ghadamès, n'avaient pas craint de le rançonner, lui, le serviteur de Dieu, le gardien de la Kouba, et de lui voler des dattes et des moutons ; que jamais une caravane ne passait auprès de l'oasis, sans lui laisser sa part du mouton ou du chameau qu'il est d'usage d'immoler en l'honneur du marabout, et que nous ne pouvions moins faire. On lui donna un chameau, quelques effets pour lui et pour sa famille, des outils et quelque argent.

Nous étions venus à Temassinin, pour y chercher les Touareg, et renouveler nos provisions d'eau. Les Touareg n'y étaient pas, et campaient même à une assez grande distance. Un Chambi de l'escorte, Sghir-ben-Cheikh, avait épousé une femme de la tribu des Ifoghas, sur le territoire desquels nous étions, et connaissait parfaitement le pays. Le colonel l'envoya en avant avec des lettres pour le chef de la tribu, Abd-el-Hakem, auprès duquel Si Maammar avait recommandé chaleureusement la mission, pour le vieil Hadj-Ikhenoukhen, et pour les chefs des Ouraghen et des Moghasaten

La mission séjourna deux jours près de Temassinin, et nous fîmes dans le voisinage des reconnaissances, pendant que les chameaux s'abreuvaient et que nos tonnelets se remplissaient.

L'eau des puits de Temassinin est peu abondante, mais elle est saine et pure, et se trouve à une faible profondeur. D'après les renseignements que nous avions recueillis, nous ne devions plus désormais rester plus de trois jours sans trouver d'eau; mais, par mesure de

prudence, le colonel en fit recueillir pour sept jours.

Le jeudi, 1er avril, nous partîmes de Temassinin dans la direction du sud-sud-ouest. Nous nous engageâmes d'abord dans un massif de dunes traversé par un feidj, où la marche n'est entravée que par un petit nombre de siouf peu élevés ; de temps à autre apparaît un fond de sebka. Nous suivons cette longue dune, où croît une végétation assez épaisse de sfar, de halma et d'autres graminées. Le hamada s'élève à notre gauche sous la forme d'une longue bande de roche, s'étendant dans la direction du nord au sud; la dune que nous côtoyons et dans laquelle nous ne tarderons pas à nous engager de nouveau, semble devoir constituer la ligne de partage des eaux entre le lit de l'oued Igharghar, qui s'étend à ses pieds de l'autre côté, vers l'ouest, et le feidj où nous sommes, qui va rejoindre, au nord de Temassinin, la vaste plaine d'où descend le gassi de Mokhanza. C'est une sorte d'île jetée au milieu du cours de l'Igharghar, et du sommet de laquelle descendent plusieurs affluents se jetant dans l'un et l'autre bras sous la forme de dépressions profondes.

Nous campâmes dans le feidj, à vingt kilomètres environ de notre point de départ, au milieu des dunes, qui ne permettent pas de saisir encore l'ensemble du système orographique auquel il se rattache, et masquent l'horizon de toutes parts.

Nous continuâmes notre route, le lendemain, dans le feidj, jusqu'à une distance d'environ 15 kilomètres ; arrivés là, nous obliquâmes vers notre droite, et entrâmes dans la dune. Ici la marche redevient difficile; tantôt

nous traversons des creux profonds, tantôt nous avons à gravir de hauts talus, du sommet desquels nous ne tardons pas à apercevoir la crête noire du mont Khanfouza, qui se dresse devant nous.

Petit à petit, la dune s'abaisse, et nous nous trouvons, à la fin de l'étape, dans un large feidj, où nous campons.

Fatigués et affamés, nous allions, vers six heures, prendre notre repas du soir, quand tout à coup un vent violent s'élève du nord-ouest, soulevant des tourbillons de sable, et soudain une pluie d'orage terrible se met à tomber. La force de l'ouragan renversa les tentes, les tables, ensvelissant sous le sable tous les menus objets que nous avions extraits de nos cantines; accroupis sur les bords de notre tente, dont les piquets, fichés dans le sable friable, s'étaient à moitié déterrés à la première secousse, nous cherchâmes à lutter contre l'effort du vent; mais une bourrasque plus forte l'arracha du sol et la renversa sur notre dîner, que nous eûmes la douleur de voir disparaître entraîné par la pluie torrentielle qui continuait à nous inonder.

Ce furent, pendant une heure, un désordre inexprimable et une consternation générale.

Enfin, vers sept heures, l'orage se calma, le vent tomba, et nous pûmes nous occuper de réparer les dégâts; mais une foule d'objets avaient disparu que nous ne pûmes retrouver, soit que le sable les eût recouverts, soit que la pluie les eût entraînés au loin.

Le 3 avril, nous nous dirigeâmes vers le mont Khanfouza, que nous ne tardâmes pas à atteindre.

Le mont Khanfouza, qui se dresse à une hauteur de

deux cent trente mètres environ au-dessus du niveau du sol, est une colline isolée, formée de grès noir, profondément sillonnée de nombreux ravins formant des abris naturels où poussent quelques gommiers.

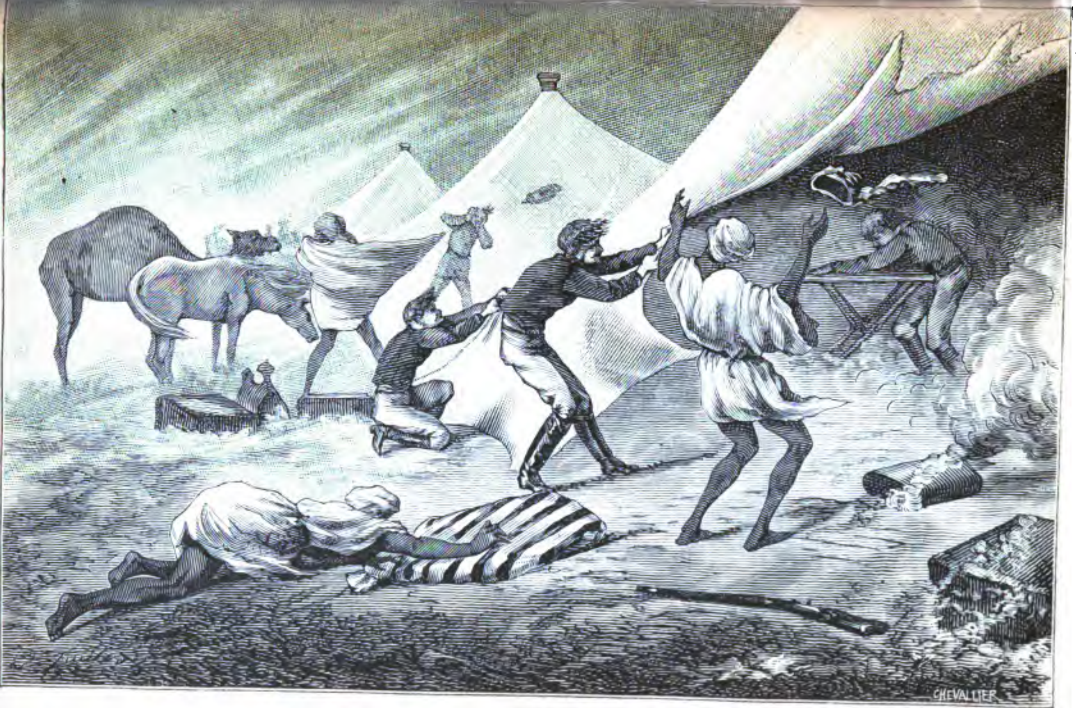
La teinte noire que présente sa surface est due à l'action du soleil; car, à l'intérieur, le grès est d'une couleur blanchâtre, légèrement teintée de rouge; dans les ravins, d'étroits sentiers frayés par les mouflons se dessinent le long des pentes les moins raides. Nous aperçûmes un de ces animaux; mais il disparut derrière les roches, et nous ne pûmes l'atteindre.

La caravane, longeant les contreforts de la montagne, poursuivit sa marche dans la dune, où elle fit halte vers une heure. Nous trouvâmes sur notre route des traces nombreuses attestant le passage des Touareg dans cette région; mais ces traces étaient déjà vieilles de deux mois environ. Les Touareg ne fréquentent guère ces parages en cette saison ; ils résident plus volontiers vers le sud, dans la région des sources, et ce n'est qu'en continuant notre route vers Aïn Tebalbalet et Aïn el Hadjadj, que nous pouvons les rencontrer.

Cette étape fut très fructueuse pour M. Rabourdin, qui put ajouter à sa collection plusieurs vestiges de l'âge de pierre, haches et pointes de flèches.

Nous laissons enfin la dune derrière nous, le 7 avril, et passons dans un immense gassi qui s'allonge indéfiniment devant nous. Nous entrons dans la vallée des Ighargharen, que nous suivrons désormais jusqu'à la fin de notre voyage.

C'est une région relativement riante ; comprise entre



Un ouragan dans la dune.

une ligne de dunes à l'est, et une chaîne de mamelons de grès noir, à l'ouest, la vallée s'étend sur une largeur qui atteint parfois dix kilomètres. Le sol est formé de reg à gravier noirâtre, sur lequel des cuvettes d'argile forment, de distance en distance, des taches blanches. La végétation se transforme; peu à peu apparaissent les gommiers, d'abord peu élevés et en broussailles, puis sous la forme de véritables arbres.

A vingt kilomètres environ de notre point de départ, la chaîne de collines que nous longeons fait dans l'ouest un large coude, et dessine un vaste amphithéâtre à l'entrée duquel se trouve le puits de Tebalbalet.

La source d'Aïn Tebalbalet est abondante, et renferme une eau excellente qui coule à moins de deux mètres de profondeur. Le puits, d'un diamètre à peu près égal, est entièrement revêtu à l'intérieur d'une maçonnerie formée de moëllons de grès; tout alentour, la végétation se montre épaisse et vivace: nous y remarquons deux beaux palmiers et un magnifique gommier de plus de huit mètres de hauteur.

Non loin de là, quelques vestiges de constructions ruinées, quelques traces de culture indiquent que jadis des indigènes ont cherché à établir près du puits de Tebalbalet un lieu d'habitation sédentaire; mais plusieurs années consécutives de sécheresse ont sans doute découragé leurs efforts, et les ont obligés à renoncer à leur entreprise. Près de ces ruines, sur la pente de la montagne, s'élèvent deux tumuli coniques, formés de pierre amoncelées, au milieu d'une double enceinte de blocage figurant deux cercles concentriques;

les indigènes ignorent l'origine de ces tombeaux, et les noms des Touareg dont les corps reposent sous ces tumuli n'ont point été conservés dans leur mémoire; mais, quels qu'ils soient, leur dernière demeure est soigneusement entretenue et pieusement respectée.

Vers le soir, le puits se trouva tari avant que les chameaux eussent été tous abreuvés; il fallut remettre au lendemain la fin de cette opération, qui retarda d'une heure notre départ (1).

Au sud d'Aïn Tabalbalet, la vallée des Ighargharen offre le spectacle d'une végétation florissante, abondante et vigoureuse; les gommiers se multiplient sur notre route, et donnent au paysage une physionomie pittoresque et agréable à laquelle nous ne sommes plus habitués.

Parfois descendent des montagnes voisines les ravins profonds creusés par les affluents de l'oued. Ils pénètrent dans la vallée sous la forme de dépressions allongées, véritables dayas dont le fond, encore humide du séjour de l'eau des dernières pluies, est couvert d'une végétation verdoyante.

A coup sûr, la vallée des Ighargharen offre peu de ressources au voyageur; mais, quand on vient de tra-

(1) Il arrive souvent qu'une caravane nombreuse soit obligée de faire halte plusieurs jours pour s'abreuver à un puits. Un chameau qui n'a pas bu depuis trois ou quatre jours absorbe en moyenne 50 litres d'eau. Pour faire boire nos 300 chameaux, il fallait donc environ 15 mètres cubes d'eau, et bien des puits ne peuvent les fournir instantanément; il est souvent nécessaire de leur laisser le temps de se remplir de nouveau, quand on a épuisé la quantité qui s'y était accumulée.

verser la région de l'Erg, région aride et désolée entre toutes, quand on a cheminé dans les gassi de la dune, sous une pluie de sable chassée par une tempête perpétuelle, quand on a franchi ces immenses espaces où l'eau ne se rencontre qu'à de rares intervalles, toujours saumâtre et fétide, on apprécie à sa juste valeur le changement qui s'accomplit à l'entrée de la vallée des Ighargharen. Les dangers que court la mission sont peut-être plus grands que jamais : l'attitude singulière des Touareg, leur silence évidemment calculé, l'étrange affectation d'ignorance ou d'insouciance avec laquelle ils nous laissent pénétrer sur leur territoire, cachent sans doute quelque piège, et sont de nature à justifier les plus graves appréhensions ; mais, du moins, les conditions matérielles dans lesquelles s'accomplira désormais notre voyage, ne sont-elles plus comparables à celles que nous avons subies jusqu'alors. Plus nous descendrons vers le sud, plus nous verrons s'aplanir devant nous les difficultés matérielles du voyage ; à chaque pas, nous assisterons à cette transformation merveilleuse qui s'accomplit entre les limites de la dune et les bords du Niger, de l'oasis de Temassinin aux immenses et splendides forêts du Soudan.

Nous ne saurions trop le répéter, toutes les difficultés d'une entreprise telle que celle de la mission, tous les dangers qui peuvent nous atteindre, toutes les souffrances qui nous assaillent ont pour unique cause la présence de la dune; à elle seule, elle constitue le véritable obstacle qui s'oppose à la marche de la civilisation dans cette partie de l'Afrique, en formant une bar-

rière presque infranchissable qui laisse sans défense, sans ressources, sans relations et sans secours, le voyageur aventureux qui l'a franchie. La dune traversée, il ne peut plus attendre que de lui-même aucune aide, et se trouve abandonné à ses seules forces dans un pays inconnu et désert.

Tous les efforts doivent donc tendre d'abord à supprimer l'obstacle, en faisant passer une voie ferrée à travers la dune, sur cette route naturelle que l'oued Igharghar y a tracée. Le jour où un chemin de fer aura traversé l'Erg, et réunira la vallée des Ighargharen à nos possessions algériennes, une colonne expéditionnaire opérera, dans les régions que la mission doit explorer, dans des conditions analogues à celles dans lesquelles opèrent les nombreuses expéditions qui, depuis quelques années, explorent le Sud-Oranais ; ce jour-là, rien n'arrêtera plus la marche dans le Sud, et la conquête du Soudan sera chose faite.

Nous partîmes d'Aïn Tebalbalet le lundi 5 avril, à sept heures et demie, et nous dirigeâmes vers le cap formé par l'extrémité de la dune qui ferme, du côté de l'est, le vaste cirque formé par l'élargissement de la vallée. Traversant le gassi en ligne droite, nous doublâmes le cap dont nous venons de parler, et allâmes camper à 27 kilomètres de notre point de départ, au pied de la dune, c'est-à-dire sur le côté oriental de l'oued.

En face de nous, s'allonge toujours la ligne noire des montagnes qui ferment la vallée vers l'ouest, et le Djebel Samani, qui les domine. Il fait une chaleur

torride, et le temps est d'une clarté parfaite, ce qui nous permet de constater l'exactitude des observations faites dans ces parages par M. Duveyrier, en ce qui touche les phénomènes de vision qui résultent de cette extraordinaire pureté de l'atmosphère : la vue s'étend si loin en tous sens, que l'estimation des distances en devient à peu près impossible. Le Djebel Samani, qui se dresse vis à vis du camp, semble tout proche, tant il se dessine avec netteté devant nos yeux : il est à 20 kimètres de nous ; le gassi qui s'étend devant nous a plus de 10 kilomètres de largeur : il semble qu'il n'en ait pas plus de trois ou quatre.

En cet endroit, le cours de l'Igharghar semble se dédoubler; la chaîne de montagnes qui nous fait face se perce profondément, et forme comme une île allongée comprise entre deux bras de l'oued, qui se réunissent plus loin dans le Sud; le bras qui s'étend à l'ouest, de l'autre côté de la montagne, constituerait, au dire des indigènes, le véritable cours de l'oued Igharghar; celui que nous longeons, moins large, est désigné sous le nom de Tanefokh.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes obliquement, à travers le gassi, vers les contreforts de la montagne, pour la franchir et gagner Aïn el Hadjadj.

La veille, nous avions trouvé dans le voisinage du camp deux mehara, complètement harnachés, qui paissaient en liberté, sans entraves et sans gardiens. Cette circonstance assez singulière ne pouvait que nous confirmer dans une pensée que nous avions conçue, et que la connaissance du caractère arabe rendait très admis-



La caravane longe les contreforts du mont Khanfousa.

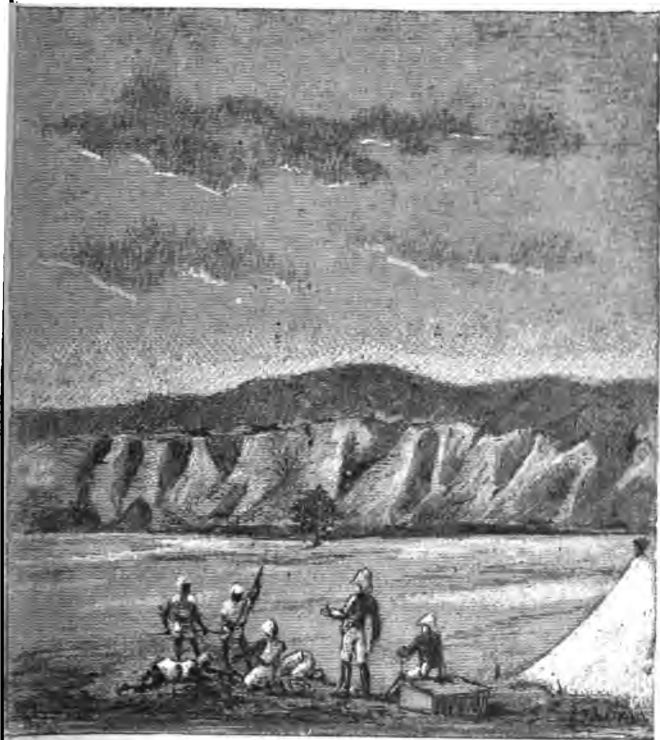
sible : que, sans nous en apercevoir, sans en avoir la preuve, sans qu'aucune trace vînt éveiller notre attention et justifier nos soupçons, nous devions être, de la part des Touareg, l'objet d'une surveillance étroite et perpétuelle; nous nous sentions épiés et suivis, sans qu'aucune circonstance eût encore trahi le secret de l'espionnage dont nous étions l'objet. La rencontre de ces deux chameaux allait sans doute nous donner la clef du mystère.

Avaient-ils été abandonnés à dessein sur notre passage, ou bien au contraire fallait-il attribuer à une négligence des Touareg l'oubli de ces animaux? J'ai toujours, quant à moi, hésité entre ces deux hypothèses.

Quoi qu'il en fût, il va sans dire que nous avions laissé ces mehara là où nous les avions trouvés, et n'avions fait que redoubler de vigilance.

Le 6, à quelques kilomètres de notre campement, nous nous trouvons enfin en présence de deux Touareg, les premiers que nous ayons rencontrés. C'est Aokha-ben-Chaoui, un des chefs les plus considérables de la tribu des Ifoghas, accompagné d'un de ses parents; il a rencontré par hasard, dit-il, notre envoyé Sghir, qui l'a informé de notre présence; et il vient nous demander si nous n'avons pas aperçu deux de ses chameaux qu'il a dû égarer dans le voisinage de la route que nous suivons. Le prétexte était assez heureusement choisi; pourtant il était peu vraisemblable que deux mehara eussent été ainsi abandonnés tuot harnachés et loin de tout campement. Le colonel

se garda bien, néanmoins, d'exprimer tout haut l'incrédulité qu'il éprouvait à l'égard du récit de notre



Nous sommes obligés de faire curer le puits d'Aïn el Hadjadj.

visiteur, et, pour lui donner une marque de ses excellentes dispositions, et une preuve de sa courtoisie, en-

voya lui-même chercher aux environs de Tebalbalet les deux vagabonds.

Aokha eût manqué à toutes les traditions de sa race, s'il se fût beaucoup avancé ; néanmoins, malgré sa réserve, il se montra animé des meilleures intentions à l'égard de la mission, et nous fit très bon accueil. Il donna au colonel des nouvelles de notre émissaire, qui poursuivait sa route vers Ilizi, d'où viendraient sans doute à notre rencontre, dès qu'ils seraient avisés de notre approche, les plus importants personnages d'entre les Touareg Ifoghas.

Mais, après avoir traité avec les Ifoghas, il nous faudra aussi établir des relations avec Ikhenoukhen, chef des Azdjer, et Ahitaghen, chef des Hoggar; or, le premier serait à Rhât, et le second fort loin dans le Sud-Est, et pour entrer en relations avec lui par correspondance, il faudrait attendre plus de trois semaines le retour d'un courrier; d'autre part, nos Chambaa préféreraient se diriger vers Rhât, et éviter le passage chez les Hoggar, avec lesquels ils entretiennent des relations moins amicales qu'avec les Azdjer; mais nous rendre à Rhât, c'est dévier de notre route, et peut-être perdre un temps précieux.

Après avoir passé au pied du Djebel Samani, et laissé à sa gauche deux mamelons de grès noir, appelés les Ticbaben (1), la mission atteignit une véritable forêt

(1) Les Ticbaben sont deux pitons rocheux accolés l'un à l'autre qui surgissent au-dessus de la dune ; ils ont résisté à la désagrégation, et ne se sont recouverts de sable que dans la partie inférieure de leurs pentes.

de tolh, puis une sorte de vallée couverte de végétation, à laquelle les Touareg ont donné le nom de Jardin, franchit le contrefort de la montagne par une sorte de coupure ravinée que forme l'oued Lemenou, et vint camper près d'Aïn el Hadjadj.

Aïn el Hadjadj (source des Pèlerins) doit son nom à cette circonstance, que les caravanes du Touât qui se rendent chaque année à la Mecque, l'ont choisie pour y faire halte. Le puits, de 4 mètres de profondeur, est revêtu en maçonnerie; mais nous le trouvâmes comblé, et il fallut le déblayer. L'eau en est excellente, mais peu abondante; à peine le puits produit-il cinq cents litres à l'heure; or la consommation d'un chameau est de soixante litres environ; l'opération devait donc exiger un assez long temps, surtout dans les conditions où nous nous trouvions, obligés que nous étions de curer le puits, d'en tirer le liquide seau à seau, et de le verser dans une sorte d'abreuvoir qu'il fallut creuser à côté. Le colonel résolut, en conséquence, de faire séjour le lendemain près d'El Hadjadj.

Une autre considération nous y retint plus longtemps que nous ne l'avions pensé.

Les renseignements donnés au colonel par le Targui Aokha l'avaient jeté dans une perplexité facile à comprendre. Aokha, qui passa auprès de nous, à Aïn el Hadjadj, la journée du 7 avril, confirma ses premières déclarations, desquelles il paraissait résulter que le passage vers Rhât ne présenterait pas de grandes difficultés, mais qu'il était imprudent de tenter ce passage au sud par Tahohayt et Aghellach, sans

avoir, au préalable, conclu un traité avec les tribus. Aokha, pour sa part, était prêt à nous aider de son influence; mais il ne fallait pas faire beaucoup de fond sur l'autorité qu'il pouvait exercer, et il était nécessaire d'attendre, avant d'aller plus loin, le retour de Sghir. Il semblait désireux de nous voir suivre de préférence la route de Rhât, et lorsqu'il prit congé de nous, le matin du 8 avril, il y engagea le colonel avec insistance. En nous quittant, il nous promit de revenir bientôt avec les autres chefs des Ifoghas, que notre ambassadeur avait dû aller rejoindre dans leurs lointains campements du Sud, et nous invita à reprendre notre route dans la direction de Rhât, en attendant qu'il revînt.

La situation devenait de plus en plus tendue. Si nous nous écartions de notre itinéraire, et nous dirigions ainsi, par un crochet dans l'est, vers Rhât, n'était-il pas à craindre que les Hoggar ne considérassent cette manœuvre comme un signe d'hésitation et de faiblesse, et n'en prissent avantage par la suite. D'autre part, tenter le passage sans être entrés en pourparlers avec eux eût été de la dernière imprudence; nos Chambaa semblaient peu disposés à courir cette aventure, et des défections étaient à craindre. Un troisième parti s'offrait au colonel: rester à El Hadjadj jusqu'au retour de Sghir, et attendre là des nouvelles d'après lesquelles il pourrait se décider en connaissance de cause pour l'une ou l'autre des deux routes entre lesquelles il allait falloir choisir; mais ce parti encore était gros d'inconvénients : un trop long séjour à El Hadjadj

allait donner lieu à des commentaires qu'il fallait éviter le plus possible, et ébranler tout au moins la confiance de notre monde.

Le colonel s'arrêta à un moyen terme, sorte de transaction entre la marche sur Rhât et le séjour à El Hadjadj. Il résolut de conserver son campement jusqu'au 11 avril, et si d'ici là les Touareg n'avaient pas donné signe de vie, de se diriger vers Rhât par la route ordinaire des caravanes, sauf à aviser ultérieurement à reprendre sa route vers l'ouest, si le passage nous était livré.

Toutes ces difficultés, ces embarras diplomatiques, étaient inévitables, étant donnés l'origine et la composition de la mission, où se mêlaient l'élément civil et le militaire, tous d'eux d'ailleurs également dévoués au succès de l'entreprise, et respectueux de l'autorité du chef de l'expédition, et le caractère pacifique de notre voyage. Là où une colonne armée eût passé sans coup férir, protégée par la seule apparence de sa force et l'audace même de sa marche, nous nous trouvions arrêtés par des considérations politiques de toute nature, que nous ne pouvions négliger, sous peine de faire perdre à l'expédition le caractère que les instructions ministérielles lui avaient imposé, non sans raison, et de compromettre son œuvre.

Dans les circonstances qui se présentaient, tout était dangereux, même la route de Rhât qui semblait encore la plus sûre et qu'il allait falloir suivre, si la situation ne se modifiait promptement. D'après les renseignements que le colonel Flatters put recueillir alors, Rhât

renfermerait une véritable garnison turque, formée de troupes régulières, envoyées mystérieusement de Tripoli pour faire acte de prise de possession, et nous pouvions nous trouver arrêtés par des complications d'autant plus redoutables, que l'occupation de Rhât n'ayant point été signalée au colonel, il allait se trouver sans instructions pour régler son attitude. Ce n'était point là une des moindres raisons qui lui inspiraient une grande répugnance à prendre cette direction, avant d'avoir reconnu l'impossibilité de faire autrement.

Nous passâmes encore deux jours à Aïn el Hadjadj, et les employâmes à renouveler la provision d'eau, reconnaître le voisinage, et aussi faire la chasse aux gazelles et aux antilopes, qui se rencontrent en grand nombre dans cette région ; nous aperçûmes même une troupe d'une quinzaine d'onagres, mais à une trop grande distance pour que nous pûssions les poursuivre.

Le 11 avril, Sghir n'était pas encore de retour, et, comme il avait été décidé, nous levâmes le camp et continuâmes notre chemin. Nous le fîmes d'autant plus volontiers, que tout nous paraissait préférable à l'inaction forcée dans laquelle nous avaient retenus les événements. Nos Sokrars et nos guides, qui vivaient en bonne intelligence pendant la marche, ne cessaient de se quereller dès qu'une halte prolongée leur en laissait le loisir, et il nous fallait intervenir à chaque instant, pour rétablir l'ordre parmi nos hommes; les habitudes régulières qu'ils avaient contractées depuis le départ se relâchaient dans le repos, et nous nous en aperçûmes

bien, lorsque la caravane dut se réformer pour le départ.

Rien n'est plus malsain qne le repos pour une troupe comme celle-là ; dans l'inaction, le moral s'affaiblit en même temps que la discipline se perd. Réunis pendant des journées entières sous l'abri insuffisant de tentes où la température s'élève parfois jusqu'à 65°, les indigènes, à peu près inoccupés, passent leur temps à échanger leurs idées, qui prennent, en s'exprimant, une consistance croissante : regrets des douars qu'on a abandonnés pour nous suivre, des femmes et des enfants qu'on a hâte de revoir, craintes des dangers auxquels on s'est exposé, etc... Brochant sur le tout, les plus vieux racontent des légendes terribles, qui achèvent de troubler les courages de leurs trop crédules auditeurs, lesquels, n'étant pas comme nous soutenus par la perspective du but à atteindre, se prennent à regretter de nous avoir accompagnés, et ne se mettent plus en route qu'avec répugnance.

Nous continuons à descendre le gassi dans lequel nous nous étions engagés avant d'arriver à El Hadjadj, et pénétrons bientôt dans un fouillis de gara peu élevés et de formation récente qui nous barrent la route. Ces dunes, d'ailleurs, au dire de nos guides, ne seraient pas absolument fixes. Lorsque de grandes pluies sont tombées et que l'Igharghar coule, il les emporte dans son cours, et elles se reforment ensuite peu à peu au gré du vent. Au sortir de ces parages nous pénétrons de nouveau dans la vallée, en doublant un cap de rochers qui se relie à la chaîne principale des montagnes de l'oued Igharghar, et s'élève à l'entrée d'une large coupure qui

représente le confluent de l'oued Samon. Ce fut en cet endroit que le convoi s'arrêta.

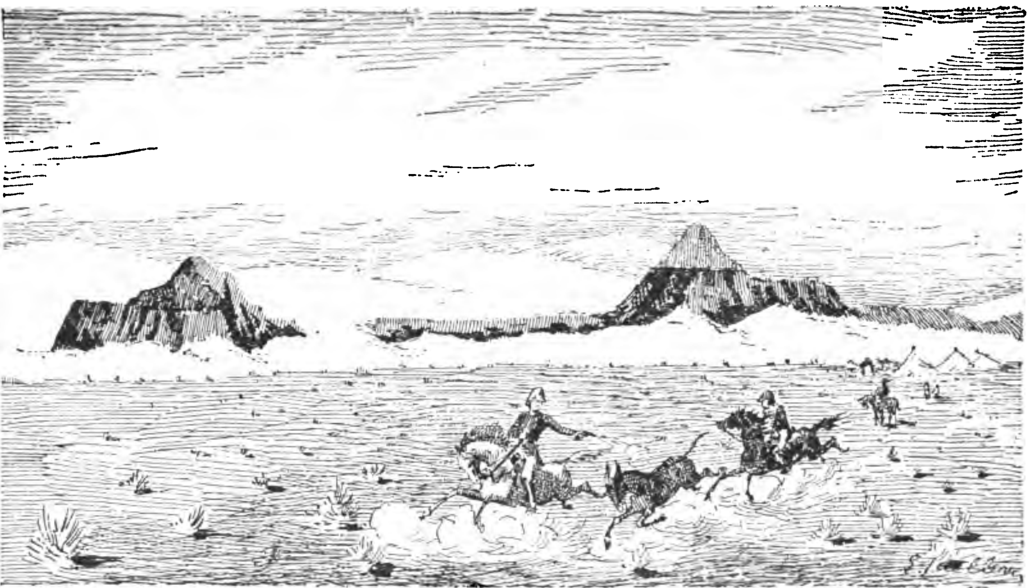
Le confluent de l'oued Samon forme une vaste daya couverte de pâturages excellents; l'herbe croît à l'abri d'une véritable forêt de tamarins d'une vigueur remarquable.

Vers le soir, la température qui, depuis trois ou quatre jours, était devenue véritablement accablante, s'adoucit sensiblement; l'air, chargé d'électricité, devint plus léger, et nous pûmes prendre cette nuit-là un repos que l'état de l'atmosphère ne nous avait pas permis de trouver les jours précédents.

Le lendemain, 12 avril, nous poursuivîmes notre route, dans la même direction, le long de la vallée.

L'aspect qu'elle offre en cet endroit devient plus confus; le lit de l'Igharghar ne présente plus l'apparence d'un oued uni et continu; ce n'est plus qu'une succession de dayas, de larges cuvettes verdoyantes, véritables prairies séparées les unes des autres par des seuils formés à la fois par des caps de sable descendus de la dune de l'Est et des chaînons détachés de la montagne; la montagne elle-même s'est modifiée : au lieu d'une chaîne continue, représentant un système régulier, elle n'est plus qu'une réunion de mamelons rocheux séparés les uns des autres par des ravins profonds.

A l'extrémité d'une des vastes prairies qui partagent la vallée, nous traversons un seuil de pierres noirâtres désigné sous le nom de gara de Naughar, à cause des trous nombreux couverts de longues dalles de pierre que les indigènes y ont creusés, pour servir d'abris



Chasse à l'Onagre près des monts Ticbaben.

pendant l'été aux jeunes chevreaux qui paissent en cet endroit, sous la garde d'un berger targui.

Tout le long de notre route, dans les parties rocheuses du chemin que nous suivons, se rencontrent presqu'à chaque pas des tombeaux, protégés contre la violence des eaux par une double rangée circulaire de pierres noires, comme ceux que nous avons déjà remarqués près de Tebalbalet. Nous passâmes près d'un cimetière targui, appelé Tharker Neraba, et fîmes halte dans une large daya couverte d'une herbe épaisse.

Près de Tharker Neraba, nous avions été rejoints par trois Ifoghas, une femme et deux hommes, qui faisaient paître leurs troupeaux dans le voisinage. Le berger que nous avions rencontré le matin nous les avait amenés. Tout d'abord leur premier mouvement fut de prendre la fuite; la femme surtout paraissait se soucier assez peu d'entrer en relations avec nous; mais quelques menus cadeaux les eurent bien vite apprivoisés, et ils retrouvèrent tout leur aplomb pour nous vendre fort cher quelques morceaux de chair d'antilope boucanée qui constituaient d'ailleurs un plat détestable.

Vers cinq heures du soir, enfin, les sentinelles signalèrent l'approche des Touareg.

Sous la conduite de Sghir, une députation des principaux chefs Ifoghas, à la tête desquels marchaient Abdelhakem, Ahendeboul, Mohamed-Dada et Aïssa-ould-Oggou, et notre ami Aokha-ben-Chaoui, trente personnes environ, dont vingt notables, s'avancent au loin. Ils s'arrêtent à quelque distance du camp, pour réparer le désordre de leur toilette et se revêtir de leurs costumes

et de leurs armes d'apparat; puis se dirigent au galop de leurs mehara vers notre camp.

A la nouvelle de leur approche, nos Chambaa se sont empressés, eux aussi, de se parer de leurs plus riches vêtements, et se sont disposés à les recevoir avec honneur.

Les Touareg sont de haute taille, vigoureux, souples, d'allure énergique. Ils portent pour tout vêtement un pantalon et une blouse de cotonnade rouge ou bleue serrée à la taille; sur leur poitrine est une sorte d'écharpe blanche, recouverte d'un large baudrier de cuir rouge supportant une cartouchière de même matière; leur tête est coiffée d'une chechia, entourée d'une bande d'étoffe sombre qui recouvre le front, tandis que le bas du visage est caché sous un voile noir, qui ne permet d'apercevoir que leurs yeux. Tous sont armés d'une longue lance en fer barbelé, qui ne les quitte jamais, d'un poignard de bras et d'un sabre à deux mains; le long de leur selle, pend un fusil double et un bouclier en cuir d'antilope.

Ainsi équipés, montés sur leurs mehara, qu'ils dirigent avec une facilité et une sûreté remarquables, ils ont l'air véritablement imposants, et rappellent les chevaliers errants du moyen âge; leur aspect d'ailleurs n'est rien moins que rassurant, et lorsqu'on les a vus, on comprend le respect mêlé de crainte qu'ils inspirent à leurs amis les Chambaa, et les légendes dont ils sont les héros. Au dire de nos gens, un Targui, d'un seul coup de son sabre, coupe en deux dans toute leur hauteur un cavalier et sa monture; il peut rester, dit-on, cinq

jours sans boire, quand le plus déterminé Chambaa ne peut endurer la soif plus de trois jours.

Le chameau est digne de son cavalier ; plus petit et plus fin de formes que les mehara de nos guides, celui du Targui est aussi plus nerveux, plus souple, plus intelligent et plus docile. Grâce à lui, le Targui franchit avec une rapidité vraiment surprenante les immenses espaces de son territoire, pour aller attaquer une caravane, surprendre l'ennemi dans son campement, ou chercher à Tripoli les objets dont il a besoin.

Lorsque le miad fit halte pour se mettre en état de paraître devant nous, le colonel s'empressa de lui dépêcher nos quatre cavaliers, accompagnés de Si Abd-El-Kader, le marabout des Tidjani, et de Mahomed-ben-Mansour, le personnage le plus considérable d'entre nos Chambaa, pour leur souhaiter la bienvenue. Au bout d'une heure, nos visiteurs étaient prêts, et nous nous rendîmes tous en grand équipage à leur rencontre.

L'entrevue fut des plus courtoises ; le mokhadem du cheik des Ifoghas, au nom de son maître, nous transmit les compliments d'usage, et nous assura des bonnes dispositions de la tribu ; les notables des Mogasaten, qui formaient un groupe à part, nous exprimèrent les mêmes sentiments par la bouche d'un de leurs principaux chefs ; à chacun de ces deux discours le colonel répondit par une petite allocution, qui fut fort bien accueillie, et le cérémonial obligé ayant ainsi suivi son cours, tout le monde mit pied à terre, et des groupes animés ne tardèrent pas à se former entre nos hôtes et les Chambaa de la caravane.

Deux tentes furent dressées à quelque distance de notre camp, l'une pour les Ifoghas, l'autre pour les Mogasaten, et on leur servit une abondante diffa de cousscouss et de chameau, à laquelle ils firent honneur avec leur voracité ordinaire.

Le colonel eût bien voulu aborder le jour même les négociations; mais les usages ne le permettaient pas. Il fallut remettre au lendemain les affaires sérieuses, et consacrer exclusivement aux devoirs de l'hospitalité cette première entrevue. Néanmoins, l'attitude amicale des Touareg, l'empressement avec lequel ils avaient accepté notre hospitalité, pouvaient passer pour d'heureux présages, et nous nous endormîmes pleins d'espoir.

Cependant on s'observait de part et d'autre; rien n'est moins probant que les protestations d'amitié d'un Targui, et bien fou serait celui qui s'abandonnerait sans réserve à leur loyauté.

Un incident, peu important en apparence, mais qui, en réalité, ne pouvait être l'effet d'un pur hasard, nous avait mis sur nos gardes, et, tout en prodiguant à nos hôtes des marques d'estime et de confiance, nous prîmes, comme à l'ordinaire, des précautions pour mettre le camp à l'abri de toute surprise.

Voici ce qui s'était passé :

Les bergers que nous avions rencontrés le matin nous avaient assuré qu'à quelque distance se trouvait un r'dir assez profond, où nos chevaux, qui souffraient beaucoup de la soif, trouveraient assez d'eau pour se désaltérer. L'occasion n'était pas à négliger; et, à peine

arrivés à l'étape, nous fîmes partir nos chevaux, sous la conduite de nos ordonnances, dans la direction qui nous avait été indiquée, à la recherche de cette mare; ils revinrent après plusieurs heures d'une marche pénible, exténués, fourbus, n'ayant rien trouvé.

C'est pendant l'absence de nos chevaux et de nos ordonnances que le miad s'était présenté devant nous, comme par hasard; or, si l'on songe que nos ordonnances constituaient, en somme, presque toutes les forces militaires de la mission, et que, d'autre part, les mehara des Touareg ont une peur terrible des chevaux, qu'ils ne connaissent pas, et fuient le plus souvent à leur approche, on peut se demander si nous n'avions pas été dupes d'une ruse imaginée par les Touareg pour éloigner à la fois et d'un seul coup et nos chevaux et nos hommes, en vue de tenter de nous enlever, si l'occasion s'en présentait; s'ils ne cherchèrent pas à le faire alors, je ne serais pas éloigné de croire que ce n'est pas l'envie qui leur en manquait, et que sans doute ils n'osèrent pas engager une lutte qui leur paraissait inégale.

Les récits de nos Chambaa, empreints d'une exagération tout orientale, ne contribuèrent pas peu, j'imagine, à les faire renoncer, au moins provisoirement, à toute tentative de ce genre; la supériorité de nos armes, qui, au dire de nos hommes, nous permettaient d'atteindre les Touareg au fond de leurs retraites du Sud, sans sortir de notre campement, la forme mystérieuse des divers engins que nous transportions, leur destination inconnue, tout cela avait vivement frappé l'imagi-

nation de nos Sokhrars, qui ne considéraient pas sans quelque respectueuse inquiétude, et nos fusils Gras, et nos appareils de sondage, qu'ils prenaient pour des canons d'une force et d'une portée prodigieuse et nos instruments, et jusqu'à nos marmites Mouchot (1), ou

(1) Les Chambaa, profondément intrigués par notre appareil Mouchot, affectèrent vis-à-vis des Touareg des airs de supériorité d'un comique achevé, en le leur exhibant. « Regardez, disaient-ils, les choses extraordinaires que nous possédons. Nous faisons bouillir de l'eau sans feu, nous autres ; essayez donc d'en faire autant ! »

En fait, les Chambaa ne se rendaient pas plus compte du phénomène que les Touareg eux-mêmes, cela va sans dire, et nous assistions souvent à des scènes comiques dont il était la cause. Un vieux bachamar, profondément sceptique, nous donnait chaque jour le spectacle invariable de ses efforts pour percer le mystère qui s'accomplissait dans cette marmite infernale. Lorsque l'appareil était disposé, et que nous étions rentrés sous nos tentes, il s'approchait de la caisse, sur le couvercle de laquelle était placée la marmite, regardait dessous avec défiance s'il n'y avait pas de feu, et, n'en trouvant pas, convaincu que l'eau ne pouvait bouillir, finissait par tremper son doigt dans la marmite ; il l'en retirait échaudé, et s'en allait en levant les bras, dépité de ne pouvoir deviner le mot de l'énigme ; toutes ses idées étaient à l'envers ; le monde lui paraissait retourné ; je suis sûr qu'il en rêvait toute la nuit et y songeait encore tous le long de la route ; et sans doute, chaque jour, ses réflexions lui démontraient l'impossibilité du phénomène, car chaque jour il recommençait sa petite expérience.

Nous ne pouvons citer l'appareil Mouchot sans parler des services qu'il nous rendit pendant tout notre voyage, et sans rappeler au lecteur en quoi il consiste.

On sait qu'il se compose d'un réflecteur, de la forme d'un paraboloïde de révolution, au foyer duquel se place une marmite cylindrique, dans l'axe de l'appareil. On oriente le réflecteur normalement aux rayons du soleil, de manière à ce que tous les rayons tombant parallèlement sur la surface du réflecteur se réfléchissent sur la marmite, laquelle est égale à peu près au dixième de celle du réflecteur et reçoit par conséquent sur chacune des parties at-

l'eau bouillait sans feu; et ils firent part aux Touareg des suppositions de toute sorte qu'ils avaient faites entre eux, pendant les haltes, au sujet de ces divers engins.

Leurs récits firent sur l'esprit de nos hôtes une assez grande impression pour qu'ils vinssent solliciter le colonel de leur donner le spectacle de l'usage de nos armes, et de leur en faire admirer la puissance et la précision. Le colonel me chargea de leur donner cette satisfaction; je pris un fusil Gras et quelques cartouches, et commençai le feu à cent mètres; les Touareg se

teintes par les rayons réfléchis dix fois plus de chaleur que chacune des parties égales de la surface du réflecteur.

La marmite de notre appareil contenait environ dix litres; dans l'après-midi, en cinq minutes son contenu était en ébullition; pour faire rôtir un morceau de viande, il suffisait de substituer un cylindre de verre à la marmite métallique. Le tout pesait à peine cinquante kilogrammes, et se démontait avec la plus grande facilité.

Dès que nous arrivions à l'étape, on installait l'appareil, et pendant les heures accablantes où la chaleur nous reduisait à l'inaction, pendant les moments où la violence du vent ne permettait pas d'allumer du feu, grâce à lui, sans efforts et sans retards, nous pouvions, avant de la boire, faire bouillir l'eau saumâtre et fétide que nous transportions dans nos tonnelets.

Dans ces régions ingrates, privées de combustible, on devine quels immenses services l'appareil Mouchot est appelé à rendre pour le fonctionnement des machines, soit par l'air comprimé, soit par l'électricité, le jour où cette force pourra être utilisée facilement en mécanique.

C'est surtout en Afrique, dans le pays du soleil par excellence, que l'appareil Mouchot est susceptible de recevoir de nombreuses applications pratiques, d'autant plus aisément que le soleil seul fera tous les frais de la production du calorique, et qu'il n'y a qu'à augmenter les proportions du réflecteur pour en augmenter la puissance.



Entrevue de la Mission avec les chefs Touareg.

mirent à rire; quel est le fusil qui ne porte pas à cent mètres? Je reculai de cent mètres, puis de cent mètres encore, enfin de cent mètres en cent mètres j'arrivai à mille mètres du but. A cette distance, la caisse à biscuits qui me servait de cible, toute disloquée, était à peine visible; mais j'avais soigneusement compté mes pas, et mon tir conserva une précision parfaite. Les Touareg ne riaient plus; leur mine s'allongeait, et derrière leurs manifestations d'enthousiaste admiration, on sentait chez eux quelque dépit et une certaine inquiétude; il était certain qu'ils eussent préféré nous trouver moins bien armés. Leur préoccupation s'accroissait de ce qu'ils n'avaient pu se rendre compte de la manière dont mon arme se chargeait; tout en reculant, je substituais une cartouche neuve à celle que je venais de brûler, sans laisser apercevoir mes mouvements, et comme ils ne connaissaient pas les armes qui se chargent par la culasse, ils se persuadèrent que nos fusils avaient la propriété de servir indéfiniment, sans se recharger jamais.

Cette petite exhibition de nos forces produisit sur leur moral un excellent effet, et j'eus plusieurs fois, par la suite, l'occasion de le reconnaître; c'est ainsi que je vis plusieurs d'entr'eux ramasser, pour les conserver à titre de fétiches, les douilles vides des cartouches que j'avais brûlées, et bien des fois je surpris les regards singuliers avec lesquels ils considéraient nos fusils.

Le 13 avril, nous partîmes en compagnie du miad qui qui ne cessa pas cependant de faire bande à part, et

allâmes camper, à quatre lieues de notre point de départ, dans la daya de Tibabiti, près d'un r'dir où nous trouvâmes de l'eau en assez grande abondance. Nous avons laissé sur notre droite l'oued Djeran, large vallée qui vient du sud se réunir au thalweg de l'Igharghar, et, franchissant par le col de Tidat un massif montagneux qui nous ferme la route, nous nous sommes engagés dans l'oued Aguit, qui vient déboucher dans le grand gassi de Tibabati (1).

Le camp établi sur les bord du r'dir, les pourparlers s'engagèrent entre le colonel et les Touareg du miad. Les lettres du marabout de Temacin, les assurances pacifiques des Chambaa, l'accueil que nous leur avons fait, les protestations du colonel leur ont inspiré confiance, et leurs dispositions paraissent excellentes. Mais, si chacun d'eux est ardent à vanter son influence, pour tirer de sa bonne volonté le meilleur parti possible, et donner à son concours un prix considérable, il n'en est pas de même quand il s'agit de prendre un engagement quelconque.

Pour recevoir des cadeaux, ils sont tous de grands personnages, exerçant une autorité considérable, disposant d'une influence immense; mais, pour rendre les services qu'on peut attendre d'eux, ils sont beaucoup moins sûrs d'eux-mêmes. Ils n'ont pas mandat de

(1) Quand les chameaux eurent bu au r'dir de Tibabiti, celui-ci se trouva complètement à sec.

Le *r'dir* est une petite cuvette à fond argileux où l'eau de pluie peut séjourner quelque temps avant de s'absorber dans le sol.

Les *rosfa* et les *mechera* sont des r'dirs formés dans le lit des oueds.

parler au nom des autres; ils ne peuvent s engager que pour eux et leurs tribus, encore ne promettent-ils d'une manière absolue qu'en ce qui les concerne personnellement; mais il faut qu'ils en réfèrent aux autres chefs Adjer, notamment à Hadj-Ikhenoukhen, sans lequel ils ne peuvent rien conclure.

Enfin, après s'être concertés ensemble, ils se décidèrent à formuler des propositions explicites : le passage nous est ouvert, comme à des amis, et sans rétribution; néanmoins, nous aurons, bien entendu, à satisfaire aux usages du pays, et suivant que nos cadeaux auront été plus ou moins dignes de nous et de nos hôtes, nous trouverons de leur part un concours plus ou moins dévoué. Il ne restait plus qu'à débattre le prix de notre passage. Cinq mille francs et un fusil de chasse pour chacun des trente membres de l'ambassade leur paraissaient un cadeau convenable; il fallut marchander, et l'on tomba enfin d'accord, après de longs pourparlers; notre générosité fut définitivement taxée à trois mille francs et huit fusils, qui furent immédiatement payés et partagés entre les Touareg; mais, par un article additionnel secret du traité, il fut entendu que les quatre ou cinq principaux d'entre eux recevraient un cadeau supplémentaire, pour prix des services qu'ils s'engageaient à nous rendre.

En échange de nos sacrifices, nous aurons des guides ifoghas, au prix de cinq francs par jour, et des sokhrars, au prix de deux francs, qui nous accompagneront dans le Sud. En attendant qu'ils aient fait leurs provisions, nous irons camper près du lac

Menghough, où nous recevrons vraisemblablement la réponse d'Ikhenouken aux lettres qui lui ont été adressées.

Les négociations ainsi terminées, rien ne retenait plus auprès de nous les ambassadeurs; mais ils n'étaient pas pressés de nous quitter, et quelques-uns seulement prirent congé de nous pour regagner leurs campements. Le plus grand nombre resta dans notre camp, pour tirer encore de nous pied ou aile, et, faute de mieux, se faire héberger à nos frais le plus long temps possible. Ce qu'ils mangèrent en quelques jours est véritablement effrayant; jamais je n'avais soupçonné qu'un estomac humain pût engloutir les quantités de couscouss qu'ils absorbèrent pendant leur séjour parmi nous (1).

Sur la recommandation du colonel, et pour ajouter à l'effet produit sur le moral de nos compagnons par la petite expérience de tir que nous leur avions montrée la veille, M. Le Chatelier et moi, pendant toute la durée de l'étape, les fîmes assister à une séance d'équitation à laquelle ils prirent plus d'intérêt que de plaisir.

(1) Chaque jour, on tuait pour eux un de nos plus beaux chameaux qu'ils dévoraient jusqu'aux os. Il fallait en outre leur donner par tête une quantité de couscouss égale à celle que les dix membres de la Mission consommaient en un jour. Une provision de cent jours de couscouss disparut en quelques repas dans leurs insatiables estomacs.

Cependant les Touareg sont ordinairement sobres, et ne vivent habituellement que de laitage; mais on voit qu'à l'occasion, et quand il ne leur en coûte rien, ils savent se rattraper de leurs jeûnes forcés.

Dès qu'une gazelle venait à paraître, nous nous lancions à sa poursuite, prenant soin de passer au grand galop de nos chevaux au milieu de leurs mehara, qui aussitôt se cabraient, tremblaient de tous leurs membres, ou s'enfuyaient à toutes jambes dans toutes les directions. Nous laissions l'ordre se rétablir, et riant sous cape, nous reprenions un instant après notre course folle, qui jetait la terreur parmi leurs montures.

Ils finirent par s'adresser au colonel, et le prièrent d'empêcher que les chevaux ne se rapprochassent de leurs mehara; bien entendu, leur requête fut agréée avec force excuses; nous avions voulu seulement leur faire comprendre la supériorité que nos chevaux nous assuraient, et il nous suffisait que la leçon eût profité.

Nous passâmes à Tibabiti la journée du 14, et levâmes le camp le lendemain matin, nous dirigeant vers le lac Menghough.

C'est aux environs de Tibabiti que la vallée des Ighargharen semble prendre fin; au delà, comme faisant suite à l'oued Igharghar, s'étend le lit tortueux de l'oued Tidjoudjelt, qui se dirige vers le sud-est, entre la montagne et la dune.

La caravane, laissant à sa gauche l'oued, qui serpente entre des berges surmontées d'une haute et épaisse végétation, au milieu de laquelle il disparaît, suivit au sommet du plateau les contours de la vallée. Le fleuve avait coulé peu de temps auparavant, et de place en place, dans les dépressions de son lit, séjournait encore un peu d'eau.

Cette première étape dans la vallée de l'oued Tidjoud-



R'dir de Tibabiti.

jelt nous fit voir le pic de Tigaratin, qui se dresse à l'horizon derrière les contreforts de la montagne, et présente l'aspect d'une immense table ronde supportée par un pied tronc-conique; puis, une haute colline arrondie en forme de mamelon appelée Tanelagh.

Chemin faisant, nous franchissons divers caps poussés en travers du cours de l'oued, tantôt par la dune qui borde notre gauche, tantôt par la montagne qui court de l'autre côté du fleuve; à l'entrée d'un des cols par lesquels nous pénétrons à travers ces caps, nous rencontrons les traces d'un campement abandonné, où se trouvent encore plusieurs de ces lits de branchages élevés à quelque distance du sol, que les indigènes ont l'habitude de construire, lorsqu'ils campent dans ces parages, pour éviter la morsure des vipères, extraordinairement nombreuses dans la dune. Ce campement est précisément celui de la famille d'Abdelhakem, avec laquelle Sghir, notre compagnon, y a passé l'hiver précédent. Plus loin, dans un de ces caps pierreux qui se détachent des contreforts de l'oued, nous passons près d'un cimetière, non loin duquel une petite enceinte circulaire de pierres marque l'endroit où le vieil Hadj-Ikhenoukhen fit un jour, avec son mehari, une chute grave.

Enfin, au sortir d'un défilé ouvert dans un de ces monticules rocheux, nous entrons dans la prairie de Tehentlemoun, où nous nous arrêtons.

Cette prairie, toute couverte de plantes fourragères, de tamarins et de gommiers en pleine vigueur, est une immense daya, produite par l'élargissement subit du lit de

l'oued Tidjoudjelt et l'abaissement des berges du thalweg, qui cependant reste encore assez clairement dessiné.

Chemin faisant, je m'étais engagé seul dans le fond



Type de Touareg.

du lit du fleuve, pour en lever le tracé, et je suivais lentement une sorte de ravin très étroit bordé de part et d'autre par un bois assez touffu, quand tout à coup j'entendis derrière moi un bruit confus, et me trouvai

subitement entouré d'un troupeau de gazelles qui se pressaient les unes contre les autres, jusque sur la croupe de mon cheval. Ces animaux, à l'approche du convoi qui s'avançait plus haut dans la plaine, s'étaient enfuis épouvantés, sous le feuillage du petit bois qui bordait le talus du ravin, et, emportés par leur élan, étaient venus se précipiter dans le chemin creux que je suivais, à l'endroit même où je me trouvais, leur barrant le chemin.

Les plus proches cherchèrent à reculer, mais poussés eux-mêmes par les derniers arrivants, ils ne pouvaient faire un pas dans un sens ni dans l'autre; je saisis les deux révolvers que je portais à ma ceinture, et me mis en devoir d'en abattre quelques-uns, dont la chair excellente devait être bien accueillie par notre cuisinier ; mais de mes douze cartouches, dix ratèrent, et je ne pus abattre que deux gazelles parmi le troupeau que j'avais en quelque sorte sous la main.

Chaque jour, j'avais pris soin de faire nettoyer mes armes qui s'emplissaient de sable au bout de quelques heures, mais sans croire nécessaire de faire changer les cartouches, qui, peu à peu, par l'effet des différentes influences atmosphériques, s'étaient avariées.

La leçon me profita, et profita également à mes compagnons; dès lors, nous prîmes soin de changer fréquemment la charge de nos armes. L'accident qui m'était survenu nous rendit prudents, et nous prîmes nos précautions pour qu'il ne nous arrivât pas devant les Touareg ce qui m'était arrivé en présence d'un troupeau de gazelles.

C'est au milieu de la prairie que la caravane reprit sa route le lendemain, 16 avril. Peu à peu, les berges de l'oued se relèvent, et marquent très visiblement les détours du fleuve. L'eau se rencontre fréquemment dans des r'dirs peu profonds, mais nombreux, qui rendent à peu près inutiles, du moins en ce moment, les deux puits creusés dans ces parages; ces deux puits sont d'ailleurs comblés, mais faciles à réparer, et pourraient encore rendre des services, si les bas-fonds de l'oued venaient à se dessécher.

Vers neuf heures, le convoi s'engagea sur un contrefort rocheux couvert de larges pierres plates, au sommet duquel un monument de forme singulière attira notre attention.

Ce monument, fait de pierres détachées du roc et disposées à terre de manière à former une sorte de maçonnerie peu élevée, consiste en une double muraille de 60 mètres de longueur disposée en un angle aigu au sommet duquel, par une large ouverture ménagée entre les deux murailles, on pénètre dans une enceinte circulaire, de 10 mètres de diamètre. Au milieu de cette enceinte circulaire, vis-à-vis de l'ouverture, se trouve une petite enceinte rectangulaire, de 2 mètres de côté sur 4 mètres, offrant l'apparence d'une margelle de puits.

L'origine attribuée à cette construction par les indigènes est aussi bizarre que sa forme même, et, détail assez rare, ne se lie à aucun souvenir religieux.

Au dire des Touareg le pays que nous traversons aurait été jadis habité par une race de géants, et le

monument qui a été érigé en cet endroit conserve le souvenir des proportions de l'un de ces monstres, qui s'y serait assis. Le parallélogramme disposé au milieu de la circonférence dessine l'endroit ou reposait son siège ; les deux murailles qui s'écartent en face du parallélogramme couvrent le terrain sur lequel s'allongeaient ses jambes.

Un peu plus loin, à travers une véritable forêt de tamaris, nous passâmes du lit de l'oued dans la dune voisine, et vers midi apparut à nos yeux une nappe d'eau claire et brillante, enfermée dans une sorte de cirque entouré de hautes dunes, que contourne le thalweg du fleuve. C'était le lac Menghough.

Ce spectacle mit tout le monde en joie ; nos Chambaa surtout ne modéraient pas les marques de leur admiration, et répétaient sans cesse d'un ton grave et pénétré : « Que d'eau ! que d'eau ! » Et, en vérité, par un de ces effets de mirage si fréquents dans cette région, il semblait que nous eussions devant nous une véritable mer, s'étendant à perte de vue, jusqu'au fond de l'horizon, tandis que, sur les bords, des arbres gigantesques l'entouraient d'une épaisse ceinture de feuillage.

Peu à peu l'enchantement disparut et fit place à la réalité ; telle qu'elle était, elle offrait encore à des voyageurs étroitement rationnés comme nous n'avions cessé de l'être depuis six semaines, des jouissances précieuses et un spectacle aussi nouveau que séduisant.

Le lac Menghough, s'étend du nord-ouest au sud-est, sur une longueur d'un kilomètre environ, et sa largeur moyenne est d'une centaine de mètres ;

il est encaissé dans une sorte de cuvette formée de hautes dunes couvertes de végétation, au milieu des



Je fus chargé d'opérer le sondage du lac Menghough.

quelles s'agitent d'innombrables oiseaux aquatiques.

Vers l'ouest, s'ouvre une petite crique, qui sert de

déversoir au lac et lui permet d'envoyer le trop plein de ses eaux dans le lit de l'oued Tidjoudjelt, lorsque des pluies abondantes ont élevé son niveau. Près de cette ouverture s'est formé un îlot, qu'une robuste et verdoyante végétation a aussitôt envahi, et qui sert de refuge à des bandes de hérons et de pigeons.

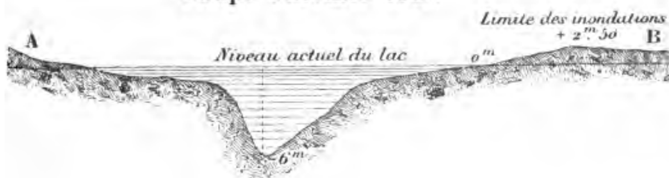
Je fus chargé par le colonel Flatters d'opérer le sondage du lac ; j'essayai d'abord de fabriquer un radeau à l'aide des arbres du voisinage ; mais la densité de leur bois se trouva supérieure à celle de l'eau du lac ; je parvins néanmoins à l'alléger au moyen de quelques tonnelets vides, et je commençai un voyage de circumnavigation autour du lac, que l'insuffisance de mes talents nautiques rendit fertile en incidents comiques. Après plusieurs efforts impuissants pour diriger mon embarcation, je pris le parti de me mettre à la nage, et de la remorquer ; quand j'étais arrivé au point où je me proposais de jeter la sonde, je remontais sur mon radeau et procédais à l'opération ; puis je me remettais à l'eau, et transportais mes appareils sur un autre point. J'eus ainsi l'occasion de reconnaître que la température du lac était relativement peu élevée, surtout vers le centre, où doivent se trouver les sources qui alimentent le lac (1).

(1) Nous n'eûmes garde de laisser échapper l'occasion qui nous était offerte de prendre des bains. Nos Chambaa, qui n'avaient jamais vu l'eau que dans le fond de leurs puits ou dans le creux de leurs mains, ignoraient absolument qu'on pût s'en servir pour cet usage. D'ailleurs, un proverbe prévoyant leur affirme que tout puits dans lequel un homme se baignerait se tarirait bientôt ; sans cette prudente précaution de la sagesse des nations, il faudrait renoncer à voyager dans

LE
LAC MENGHOUGH
par
M.H. Brosselard

Affleurement de roche
B
Limite d'inondations
(2m50)
40
59m
Affleurement de roche
88
Camp
101
A
$\frac{1}{40.000}$
0 1 Kilom
55m

Coupe suivant AB.



Sa profondeur se trouva être de quatre mètres en moyenne (1).

Nous pêchâmes ce jour-là d'énormes poissons, qui varièrent avantageusement le menu de notre dîner; détail assez curieux, ceux que nous prîmes appartenaient tous aux espèces qui se rencontrent dans les eaux du Nil ou celles du Niger (2).

Le lendemain, nous reçûmes la visite de femmes touareg, qui vinrent voir notre camp et chercher quelques menus cadeaux.

L'une d'elles nous donna le spectacle d'une fantasia singulière.

Assise dans une sorte de palanquin disposé sur le

le désert, si l'on était exposé à boire de l'eau dans laquelle les nomades se seraient baignés.

Les Touareg s'écartent instinctivement du voisinage de l'eau; ils s'étonnent de nous voir installer notre camp sur les bords mêmes du lac, et s'en éloignent autant que possible. Cela tient à ce que, fréquentant d'ordinaire des régions d'un caractère soudanien, ils connaissent et redoutent les fièvres palustres, tandis que les Bédouins les ignorent.

(1) La cote de quatre mètres au-dessous du niveau du lac se trouve au fond d'une sorte d'entonnoir qui s'élargit très vite, et le reste du lac n'est guère profond que de un mètre et demi à deux mètres.

Dans les années de grande sécheresse, le niveau actuel doit baisser de trois mètres environ, et l'entonnoir doit être alors très comparable à celui d'Aïn Taïba; au contraire, dans les années pluvieuses, le niveau peut s'élever de deux ou trois mètres, et alors le lac déverse son trop-plein dans la plaine voisine.

(2) Nous avions apporté avec nous quelques hameçons de forte taille; mais aucun d'eux n'était assez puissant pour une semblable pêche. Le maréchal-ferrant nous en forgea en réunissant trois clous de caisses à biscuit; ces hameçons-là furent seuls assez forts pour nous permettre d'enlever les énormes poissons du lac.

dos de son mehari, et entourée d'une quantité de petits miroirs suspendus au palanquin, elle exécutait sur sa rebaza les airs du pays, tandis que le mehari en suivait la cadence en dansant sur place avec une exactitude surprenante (1).

(1) Le Targui dirige son mehari par la pression de ses doigts de pieds sur le cou de l'animal. Assis sur la selle, le dos appuyé au troussequin, les jambes croisées autour d'une sorte de pommeau en forme de croix, il agit avec ses pieds nus sur le cou de l'animal, qui, dressé dès son jeune âge à cette manœuvre, et doué d'une très grande sensibilité nerveuse, obéit à leur pression avec une précision admirable ; ce qui permet au cavalier de garder l'usage de ses deux mains, pour manier sa longue lance ou son formidable sabre, sans être gêné dans ses mouvements par le soin de diriger sa monture. Aussi, dans le combat, l'effort du Targui consiste-t-il toujours à couper les pieds de son ennemi, et c'est toujours vers cette partie du corps qu'il dirige ses coups.

La corde passée dans le nez de l'animal ne sert pas, comme on le croit communément, à le conduire, mais seulement à le faire coucher ou à le relever; souvent même on n'a, pour le contraindre à s'agenouiller, qu'à le frapper légèrement du plat du sabre au genou droit.

C'est par la pression de ses pieds que la femme targuie dont nous avons parlé faisait danser son mehari, tout en jouant de la mandoline. Il est probable que cette femme devait jouir d'une grande réputation et comme écuyère et comme musicienne, car ce ne pouvait être à cause de sa beauté que ses compatriotes nous l'avaient envoyée; elle était d'une laideur affreuse et d'une saleté repoussante.

Tous les Touareg qui nous accompagnaient, étaient, d'ailleurs, sous ce rapport, dignes de leur échantillon féminin ; pour se présenter devant nous avec tous leurs avantages, ils avaient revêtu des gandouras teintes d'une façon assez primitive, par l'indigo du Soudan. La pluie qui était tombée depuis quelques jours avait déteint l'étoffe, qui avait peint en bleu le corps et le visage de nos Touareg. Or, un Targui ne se lave jamais, par principe, et cette singulière teinture n'a dû disparaître qu'avec le temps.

Nous étions venus camper sur les bords du lac pour y attendre la réponse d'Hadj-Ikhenoukhen, le principal chef des Azdjer, aux lettres que lui avaient écrites le colonel. Nous y séjournâmes cinq jours dans l'espoir de voir arriver enfin un message qui nous permît de continuer notre route vers Rhât. Car, il ne fallait plus nous le dissimuler, tant que nous n'aurions pas reçu du vieux marabout l'autorisation de continuer notre voyage, nous ne pouvions songer à aller plus loin.

Hadj-Ikhenoukhen est, en effet, le seul véritable chef des tribus Azdjer; seul il jouit d'une influence sérieuse et incontestée; presque centenaire, il joint à l'autorité de l'âge celle du caractère sacré que la crédulité des indigènes attache à la personne des marabouts. C'est par son intermédiaire que les tribus touareg reçoivent le mot d'ordre du gouvernement turc, transmis directement à Ikhenoukhen par les représentants du commandeur des croyants à Tripoli; c'est grâce à lui et avec sa complicité, que la garnison turque dont la présence à Rhât venait de nous être révélée avait pu s'installer paisiblement, sans résistance et sans bruit; et c'est encore grâce à lui que la marche de la mission se trouvait ainsi arrêtée par les difficultés que nous avons exposées plus haut.

Pourquoi ne répondait-il pas? D'où venait son hésitation? Quelle était la cause de ses retards? Hadj-Ikhenoukhen obéissait évidemment à d'autres préoccupations que les chefs inférieurs auxquels jusqu'alors nous avions eu affaire; sans doute, il avait cru devoir soumettre aux agents du gouvernement turc à Tripoli

les comunications du chef de la mission; ceux-ci en refèreraient à leur souverain, qui peut-être lui-même aurait à prendre l'avis d'une nation amie; tout cela pouvait durer indéfiniment et se conclure par un refus pur et simple de consentir à notre passage.

Fallait-il payer d'audace, et, sans attendre davantage une réponse qui n'eût pas tant tardé, si elle eût dû être favorable, passer outre et continuer notre route? Si nous eussions été organisés militairement (1), si, au lieu de nos sokhrars chambaa, nous eussions eu pour diriger la caravane des chameliers-soldats, comme ceux de la Smala de Laghouat; si, en un mot, nous eussions été en état de mettre en ligne, en cas de besoin, deux cents hommes habitués au maniement des armes, disciplinés, parfaitement sûrs; si, d'autre part, les instructions ministérielles eussent autorisé le colonel Flatters à prendre telle attitude que les circonstances exigeraient, et à renoncer, si la nécessité le commandait, à poursuivre par les voies pacifiques l'accomplissement de son entreprise, peut-être eût-ce été, en effet, la voie la plus sage, la plus prudente et la plus utile à la fois. Mais, dans les conditions où nous nous trouvions, il était impossible de s'arrêter à ce parti. Chaque jour amenait aux environs du camp de nouvelles tribus qui s'installaient à quelque distance de nous, moins pour nous

(1) Nous avions emporté cent fusils Gras, espérant pouvoir former parmi nos Chambaa une troupe assez disciplinée pour en être armée sans danger; il fallut renoncer à cette espérance; les fusils furent enveloppés dans des tellys et ne quittèrent plus le dos des chameaux qui les portaient.

faire honneur que pour nous surveiller, et tirer de nous quelque présent. Leur langage exprimait toujours les meilleures dispositions; à les entendre, le pays nous était ouvert, et nous ne recevrions que le meilleur accueil, partout où il nous plairait de nous rendre; mais à ces assurances amicales s'ajoutaient toujours l'expression de réserves formelles, en ce qui concernait la décision d'Ikhenoukhen, qu'on nous représentait maintenant comme le seul souverain et maître du pays, et, en outre, des demandes de cadeaux incessantes.

Nous commencions à voir distinctement les véritables intentions dans lesquelles les Azdjer nous avaient engagés à pénétrer sur leur territoire, et attirés dans la direction de Rhât. Il s'agissait pour eux d'accaparer à leur profit, au détriment des Hoggar, leurs voisins et leurs rivaux, une proie qu'ils savaient riche et qu'ils espéraient trouver facile. Les récits des Chambaa, et diverses circonstances qui les avaient frappés pendant leur séjour parmi nous et depuis qu'ils étaient entrés en relations avec la mission, les avaient apparemment détournés de l'idée de nous enlever de vive force; mais ils n'avaient pas renoncé au désir de nous dépouiller de tout ce que nous avions apporté, et ce qu'ils n'osaient nous prendre d'un coup, et de haute lutte, ils espéraient bien nous contraindre à le leur abandonner peu à peu. Dès qu'ils furent réunis en force dans le voisinage du lac, cernant en quelque sorte notre camp, ils se sentirent maîtres de la situation, et ce sentiment perçait à chaque instant dans leur langage et leur attitude, quelque soin qu'ils prissent

de réitérer à chaque occasion leurs protestations d'amitié. Leurs exigences devenaient telles que nous en étions réduits à tenir nos cantines presque continuellement closes, et à cacher tout objet de quelque valeur que nous pouvions vouloir conserver. Combien de fois ai-je vu pénétrer dans ma tente, la lance à la main, un de ces bandits, en quête de butin ? Il jetait les yeux autour de lui, et me demandait le premier objet qui, pour un motif quelconque, avait eu le déplorable privilège d'exciter sa cupidité ; et il fallait voir de quel ton impérieux, de quel air d'autorité il formulait sa requête ; il semblait qu'il fît violence à son caractère en consentant à demander ce qu'il considérait comme son dû, son bien, sa proie, et certainement la contrainte qu'il s'imposait pour n'employer ni la menace ni la force était égale à celle que je m'imposais à moi-même pour résister à la tentation de lui faire payer cher son insolence.

Dans la situation critique où nous nous trouvions, obligés de faire bon visage à ces hôtes incommodes, qui n'attendaient qu'une occasion pour devenir des ennemis déclarés, nous ne pouvions que subir leurs exigences, et nous laisser exploiter par ces maraudeurs voraces qui vivaient à nos dépens, et dont le nombre grandissait sans cesse, jusqu'à ce qu'une circonstance décisive nous permît de continuer notre marche en avant, ou nous obligeât à revenir sur nos pas ; car, d'espérer trouver un accueil plus loyal de la part des Hoggar, il n'y fallait pas songer. Entrer maintenant en pourparlers avec Ahitaghen, tâcher de négocier avec

lui le passage sur son territoire, après avoir échoué dans nos premiers desseins, était devenu à peu près impossible, et ne pouvait avoir d'autre résultat que de nous contraindre à de nouveaux sacrifices, que l'état actuel de nos ressources ne nous permettait plus de faire. En nous voyant pénétrer sur son domaine par le pays des Azdjer, Ahitaghen comprendrait trop aisément les motifs qui nous obligeaient à nous adresser à lui, il abuserait sans scrupule de la nécessité qui nous y forcerait, et nous aurions définitivement rompu avec les Touareg Azdjer, sans utilité et sans résultat.

Dix des Ifoghas qui nous avaient accompagnés au lac Menghough, et s'étaient engagés à nous servir de guides, étaient partis sous prétexte d'aller chercher dans leurs campements les vivres dont ils auraient besoin pendant la campagne; ils ne revenaient pas et ne donnaient pas signe de vie; une vive inquiétude se manifestait parmi nos Chambaa, qui commençaient à dire très haut que tout était perdu, et que nous allions devenir la proie des Touareg, et, dans l'attente d'une catastrophe, cherchaient déjà, en politiques habiles mais peu scrupuleux, à faire alliance avec nos futurs vainqueurs. Je ne puis affirmer qu'ils en étaient arrivés à traiter de leur trahison, et à marchander le prix de leur défection; mais il est certain qu'ils prenaient leurs précautions pour être appelés au partage de nos dépouilles. Peu à peu, des soffs s'étaient formés parmi eux, on parlait bas, on semblait s'organiser en vue d'un événement prochain; chaque jour, les sokhrars chambaa, sous un prétexte quelconque, portaient leurs

campements un peu plus loin de nos tentes, tandis que les quelques Beni-Tour qui nous avaient suivis s'étaient insensiblement rapprochés, comme pour veiller sur nous.

Tous ces symptômes étaient trop graves pour passer inaperçus, et nécessitaient une action rapide et énergique.

Le colonel Flatters le comprit, et, tout à coup, donna l'ordre de recharger les chameaux et de se mettre en route. Nous prîmes la route du sud, contournant le lac Menghough pour redescendre de l'autre côté dans la plaine; mais à peine avions-nous parcouru cinq cents mètres, que nous nous trouvâmes en présence d'une centaine de Touareg, rangés en bataille, la lance en arrêt, et paraissant résolus à nous disputer le passage. Les Touareg s'étaient organisés, avaient élu des chefs, et semblaient disposés à accepter le combat.

Il fallut nous arrêter et dresser de nouveau notre camp.

M. Le Chatelier, envoyé en parlementaire auprès des Azdjer, revint accompagné des chefs que ceux-ci s'étaient choisis; ces chefs déclarèrent au colonel, de la manière la plus formelle, que, tant que Hadj-Ikhenoukhen ne nous aurait pas autorisés à marcher en avant, ils s'opposeraient à notre départ.

C'était clair, précis, formel; la situation se dessinait aussi nettement que possible : les Touareg nous considéraient comme leurs prisonniers.

On s'étonnera, sans doute, que cent Touareg à peine se soient crus assez forts pour prendre tout à coup

cette attitude hostile qu'ils avaient jusque-là soigneusement cherché à dissimuler. Ce phénomène tenait à plusieurs causes.

Tout d'abord, rien n'est plus malaisé que de savoir dans ces régions à combien d'ennemis on a réellement affaire ; ceux qu'on voit sont bien moins nombreux que ceux qu'on ne voit pas. Les Touareg ne connaissent pas les distances : pour leurs mehara, cinquante, cent kilomètres ne sont rien ; et au premier signal, tous les Azdjer compris dans un rayon de vingt ou trente lieues pouvaient, en quelques heures, nous tomber sur le dos; nous le vîmes bien, les jours suivants, quand nous reprîmes la route de l'Algérie ; plus de six cents hommes étaient échelonnés le long de notre chemin, n'attendant qu'un ordre pour se rallier et se jeter sur nous.

D'autre part, ainsi que nous l'avons dit plus haut, Touareg et Chambaa avaient fraternisé, et peut-être l'ennemi était-il en droit de compter, au moment de l'attaque, sur la défection d'une partie de nos sokhrars ; la trahison leur est familière, et le moral de nos hommes était trop atteint pour qu'ils ne prêtassent pas l'oreille aux propositions qui avaient dû leur être faites.

Enfin, le moment était décisif : il fallait ou nous laisser passer, ou livrer bataille.

De toute manière, quoi qu'il pût arriver, nous devions être fixés d'une manière positive sur les véritables intentions des Touareg, et le sort qu'ils nous réservaient. C'était là ce qu'avait voulu le colonel, en faisant mine de reprendre la route ; sa démarche avait



Nos sokhrars font la provision d'eau au lac Menghough.

réussi, et nous savions désormais à quoi nous en tenir.

Le colonel Flatters entra immédiatement en pourparlers avec les chefs ennemis, et entama avec eux une série de conférences qui durèrent quarante-huit heures, pendant lesquelles il ne prit aucun repos.

A l'issue de ces conférences, il réunit en conseil de guerre tous les membres de la mission, et leur fit, avec la plus grande simplicité, l'exposé de la situation.

Il était impossible de songer à passer de vive force ; la mission n'était pas organisée de manière à pouvoir s'exposer à travers le pays, sans le consentement de ses habitants ; d'autre part, nos ressources s'épuisaient, et, en prolongeant davantage notre séjour près du lac Menghough, nous ne pouvions qu'aggraver notre position; outre que le nombre des ennemis grandissait à chaque instant, de jour en jour aussi les chances de trahison devenaient plus redoutables; Hadj-Ikhenoukhen se jouait de nous, ou bien attendait lui-même des instructions qui ne pouvaient lui parvenir avant un mois au moins. Enfin, tout semblait indiquer que nous allions être attaqués, et nous n'étions pas en mesure d'accepter la bataille. Il fallait donc partir, revenir sur nos pas, et aller nous ravitailler, soit à Ouargla, soit en tout autre lieu du territoire algérien, avant de songer à pousser plus loin notre entreprise.

Quand il eut fini de parler, chacun de nous à son tour formula son avis, et, à l'unanimité, il fut décidé que le lendemain, dès l'aube, le convoi se remettrait en marche et se dirigerait par Ouargla vers Laghouat, pour se ravitailler; de plus, le colonel écrirait à Ahi-

taghen, chef des Hoggar, pour lui demander si, le cas échéant, il consentirait à nous ouvrir le passage sur son territoire, lorsque la mission reprendrait ses travaux.

En somme, il fallait battre en retraite, et renoncer, au moins pour le moment, à poursuivre notre entreprise. En sortant du conseil, nous pleurions des larmes de rage.

Nous nous occupons des préparatifs de départ, nos sokhrars réparent les bâts des chameaux et remplissent nos barils et nos guerbas de la provision d'eau nécessaire à la route.

Ceci se passait le mardi, 20 avril.

Pendant la nuit, comme j'étais chargé de la garde du camp, je vis venir à moi le colonel.

— Êtes-vous sûr, me dit-il, de vos hommes du bataillon d'Afrique?

— Oui, lui répondis-je, ils feront ce qui leur sera commandé.

— Eh bien, demain, avant le jour, vous ferez charger les chameaux, et le convoi se mettra en route sans bruit pour sortir des dunes et gagner la plaine; que tout se fasse aussi rapidement et aussi silencieusement que possible. Le capitaine Masson, vous et vos hommes, formerez l'arrière-garde; si les Touareg veulent nous poursuivre, vous vous arrêterez à l'entrée du défilé, et vous y tiendrez coûte que coûte jusqu'à ce que le convoi soit en sûreté. Faites-vous tuer au besoin jusqu'au dernier, pourvu que le convoi passe.

Vers quatre heures du matin, j'allai réveiller le capi-

taine Masson, et bientôt après les chameaux étaient chargés et commençaient à descendre les contreforts de la dune. Nous restâmes au poste qui nous avait été assigné jusqu'à ce que le dernier chameau eût été prendre son rang dans la plaine, et, quand le jour parut, nous eûmes la satisfaction de voir la caravane s'éloigner dans les prairies de l'oued Tidjoudjelt.

A leur réveil, les Touareg n'apercevant plus le camp, commencèrent à s'agiter en désordre, comme des hommes surpris à l'improviste ; ils couraient de l'un à l'autre, s'interrogeant, semblant attendre un mot d'ordre qu'ils étaient étonnés de ne pas recevoir ; ils cherchaient leurs chefs, qui étaient devenus introuvables, et paraissaient étonnés de ne voir aucun d'eux venir se mettre à leur tête. C'est à la confusion qui régna tout d'abord parmi eux, que nous dûmes de n'être pas attaqués, et de pouvoir rejoindre le convoi sans coup férir.

Pendant les conférences qu'il avait eues la veille avec les chefs Azdjer, le colonel, devinant bien à leurs propos qu'une attaque de leur part était inévitable et imminente, et désespérant d'obtenir leur concours, s'était décidé à acheter leur neutralité ; c'est pour cela que, le lendemain matin, quand les Touareg, en voyant filer la caravane, s'étonnèrent de ne pas recevoir l'ordre de nous barrer le chemin, et cherchèrent tout autour d'eux ceux qui devaient leur donner le signal de l'attaque, ceux-ci ne se trouvèrent plus ; ils avaient profité de la nuit pour s'éloigner, emportant dans le désert le prix de leur trahison.

VII

LE RETOUR — DU LAC MENGHOUGH A LAGHOUAT — LE MZAB

Les Touareg avaient laissé échapper l'occasion qui s'était offerte de nous livrer bataille. Nous marchions maintenant le long de l'oued Tidjoudjelt, dans une vaste plaine où nos armes nous assuraient une supériorité incontestable. Ils firent, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur, et semblèrent prendre leur parti du renversement de leurs projets.

Abdelhakem et six hommes de différentes tribus nous rejoignirent et vinrent faire route avec nous, les autres s'éloignèrent peu à peu, par petits groupes, un peu penauds, non sans être venus nous faire leurs adieux. Ils comprenaient très bien que nous avions fort mauvaise opinion de leur loyauté, et que notre retraite était la conséquence des défiances que leur cupidité insatiable et leur mauvaise foi nous avaient inspirées, et ils expri-

maient hypocritement leur regret de nous voir partir sous une impression défavorable ; chacun d'eux déplorait que l'avidité excessive de ses compatriotes nous eût réduits à la nécessité d'aller si tôt chercher en Algérie de nouvelles ressources, et protestait de son désintéressement personnel ; mais nous étions édifiés sur la valeur de ces protestations : c'était de ces désintéressements particuliers qu'était faite la rapacité universelle à laquelle nous avions été en proie, et de ces sympathies individuelles qu'était composée l'hostilité à peine dissimulée devant laquelle nous avions dû interrompre notre voyage. On devine facilement avec quelle froideur ces démonstrations étaient accueillies par les membres de la mission, qui avaient sur le cœur tant de griefs légitimes contre les Touareg, et ne leurs pardonnaient pas leur conduite déloyale et leurs projets avortés (1). Nous savions maintenant ce que valaient leurs paroles, et nous ne nous laissions pas endormir dans une sécurité que nous avions le droit de croire trompeuse.

C'est ainsi que peu à peu nous avions invité la troupe qui nous suivait à prendre congé de nous, et à nous épargner l'honneur qu'elle voulait nous faire en nous escortant ainsi ; la plus grande vigilance présidait à la garde du camp, et ordre avait été donné à nos hommes de s'écarter le moins possible du convoi.

(1) Voyant qu'ils n'avaient plus de cadeaux à attendre de nous, ils nous vendirent, avant de nous quitter, leur propre défroque ; c'est alors que quelques-uns des membres de la mission ont pu se procurer des sabres, des lances, des boucliers, des poignards, des bracelets, etc.

Cependant, je ne pus résister au plaisir de forcer un couple d'onagres que nous rencontrâmes dans l'oued Tidjoudjelt. Cette course fit une heureuse diversion aux tristes préoccupations qui m'assiégeaient, et je me livrai avec ardeur à l'entraînement d'une chasse aussi rare (1).

Je n'ai pas l'intention de décrire jour par jour, les nombreuses étapes qu'il nous fallut faire pour revenir sur nos pas. Outre que, suivant presqu'invariablement la route par laquelle nous étions venus, nous ne rencontrâmes que des lieux décrits dans les premières parties de ce récit, le retour ne fut signalé que de peu d'incidents notables.

Partis du lac Menghough le 21 avril, nous suivîmes d'abord le thalweg de l'oued Tidjoudjeld, puis nous pénétrâmes dans l'oued Samon, et vînmes camper, le 25, près du puits d'Aïn el Hadjadj, et le 26, à Tebalbalet.

Le jour de notre arrivée à Tebalbalet, un terrible ouragan soufflant de l'ouest commença à nous assaillir vers neuf heures du matin, et se prolongea jusqu'à la nuit avec une telle force, que les chevaux et les chameaux, aveuglés par une pluie de sable, pouvaient à peine

(1) L'onagre n'est pas sauvage ; les musulmans professent un grand dégoût pour sa chair impure, et les Touareg ne le chassent pas.

Nous tuâmes d'un coup de fusil un de ces animaux, et il nous fut impossible soit d'en faire couper un quartier pour notre dîner, soit même de le faire transporter au camp.

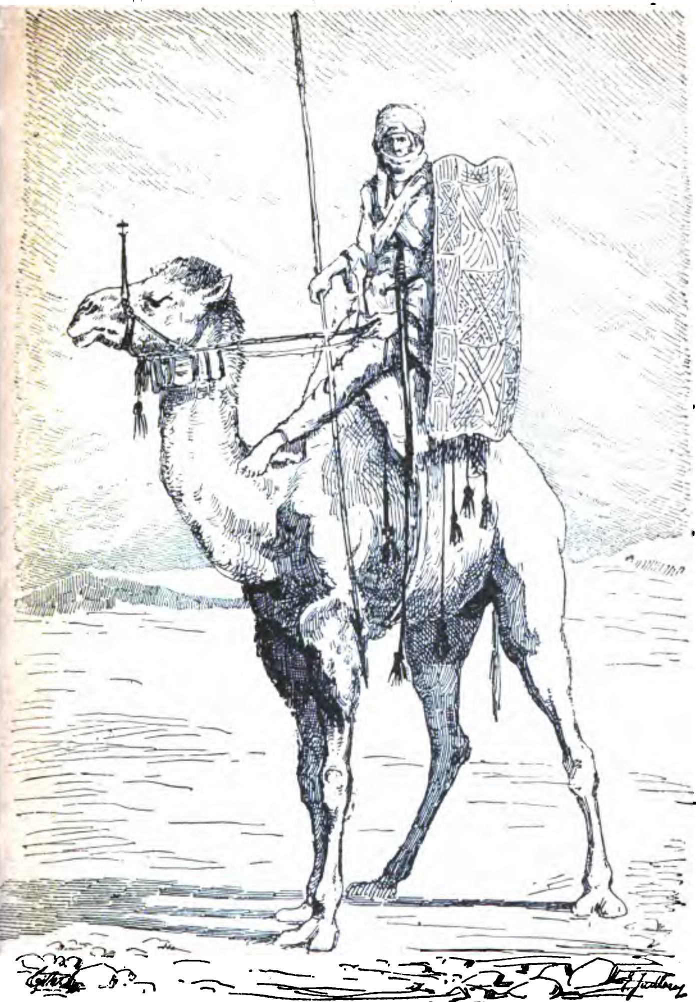
L'allure des onagres est lente, et nous les forcions aisément au petit galop de chasse ; le capitaine Bernard et moi en suivîmes un longtemps de fort près à cette allure, dans l'espoir de le prendre vivant.

résister à la violence de la tempête, et que nous-mêmes parvenions difficilement à les diriger et à les maintenir dans la direction que le convoi devait suivre; arrivés auprès du puits, tous nos efforts pour établir le camp restèrent inutiles, et ce ne fut qu'à la nuit noire que nous pûmes enfin prendre quelque nourriture, et trouver le repos dont nous avions grand besoin.

Nous séjournâmes le lendemain à Tebalbalet; c'est là que nous reçumes les adieux de deux Touareg Aouelimminden qui nous avaient accompagnés depuis Ouargla en qualité de sokhrars. Ces deux hommes, faits prisonniers par les Chambaa dans une expédition malheureuse dirigée par leur tribu contre ces derniers, étaient, pour ce motif, détenus à Ouargla, quand la mission vint s'y organiser. Ils acceptèrent avec plaisir l'offre de nous suivre, et nous leur devons cette justice, qu'ils se distinguèrent de nos autres sokhrars, notamment des Chambaa, par leur exactitude, leur obéissance et leur fidélité.

De peur d'être victimes des habitudes de brigandage des Touareg Azdjer, ils avaient refusé de nous quitter pendant notre séjour aux bords du lac Menghoug, et ils avaient préféré nous accompagner jusqu'à ce que les derniers de ceux qui nous avaient escortés fussent retournés dans leur campement, pour n'être point attaqués et pillés dans le voyage qu'ils allaient entreprendre pour rejoindre leur tribu (1).

(1) Ces Touareg étaient nos meilleurs sokhrars, travailleurs infatigables, les premiers et les derniers à la besogne, paisibles, obéissants et ne se plaignant jamais. Quand plus tard on organisera des



Un Touareg sur son Mehari.

En leur rendant leur liberté, le colonel Flatters, en récompense de leurs services, leur fit cadeau d'un chameau pour porter leur mince bagage jusqu'aux campements de leur tribu. De leur côté, ils surent nous témoigner leur reconnaissance avec une simplicité digne, sous laquelle perçait une réelle et sincère émotion.

Chose singulière, ces deux hommes, dont nous avions éprouvé le dévouement, qui ne se séparaient de nous qu'avec des marques d'attachement non équivoques, avaient l'un envers l'autre des défiances poussées aux dernières limites. L'un d'eux ayant demandé au colonel de lui faire don d'un pistolet, l'autre intervint, et demanda en grâce que si l'arme était remise à son camarade, il fût, lui, chargé des munitions.

Il craignait de se trouver seul et désarmé dans le désert côte à côte avec son compatriote, qui, dans sa pensée, ne se fût pas fait scrupule de l'assassiner, pour le dépouiller de ses hardes et de son argent.

Le colonel fit droit à sa demande, et nous les vîmes s'éloigner, l'un portant le pistolet, l'autre la poudre et les balles.

caravanes dans le Sahara, par exemple,pour relier par un service régulier In Salah et Timbouctou, c'est parmi ces Touareg qu'il faudra, autant que possible, chercher à recruter les sokhrars, et même les bachamars. Je crois qu'on les amènerait sans trop d'efforts à entrer à notre service; ce serait pour eux un moyen d'existence qu'ils ne repousseraient pas longtemps.

Le plus grand défaut de nos deux sokhrars était une vanité immense; gens de petite tente, ils cherchaient à se faire passer pour de grands personnages, et, dans ce but, s'affublaient d'ordinaire de turbans monstrueux, qu'ils s'empressaient d'ailleurs de faire disparaître quand nous nous rencontrions avec d'autres Touareg.

De Tebalbalet, nous nous dirigeâmes vers El Biodh par la voie la plus courte, sans passer par Temassinin, que nous n'avions plus d'intérêt à visiter de nouveau.

Franchissant le massif de dunes qui nous sépare de l'oued Igharghar, nous rentrons dans le gassi, fort large en cet endroit, et dònt le sol pierreux est d'une nudité et d'une aridité désolantes. Après l'avoir suivi pendant deux jours, le convoi gravit les berges des contreforts rocheux qui enserrent le lit du fleuve, s'engage dans un fond raviné percé dans les déchirures du roc, et après une marche fatigante sur un des plateaux de hamada qui avoisinent la sebka, arrive le 2 mai à El Biodh.

Depuis quelques jours, la pluie était tombée presque constamment, peu abondante, mais assez cependant pour rafraichir l'atmosphère, et rendre moins dure que nous ne l'avions craint cette seconde traversée du gassi et des plateaux rocheux des environs d'El Biodh.

Pendant la première partie du voyage, nous n'avions pu reconnaître le cours de l'Igharghar, et c'est seulement d'après les renseignements recueillis de la bouche de nos guides, que la direction et les caractères généraux du gassi de Mokhanza nous étaient connus. D'après ces renseignements, l'examen géologique et topographique de l'oued senblait devoir être d'une importance considérable, au point de vue de l'établissement d'un chemin de fer transsaharien, et l'œuvre de la mission, interrompue déjà par les événements que nous avons racontés, eût été incomplète, dans les limites même où les circonstances nous avaient obligés à la restrein-

dre, si nous n'eûssions rapporté, sur la constitution physique et géographique du gassi de Mokhanza, des données exactes, résultant d'observations directes.

Mais au dire des indigènes, il n'existait qu'un puits, et encore peu abondant, dans toute l'étendue du gassi, et, dès lors, un convoi considérable, comme celui que nous traînions à notre suite, ne pouvait s'y aventurer sans courir à une mort certaine.

Il fut donc résolu que trois des membres de la mission, accompagnés d'un convoi léger et suffisamment pourvus d'eau et de vivres, chercheraient à gagner Ouargla par le gassi, tandis que le gros de la caravane y retournerait par les chemins déjà parcourus dans la dune. MM. Bernard, Roche et Béringer furent chargés de l'entreprise, dont la direction fut confiée au premier.

Nous passâmes auprès des puits d'El Biodh la journée du 3 mai, et, le lendemain, après avoir renouvelé notre provision d'eau, nous nous remîmes en route, pour regagner les gassis inférieurs que nous avions déjà parcourus, tandis que M. Bernard et ses compagnons allaient doubler les caps qui forment l'extrémité de la dune, à l'entrée de la sebka d'El Biodh, et pénétrer dans le gassi de Mokhanza.

Ils emmenaient avec eux sept hommes et onze chameaux, qui portaient de l'eau pour dix jours et des vivres pour quinze (1).

(1) On ne peut franchir le gassi de Mokhanza qu'à une allure très rapide; outre qu'il n'existe qu'un puits dans toute son étendue, la végétation y fait presqu'absolument défaut et ne fournit pas le fourrage nécessaire aux chameaux, tandis que dans les gassis

Quant à nous, franchissant les gara qui bordent la sebka, nous nous engagions dans le gassi El Adham, puis dans le feidj El Beïda, où nous éprouvions de nouveau les mille souffrances que nous avions eu à subir dans ces régions, lors de notre premier passage; comme alors, le vent soufflait en tempête du matin au soir, soulevant sur son passage des tourbillons de sable brûlant.

Les souffrances que nous endurions nous paraissaient d'autant plus vives, que nos santés avaient été gravement ébranlées par les privations de toutes sortes auxquelles nous venions d'être soumis depuis deux mois; nourris presque continuellement de conserves, réduits à boire le plus souvent une eau saumâtre et malsaine, nous étions tous plus ou moins anémiés, et la dysenterie commençait à sévir parmi nous; le capitaine Masson et moi, qui jusqu'alors avions eu le bonheur d'échapper presqu'absolument aux influences pernicieuses du régime auquel nous étions condamnés, commencions à notre tour à en ressentir les atteintes, et ces dispositions morbides nous rendaient plus pénible encore que lors de notre premier passage, la traversée de cette région maudite.

Enfin, le 9 mai, nous atteignions Aïn Taïba, et le 17, nous venions camper de nouveau en face d'Ouargla, aux pieds de la citadelle de Bâ-Mendil.

secondaires, entre El Biodh et Aïn Taïba, la dune offre partout le drinn en abondance.

Aussi l'expédition légère qui fut chargée de reconnaître le gassi de Mokhanza n'emmena-t-elle que quelques mehara choisis parmi les meilleurs, avec lesquels elle était sûre de conserver constamment une allure deux fois plus rapide que celle du convoi.

Avant de quitter Aïn-Taïba, le colonel fit partir en avant un cavalier à mehari, pour annoncer notre retour à l'agha d'Ouargla, et le prier d'envoyer à notre rencontre une petite provision d'orge; car, si modeste que fût la ration à laquelle nos chevaux étaient réduits, notre provision tirait à sa fin, et dans l'état où se trouvaient les pauvres bêtes, s'il leur avait fallu passer un jour sans orge, je doute qu'elles eussent supporté ce jeûne.

A ce moment se place un incident qui faillit avoir une certaine gravité. Le caïd des Chambaa, trop vieux pour nous accompagner, avait fait partir son fils avec nous, en qualité d'homme d'escorte, cavalier à mehari; le caïd des Chambaa était, aux yeux de nos sokhrars, un personnage important, et son fils, en son absence, héritait d'une partie de son autorité.

Par malheur, celui-ci, aux trois quarts abruti par des excès de tout genre, n'était guère ni digne ni capable d'exercer cette autorité; et bien des fois même, sous l'influence de la fatigue, sa faible cervelle parut se détraquer complètement.

Or, il arriva qu'un jour, peu après notre passage à Aïn Taïba, tandis que nous marchions ensevelis sous une terrible tempête de sable, qui nous aveuglait et ne nous permettait pas de songer à nos voisins, le fils du caïd disparut; le soir, on l'attendit vainement au camp, et la nuit se passa sans qu'il fût de retour. Les vieux chefs chambaa, qui avaient allumé des feux toute la nuit pour le guider, inquiets de sa disparition, vinrent en faire part au colonel, qui immédiatement

lança à sa recherche plusieurs cavaliers à mehari ; mais nous étions dans une région sans eau, où il était impossible de faire halte, et le convoi continua sa marche.

Enfin, le soir du second jour, nous fûmes rejoints par un de nos cavaliers qui nous annonça que le fugitif était retrouvé, après une recherche des plus pénibles ; le vent avait effacé la trace des pas de son mehari dans le sable, et un moment on avait désespéré de le rencontrer dans ces parages déserts.

Quand on le retrouva, il était temps; déjà l'hallucination de la soif commençait à le posséder; il avait mis pied à terre et marchait à l'aventure, traînant sa monture par la bride, et répondit, quand on l'aborda, qu'il suivait une déesse, dont il entendait la voix l'appeler dans un lieu enchanteur; quelques heures plus tard, ajouta le Chambi, c'en était fait de lui : on n'aurait plus trouvé que son cadavre.

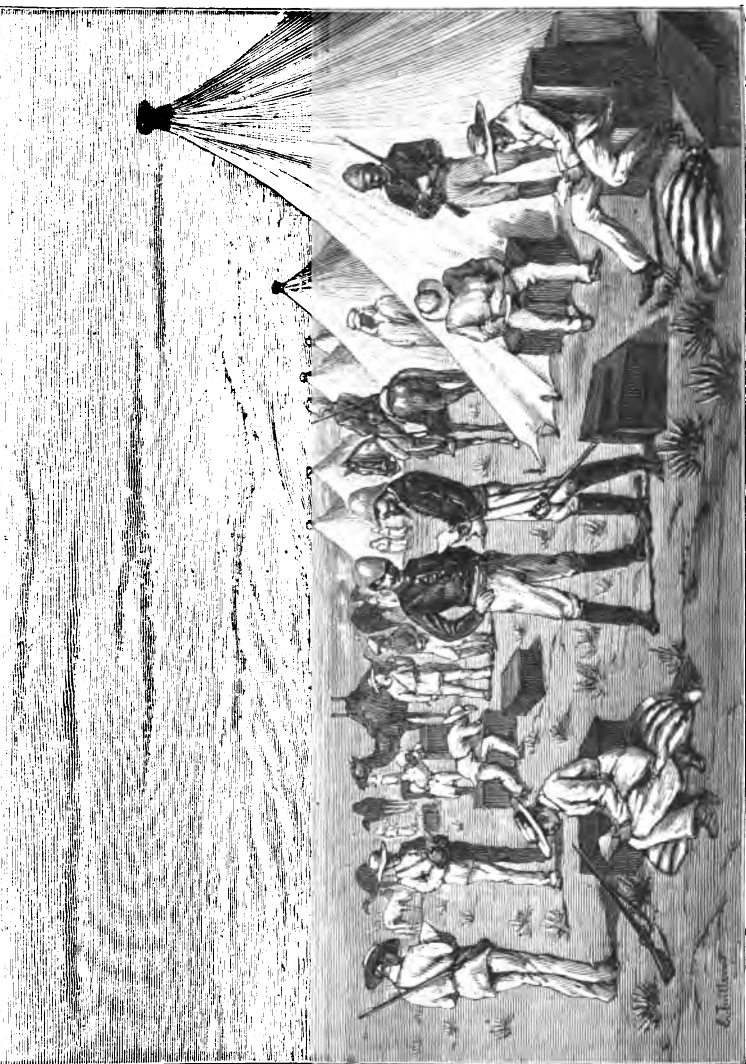
Notre homme revint vers le soir, et peu à peu tous les cavaliers envoyés à sa recherche rejoignirent le camp ; ils avaient parcouru pendant ces deux jours des espaces immenses, sans s'arrêter un moment, et succombaient à la fatigue; un Chambi déjà vieux se trouvait dans un tel état d'épuisement, qu'après avoir fait coucher son mehari, il lui fut impossible de quitter la selle, et il fallut l'enlever comme un enfant.

Cette journée devait être fertile en événements. Presqu'en même temps que nous, arrivait à notre camp un cavalier de l'agha d'Ouargla, chargé d'un volumineux courrier. Il y avait quatre mois que nous étions sans nouvelles des nôtres, et on peut juger de l'émotion avec

laquelle chacun se précipita sur les lettres qui lui étaient destinées; pendant ces quatre mois, où nous avions été privés de toute communication avec nos parents et nos amis, que s'était-il passé? Quels événements s'étaient accomplis en France? En un instant, le camp se trouva plongé dans le silence; tandis que les membres de la mission dévoraient avidement les lettres et les journaux qu'ils venaient de recevoir, les sokhrars eux-mêmes restaient devant eux, bouche béante, jetant sur eux des regards anxieux, ou pressaient de questions le messager de l'agha qui ne savait auquel entendre. Les chameaux, qu'on oubliait de décharger, et qui ne comprenaient rien à cette scène, commençaient à exprimer dans leur langage, leur impatience d'être débarrassés de leurs fardeaux et conduits au pâturage. En un instant, le sol est jonché de journaux, d'enveloppes de lettres, sans doute bien étonnés de se trouver là.

Enfin, on revient à la réalité : le camp se dresse ; on se communique les nouvelles qu'on a reçues; le cours des idées s'est modifié, la conversation s'en ressent; on a retrouvé quelque chose de la patrie. Le soir, le dîner se passe avec une gaieté qu'il avait depuis longtemps perdue; de nos verres remplis d'eau saumâtre, nous portons un toast à la France, et quand vient l'heure du sommeil, nous avons presque oublié les Touareg, déjà loin derrière nous.

Le lendemain, nous nous remettons en route ragaillardis; nos chevaux, qui ont mangé de l'orge à satiété, partent d'un pas allègre, et semblent comme nous avoir hâte de rentrer dans la vie civilisée.



Le 17 mai, nous campions dans la sebka d'Ouargla (1).

Nous y trouvâmes MM. Bernard, Roche et Beringer, qui nous y attendaient depuis quatre jours.

Leur voyage s'était effectué sans encombre, et ils rapportaient de leur expédition un plan du gassi de Mokhanza, destiné à tenir une place considérable parmi les documents où sont renfermés les résultats des travaux de la mission Flatters.

Le colonel avait hâte de gagner Paris, pour y rendre compte des événements qui s'étaient accomplis, expliquer les faits qui avaient motivé son retour, exposer ses projets, et solliciter les nouveaux crédits qui allaient lui être nécessaires pour continuer son entreprise.

Dès le lendemain de notre arrivé à Ouargla, il prenait le chemin de Laghouat, nous laissant le soin de régler les comptes de nos sokhrars et de pourvoir à la garde de nos chameaux et de notre matériel (2).

Lorsqu'après les incidents qui avaient déterminé notre départ du lac Menghough, la nécessité de rentrer en Algérie pour nous y ravitailler avait été reconnue,

(1) Les fossés de la ville étaient à sec, et le Tems régnait dans Ouargla.

Les habitants avaient dressé leurs tentes dans les environs, et l'agha s'était installé à Bâ-Mendil.

(2) On laissa à la garde du caïd de Negoussa ceux des chameaux qui parurent propres à faire partie de la caravane, lorsque la mission recommencerait ses travaux. Une grande quantité de bagages, notamment les marchandises destinées à être échangées dans le Soudan, furent déposées dans la kasbah d'Ouargla.

la question s'était élevée de choisir à cet effet le point le plus favorable parmi les diverses stations de notre frontière algérienne, et Laghouat avait paru être celui de nos postes militaires qui devait présenter les plus grandes ressources ; il avait été décidé, en conséquence, que la prochaine expédition partirait non plus de Biskra, mais de Laghouat, où elle trouverait plus de facilités pour s'organiser (1).

Après trois jours consacrés à payer tout notre monde, et à envoyer à Negoussa une partie de nos chameaux, qui devaient y demeurer sous la garde du cheik, nous quittâmes Ouargla, le 20 mai, avec le reste de la caravane, pour gagner Laghouat par le Mzab.

Nous avons raconté, au début de notre récit, que jadis, à une époque qu'il est difficile de déterminer avec quelque exactitude, un schisme religieux s'étant élevé parmi les tribus qui fréquentent les parages d'Ouargla, les dissidents, contraints de fuir, s'étaient réfugiés d'abord au sommet de la gara Krima, et avaient tenté de s'y installer; mais que, bientôt, leur retraite ayant été emportée d'assaut, ils durent s'enfuir dans le désert après un combat sanglant.

Ils s'arrêtèrent à quatre jours de marche, dans un massif de rocs d'aspect irrégulier, sillonné de ravins profonds, absolument aride et nu (2), au milieu du-

(1) Ouargla dépend du cercle de Laghouat; et Ouargla devant être également pour nous un centre d'organisation, il était naturel de fixer à Laghouat le lieu de notre ravitaillement, plutôt que de retourner à Biskra.

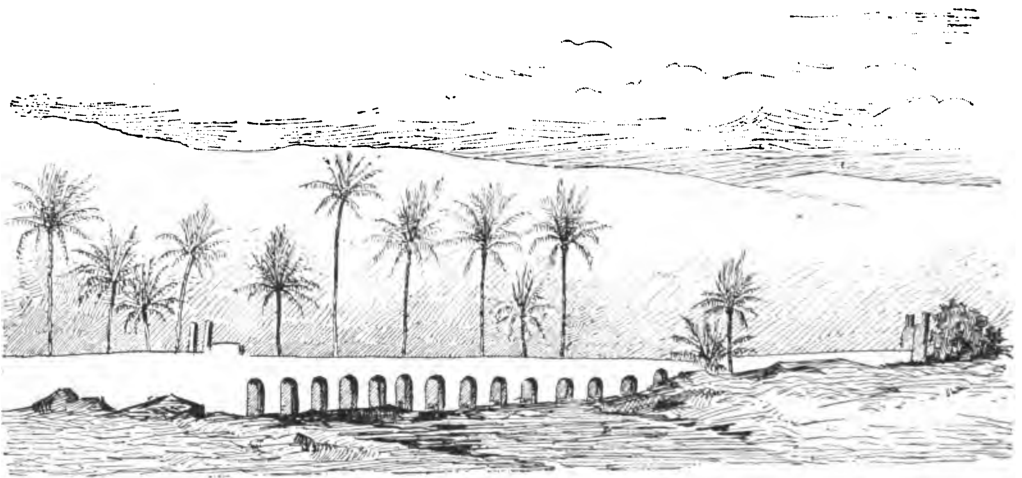
(2) Ce massif de rocs s'appelle la *sebka* du Mzab, c'est-à-dire *le filet*, le réseau du Mzab. Le mot sebka s'emploie ainsi pour dési-

quel ils s'établirent. Avec une énergie et une persévérance admirables, ils creusèrent des puits, bâtirent des villes et les entourèrent de murailles. Quand on voit la multitude des puits qu'ils ont fini par ouvrir presque à chaque pas, pour aller chercher la couche d'eau souterraine à 80 mètres du niveau du sol, les maisons nombreuses et solides qu'ils ont édifiées, les fortifications qu'ils ont élevées, non sans art, pour se mettre à l'abri d'un coup de main, on ne peut s'empêcher de rendre hommage aux efforts qu'il leur a fallu accomplir pour fonder un établissement sûr et durable, dans les conditions où les circonstances les avaient placés.

Dans un pays rocheux, privé d'eau, où ne se rencontre pas un pâturage, on se demande comment, au début de leur installation, ils purent venir à bout de subsister d'abord, et de créer ensuite les sept villes, aujourd'hui habitées par une population nombreuse et active, qui composent leur domaine.

Privés des ressources du sol, ne pouvant devenir ni cultivateurs ni bergers, les Mzabites sont devenus commerçants; et peu à peu, ils ont accaparé le monopole du négoce dans la plus grande partie de nos possessions algériennes; ce sont, en quelque sorte, les Auvergnats de l'Afrique. Comme ceux-ci, chassés de leur pays natal par la pauvreté même de son sol, ils partent dès que leurs forces le leur permettent, pour aller exercer de ville en ville mille petits commerces, vivant de priva-

gner les régions accidentées par des mouvements profonds du sol, qui ne présentent aucun système géographique nettement défini.



Aqueduc traversant l'oued Mzab devant Melika.

tions, supportant les mauvais traitements, les injures des Arabes, et gardant toujours au fond de leur cœur le souvenir de leur inhospitalière patrie.

Le plus souvent, arrivé à l'âge d'homme, le Mzabite se marie; puis, après quelques jours consacrés à ses amours, il part, laissant sa femme à la garde de ses parents. Il revient au bout de dix ou quinze ans, ayant amassé un petit pécule qui lui permet de nourrir sa famille, et commence alors seulement à prendre quelque repos.

Les Mzabites sont, de la part des Arabes cultivateurs



Les villes de Melika et Beni Isguen vues de Ghardaïa.

ou nomades, l'objet d'un mépris profond, inspiré à la fois et par leur prétendue hétérodoxie religieuse, et par les humbles industries auxquelles les condamne leur pauvreté; un proverbe bien connu considère le meurtre d'un Mzabite comme un acte encore plus agréable à Dieu, que celui d'un Roumi ou même d'un Juif.

Comme tous les sectaires persécutés, ils se distinguent des autres indigènes par la pureté de leurs mœurs et l'observation rigoureuse des prescriptions de leur foi; mais, à la différence des autres fanatiques, ils

pratiquent la tolérance; à la vérité, cette tolérance ne va pas jusqu'à traiter avec respect la foi des Juifs, qui sont relégués dans un quartier particulier de la ville, chaque soir fermé de grilles et de portes; et lorsqu'ils traversent ce quartier, ils ne se gênent pas pour fumer, cracher, et parler haut, ce qu'ils ne se permettraient pas de faire dans le reste de la ville; mais du moins les Juifs sont-ils libres de vivre à leur guise, sans dangers et sans vexations, sous la sauvegarde des lois.

En dépit de l'accroissement considérable du chiffre de leur population, qui compte aujourd'hui près de trente mille âmes, l'isolement où les relègue la haine des indigènes, la pauvreté de leur sol, la tranquillité de leurs mœurs, en écartant toute crainte de voir les Mzabites devenir dangereux pour la sécurité de nos frontières algériennes, ont permis de leur laisser une autonomie grâce à laquelle la conquête pèse moins sur eux que sur tous les autres. C'est ainsi qu'ils constituent encore une sorte de république fédérative jouissant d'une indépendance presqu'absolue.

Chacune des sept villes du Mzab a son organisation municipale propre, ses lois, ses chefs élus; au-dessus de ces autorités locales existe un conseil, une djemmaa, composée de représentants de chacune des villes confédérées, qui a charge des intérêts généraux de la République.

Ces institutions donnent à la vie politique des Mzabites une activité extraordinaire, et les élections à la djemmaa sont ordinairement signalées par l'explosion des rivalités les plus vives entre les divers partis;

et comme leurs villes sont peu distantes les unes des autres, il n'est pas rare de les voir échanger des coups de fusil du haut de leurs murailles, fusillade assez inoffensive, du reste, et qui fait plus de bruit que de mal ; mais, les élections terminées, tout rentre aussitôt dans l'ordre.

Quand on sort du désert, et qu'on a pénétré dans le massif rocheux, aride et désolé du Mzab, sorte de labyrinthe de pierre, sans végétation et sans eau, où les chameaux eux-mêmes ne trouvent pas de quoi subsister et meurent en masse, il est impossible de rester indifférent à la vue des villes pittoresques qui apparaissent tout à coup, au détour d'un ravin, audacieusement perchées sur le sommet de quelque pic, ou étagées le long des pentes, jusqu'au fond de l'oued Mzab ou des vallons rocheux qui l'avoisinent.

C'est d'abord El Ateuf, petite ville de trois mille âmes, que nous rencontrons la première, et qui annonce sa présence par des plantations de palmiers soigneusement entretenues; puis apparaît Bou Noura, fièrement campée au sommet d'une sorte de falaise escarpée, qui s'élève au bord de l'oued; plus loin, un coude du ravin amène un changement de décor : Beni Isguen, la ville sainte de Mélika, avec ses jardins soigneusement divisés au pied des pentes abruptes de la gorge dans laquelle nous circulons, ses ponts, ses aqueducs, dont la blanche maçonnerie contraste vivement avec la masse sombre du roc; dans une sorte de fissure du rocher, quelques groupes de palmiers protégeant de leur frais ombrage deux gracieuses koubas; des moutons qui



Les trois villes de Melika, Bou Noura, Beni Isguen.

s'enfuient à notre approche, et plus loin, s'avançant à notre rencontre, une députation des notables de la ville : tout cela s'offre à nous tout à coup, brusquement, par un véritable changement à vue.

Quelques pas encore, et le spectacle se modifie; maintenant quatre villes nous entourent; un mouvement de la route nous révèle, entre Beni Isguen et Melika, la grande ville de Ghardaïa, la plus riche du Mzab; nous nous retournons, et, derrière nous, Bou Noura se présente sous un aspect nouveau ; Beni Isguen apparaît de profil, et près de là se dessinent distinctement les hauts minarets de Melika ; les palmiers eux-mêmes se montrent sous un aspect nouveau, et achèvent la transformation du paysage ; à peine avons-nous bougé, et le tableau n'est déjà plus le même.

Des députations de toutes les villes viennent briguer l'honneur de nous recevoir; mais nous ne pouvons accepter toutes leurs invitations, et force nous est de donner la préférence à l'une d'elles ; c'est Ghardaïa, la capitale, qui nous donnera l'hospitalité.

Nous promettons pourtant au cheik de Beni-Isguen d'aller visiter son ksar, dont il paraît très fier, et non sans raison.

Beni-Isguen, bâti en amphithéâtre sur une pente du ravin, est entouré d'une enceinte en maçonnerie de construction récente (lors de notre passage, on y travaillait encore); des tours solides flanquent la muraille, dont la construction est, d'ailleurs, dirigée suivant les règles de l'art, par un ancien entrepreneur du génie, originaire de la ville.

Après nous être réconfortés dans la maison du cheik, qui nous offre les dattes les plus succulentes de ses jardins et le lait délicieux de ses brebis, nous nous promenons sous sa conduite à travers les rues du ksar; une sorte d'appariteur nous précède, afin de s'assurer qu'aucune femme ne s'est attardée sur notre passage; une seule, entraînée par la curiosité, nous



Marché sur la place de Beni Isguen.

laisse apercevoir ses traits; mais elle disparaît aussitôt, et nous entendons des cris qui attestent la vigueur de la correction qu'elle s'est attirée; tel est le rigorisme des mœurs mzabites.

Nous arrivons sur la place du marché, où règne une activité remarquable; ce sont des esclaves noirs, pliant sous le poids des sacs d'orge ou de blé; des ânes, qui succombent sous des fardeaux trois fois plus volumi-

neux qu'eux, au-dessus desquels leur conducteur ne craint pas parfois de grimper lui-même, animant le pauvre animal de ses cris d'encouragement et le plus souvent, des coups de sa lourde matraque; plus loin, des Arabes, vêtus de longues robes bleues ou violettes surchargées de pesants burnous, la tête écrasée sous d'énormes turbans, qui témoignent de leur rang et de leur fortune, discutent avec une lente dignité le prix des étoffes aux mille couleurs étalées à la porte des marchands; enfin, dans un coin, à l'abri de la bousculade, calmes et nonchalants, sont accroupis quelques mendiants à peine vêtus, qui nous tendent la main, pendant qu'une bande de gamins criards courent autour de nous en répétant leur perpétuel « Sordi! sordi! » comme leurs congénères d'Alger ou d'Oran, sans se laisser décourager par les rebuffades qu'ils s'attirent de la part de nos guides.

En sortant de Beni-Isguen, nous profitons des dernières heures du jour pour visiter Ghardaïa. La ville est bâtie avec moins de symétrie et de régularité, et moins soigneusement entretenue; à l'entrée de la ville, près de la porte principale, au milieu d'une petite place, se dresse un hangar, où, à certaine époque de l'année, se fabrique de la poudre pour tout le pays; traversant cette place, nous nous engageons dans une succession de rues voûtées, s'élevant en étages sur le flanc de la montagne, par des marches taillées dans le roc, à moitié usées par le frottement, où nos bottes ferrées glissent à chaque pas; les rues, étroites, sont enfermées entre deux murailles blanches, sans fenêtres, sans ouver-

tures, au sommet desquelles reposent les extrémités de troncs de palmiers formant une sorte de plancher que recouvre un torchis léger, tandis que le long des murailles, deux longues banquettes servent de siège à de vieux serviteurs du Coran, qui, vêtus de burnous sordides, accroupis nonchalamment, égrènent silencieusement leur chapelet; leurs traits parcheminés, dont la teinte sombre fait ressortir davantage la



Pont de Ghardaïa sur l'oued Mzab.

blancheur éclatante de leurs longues barbes, n'expriment aucun étonnement à la vue de ces étrangers dont la présence vient troubler la paix de leur retraite.

Tout est mort et silencieux : ces hommes, dans leurs burnous blancs, qui glissent sans bruit le long des murs et apparaissent comme des ombres; ces rues sombres et muettes, dont les habitants semblent momifiés sur leurs bancs, ces murailles impénétrables d'où rien ne transpire, et d'où la vie semblerait déserte, si de

temps en temps n'apparaissait au détour d'une rue le frais visage d'une jeune fille, qui relève gaillardement les larges manches de sa robe, pour préparer le cous-couss du soir, et que signale au loin le gai cliquetis des sequins de sa coiffure.

Nous pénétrons enfin dans le quartier des Juifs ; bien différent est le spectacle qui s'offre à nos yeux : les rues, bruyantes et couvertes d'ordures, exhalent des odeurs nauséabondes; les hommes, les femmes, d'une saleté repoussante, se pressent autour de nous avec une curiosité hébétée, et, sans se rendre compte du dégoût qu'ils nous inspirent, nous obligent à employer la force pour nous soustraire à leur immonde contact. Écœuré, je me fraie un chemin à travers cette foule grouillante, couverte de vermine et d'ordures, et me sauve hors de ce cloaque infect, vers le rempart, où m'attend un spectacle plus intéressant.

Une dune en formation commence à grimper le long de la muraille, contre laquelle elle a créé une véritable rampe d'accès ; en plusieurs points, la maçonnerie s'est écroulée sous le poids du sable qui la presse ; ailleurs elle a résisté, et le sable, franchissant la crête du mur, a fini par le recouvrir entièrement; au delà, le ravin s'est élargi, et peu à peu envahies par le sable, les parois abruptes qui l'enserrent se sont transformées en pentes mamelonnées plus douces.

Autour de la ville s'étend un vaste cimetière, où les tombes se reconnaissent aux pierres qui les recouvrent; près de chaque monceau de pierres, un vase de terre placé du côté de la tête du mort, renferme quelques

grains d'orge destinés à lui faciliter l'étape du paradis.

Enfin nous rentrons au camp, surpris et charmés de trouver au milieu du désert, dans une région ingrate entre toutes, tant de spectacles divers, dont nous avions perdu l'habitude.

A peine arrivés, nous reconnaissons la nécessité d'exercer une surveillance étroite, pour empêcher les Juifs de venir vendre à nos hommes leur abominable eau-de-vie de palmiers; cette boisson nauséabonde produit une ivresse terrible, et déjà des hommes de l'escorte en ont fait l'expérience.

Nous quittons Ghardaïa le lendemain, accompagnés des notables de la ville. Nous franchissons l'oued Mzab sur un pont, qui, dans les années pluvieuses, n'est pas toujours une superfétation, à ce qu'il paraît; et, après avoir longé les plantations de palmiers, nous pénétrons dans une gorge étroite, sorte de lit de torrent encaissé entre deux hautes parois à pic qui se rejoignent presque à leur base; nous suivons ce chemin difficile, où les chameaux sont obligés de marcher en file indienne, et nous arrivons, après mille détours, au sommet des plateaux supérieurs, dans ce hamada rocheux qui constitue la chebkha du Mzab.

Après deux jours d'une marche pénible, nous atteignons la petite ville de Berrian.

Berrian se présente gentille et coquette, avec son minaret élancé qui s'élève au plus haut de la montagne; plus bas, sur les flancs du rocher s'étagent les blanches maisonnettes, jusqu'au fond d'un ravin où se pressent des milliers de palmiers; des murs propre-

ment construits divisent les jardins, au milieu desquels des pampres de vigne se balancent entre les arbres; figuiers, grenadiers, cerisiers, abricotiers, profitent



Une rue à Berrian.

du bienfaisant ombrage des hauts dattiers pour rester verts toute l'année; à leurs pieds, les carottes, les pastèques, les oignons, les navets s'alignent en plans ré-

guliers, autour desquels l'eau court distribuée dans une multitude de petites seggias soigneusement entretenues ; pas un pouce n'est perdu de cette terre, si rare et si précieuse, qui couvre le fond du ravin.

L'aspect intérieur de la ville est le même que celui de Ghardaïa ; mêmes rues voûtées, mêmes Arabes impassibles et silencieux, mêmes Juifs crasseux et bruyants. Les notables nous accueillent de la manière la plus cordiale, et nous aident à nous procurer des légumes, dont nous avons grand besoin.

C'est notre dernière étape dans le Mzab, et notre passage à Berrian confirme l'excellente impression que nous emportons de cet intéressant pays.

De Berrian à Laghouat, nous n'avons plus que cinq journées de marche, au milieu de dayas argileuses couvertes de jujubiers et de térébinthes ; le 31 mai, nous campons à Tilghemt, près d'un puits profond et d'une vaste citerne dus au général Lacroix, au milieu de térébinthes superbes, dont plusieurs mesurent deux mètres de circonférence.

Enfin, le 3 juin, nous arrivons à Laghouat, où nous sommes accueillis à bras ouverts par nos camarades de l'armée d'Afrique.



VIII

RETOUR DE LA PREMIÈRE MISSION — RÉSULTATS OBTENUS

Malgré les difficultés que présentait l'entreprise, la mission avait obtenu des résultats considérables. Son but, il est vrai, était supérieur à l'œuvre qu'il lui avait été donné de réaliser : elle n'avait pu reconnaître et visiter ni le cours supérieur de l'oued Igharghar, ni les plaines d'Amadghor ; mais néanmoins, étant donnés les obstacles qu'elle avait rencontrés, et l'insuffisance des moyens dont elle disposait, les travaux qu'elle avait accomplis étaient plus importants encore qu'il n'était légitime de l'espérer.

L'une des plus grandes difficultés physiques que devait présenter l'exécution d'un chemin de fer transsaharien était l'existence de la dune : des sommes considérables eussent dû être dépensées en travaux d'art, s'il eût fallu la franchir par le chemin ordinaire des caravanes que nous avions suivi.

Un des résultats les plus importants des travaux de cette mission est la reconnaissance du gassi de Mokhanza et du cours de l'oued Igharghar, dont la nature et la direction ont pu être observées et relevées exactement sur un immense parcours, et notamment dans cette partie plus particulièrement intéressante qui coupe la dune du nord au sud, par cette large trouée que M. Bernard a traversée d'El Biodh à Ouargla.

Nivelé par les eaux torrentielles qui, dans les âges préhistoriques, ont transformé la physionomie de toute cette région, le gassi de Mokhanza présente une route directe, absolument unie, à fond pierreux, solide, véritable terrain de ballast, sur lequel il n'y aurait qu'à poser des rails pour en faire le chemin d'une ligne ferrée sans qu'aucun obstacle rendît nécessaire l'exécution d'un travail d'art quelconque.

Ajoutons que dans maintes parties du gassi, partout où se rencontre un défoncement du sol, on est sûr de trouver de l'eau à une assez faible profondeur, et que, grâce aux appareils de forage dont nous disposons, un grand nombre de puits pourraient s'ouvrir sur tout le parcours de la voie, à mesure que le travail avancerait.

Le gassi de Mokhanza ne renfermant actuellement qu'un seul puits, les indigènes ne s'y engagent jamais que dans des circonstances absolument impérieuses, et les renseignements que nous avions pu recueillir de leur bouche étaient plutôt l'écho de récits vagues et lointains que le fruit d'observations sérieuses et exactes.

Le gassi de Mokhanza est aujourd'hui connu, d'un

bout à l'autre de son vaste parcours; la mission avait triomphé de tous les dangers auxquels elle avait été exposée; et elle le devait à la direction habile et prudente de son chef, à sa connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, à son caractère ferme et résolu.

Il avait su profiter de la surprise que son arrivée avait causée aux Touareg. En dépit de leur instinct de pillage et de trahison, par l'audace de sa marche, il avait su les maintenir indécis et hésitants; et leur inspirer une crainte salutaire.

Pendant notre marche de retour l'opinion générale fut que la prochaine mission ne devrait pas être entreprise dans les mêmes conditions que la première.

Il ne fallait plus espérer désarmer les Touareg par des témoignages de confiance tels que ceux que nous leur avions donnés : il fallait profiter de l'expérience acquise, modifier la composition de la caravane, et se présenter à eux avec des forces militaires capables de leur imposer.

Le colonel Flatters partageait complètement cette opinion; et, lorsqu'il prit congé de nous, à Laghouat, son dernier mot, en nous donnant rendez-vous pour la reprise de nos travaux, contenait l'expression de ces sentiments, et la promesse que la caravane serait désormais organisée sur des bases plus solides, et mise en état de réduire à néant les tentatives de résistance que nous pourrions rencontrer.

Je fus retenu assez longtemps à Laghouat par l'accomplissement des ordres que j'avais reçus pour

assurer la conservation du matériel de la mission, et je rentrai en France l'un des derniers.

De retour à Paris, le lieutenant-colonel Flatters se présenta le 16 juin à la Commission supérieure du ministère des travaux publics, pour lui exposer les principaux incidents de son voyage, et lui donner communication des résultats obtenus :

« Exploration complète de la région de l'erg ou « grandes dunes, au sud d'Ouargla ; découverte d'un « large passage, par lequel une voie ferrée peut « franchir l'erg en ligne droite, sur un terrain ferme « et plat, fond de ballast, sans avoir à surmonter un « seul instant l'obstacle des sables ; eau facile à trouver « partout en forant des puits dont le maximum de pro- « fondeur ne paraît pas devoir dépasser 15 mètres ; « possibilité d'établir la voie sans aucune difficulté « jusqu'à 1,000 kilomètres sud d'Ouargla, par le gassi, « le hamada (plateau rocheux) et le reg (gravier fin « très ferme) ; détermination de l'ensemble des points « de Tahohait, à la pointe ouest du plateau dit des « Azdjer, bien que cette partie soit aux Hoggar ; Ta- « hohait commandant l'Igharghar, l'oued Tedjert ; com- « munication de l'Igharghar avec la plaine d'Amad- « ghor et la voie d'Intalah à Rhât ; reconnaissance « du système de l'oued Igharghar qui, grâce à l'élas- « ticité donnée, dans le sud, au mot arabe « oued » « (rivière, vallée), est bien loin de représenter une « vallée avec talweg, comme on l'avait généralement « supposé jusqu'ici ; carte exécutée de la plus grande « partie du pays des Touâreg Azdjer et d'une bande

« de terrain d'environ 100 kilomètres de largeur « moyenne, au sud (32°) jusqu'au 26e degré ; carte par « renseignements précis et dûment contrôlés de nom- « breuses lignes à l'ouest dans le Hoggar et vers le « Touât; géologie, hydrologie, zoologie, botanique, etc., « des contrées traversées.

« Au point de vue politique : définition exacte de la « situation des Touareg Azdjer et Hoggar, de celle de « Rhât et des Azdjer vis-à-vis le gouvernement turc de « Tripoli, statistiques de toute nature, et surtout pré- « cédent établi, d'une mission française nombreuse, « allant pacifiquement explorer le pays, et parfaite- « ment accueillie des indigènes mis en fête pour la « recevoir ; le territoire des Azdjer en quelque sorte « ouvert, et presque certitude de pouvoir nous entendre « avec un chef réellement influent du Hoggar, pour « suivre tel autre itinéraire que nous désirerions vers « le Soudan, en nous créant des relations définitives « solides dans toutes les régions du Sahara central. »

La Commission supérieure, très satisfaite des travaux qui lui furent soumis et des renseignements détaillés qui lui furent donnés, remercia les membres de la mission, au nom du gouvernement, du dévouement dont ils avaient fait preuve, et des documents qui grâce à eux avaient été acquis à la science.

Dès lors, oubliant leurs fatigues passées, ils ne songèrent plus qu'à préparer la seconde expédition.



DEUXIÈME MISSION

IX

ORGANISATION DE LA SECONDE MISSION.

Le 28 juin 1880, dans une seconde réunion, la Commission supérieure du ministère des travaux publics adopta les propositions du colonel Flatters. Il fut décidé que la seconde mission suivrait une direction plus centrale que la première, et qu'elle comprendrait dans son itinéraire Amguid et le Hoggar (1).

Le colonel s'occupa dès lors de constituer son personnel. Il le composa des quatre anciens chefs de service de la première mission : MM. Masson, Béringer, Roche et Guïard, et de deux nouveaux membres, MM. de Dianous de la Serrotine, lieutenant d'infanterie, et Santin, ingénieur civil. Il s'adjoignit également

(1) Pour cette partie du récit, voir : *Historique et Rapport de la deuxième mission Flatters,* rédigés au service central des affaires indigènes, avec documents à l'appui. Jourdan, Alger, 1882.

deux sous-officiers : MM. Dennery et Pobeguin, et deux soldats français : les nommés Brame, son ordonnance, et Marjolet, engagé volontaire à Constantine en 1880, qu'une chute de cheval avait retenu à Ouargla lors du départ de la première mission.

Le capitaine Masson et le lieutenant de Dianous étaient chargés de la direction et de la conduite du convoi, dont le personnel comprenait 85 indigènes, soit 47 tirailleurs, 31 Arabes civils, 7 guides dont un Mokaddem, personnage religieux de l'ordre de Tedjini (1).

Les membres de la mission furent montés ainsi que les guides sur des mehara, les hommes de service sur des chameaux de bât. Il y avait en outre 183 bêtes de somme portant quatre mois de vivres, huit jours d'eau, les approvisionnements et les bagages.

Au lac Menkhough, le colonel Flatters avait déjà formé le projet de revenir l'année suivante et de pénétrer au Hoggar. Aussi avait-il adressé une lettre au chef des Hoggar, Ahitaghel, pour lui demander de faciliter à la mission son passage et sa marche vers le Soudan. Il reçut quelques mois après la réponse suivante :

« Louange à Dieu l'unique!

« De la part du cheikh, du sultan Youmès, dit « Ahitaghelben-Biska, du cheik Mohammed-oum-Teg-

(1) Les guides se nommaient : Sghir ben Cheikh, El Alla ben Cheikh (frère du précédent), Mohammed ben Belghit (des Chambaa), Cheikh ben bou Djemâa (des Chambaa), Mohammed ben el hadj Badja (des ouled Sidi Cheikh), Ali ben Matalla (des Chambaa).



Laghouat.

« dad-Jg-Inguatouan et du cheikh Mohammed-ben-
« Cheikh-Hedomar au cheikh Flatters.

« Nous avons reçu votre lettre, nous l'avons lue et « comprise ; vous nous avez dit de vous ouvrir la route ; « nous ne vous l'ouvrirons pas. Vous vouliez aller « à Ghat, vous êtes arrivés à Oued-El-Khamalet ; « nous n'avons vu ni une lettre ni un envoyé de vous, « et vous êtes reparti pour votre pays. Vous nous avez « écrit que vous vouliez venir chez nous par la route « d'Amadghor, et vous êtes reparti ; cela vaut mieux « pour vous. Cette route ne passe pas chez nous ; « vous connaissez vous-même celle d'Ahirech ; il y a « une route par Ghat et une autre par le Touat, Tom- « bouctou et le Soudan. Nous n'avons avec nous que le « bien et la tranquillité ; nous n'avons ni ksar ni ville, « nous n'avons que les oued ; tente découverte, tom- « beau caché, nous ressemblons aux autres Arabes.

« Si vous voulez venir chez nous, à Amadghor ou à « Ahir, écrivez-nous à votre sujet et au sujet de ce que « vous voulez, nous verrons ce que nous aurons à faire.

« Les Chambaa pourront vous donner de nos nou- « velles ; nous n'avons pas de commerce dans notre « pays. Envoyez-nous des lettres par quelqu'un ; nous « voulons savoir ce que vous voulez. Salut. Le 27 du « mois de Djoumada et Aoual 1297 » (7 mai 1880).

Cette lettre hautaine et menaçante avait un caractère d'autant plus grave qu'elle émanait d'une délibération des principaux chefs hoggar. Elle fut suivie de deux autres conçues en apparence dans de meilleurs termes.

Ces deux dernières répondaient à deux nouvelles

lettres adressées par le colonel à Ahitaghel, l'une de Ouargla, l'autre de Paris à son retour.

Deuxième lettre.

« Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux!
« de la part du cheikh Ahitaghel ben Biska des Hoggar,
« à monsieur le colonel, un des chefs des Français.
« Salutations.

« J'ai reçu votre lettre que vous m'avez envoyée par « Cheik ben Bou Djemâa; je l'ai ouverte, je l'ai lue et « j'ai compris ce qu'elle contenait; c'est-à-dire que « vous vouliez la sécurité du Soudan, pour vous et vos « compagnons. Nous ferons ce que vous demandez; « mais lorsque vous viendrez, amenez des gens des « Chambâa, comme vous l'avez dit; quant aux Fran- « çais, qu'il n'y en ait seulement que deux ou trois afin « que l'on ne vous demande pas beaucoup d'argent; cela « est un bon conseil. Vous m'avez dit que vous vouliez « venir au mois de Choual (septembre); ce moment est « proche et je veux aller au Touat pour faire la paix « avec les Azgar; je voudrais aussi vous voir, mais j'ai « peur que si vous venez maintenant, vous ne me trouviez « pas dans le Hoggar. Il est nécessaire pour vous et « pour moi que vous retardiez votre voyage de quelque « temps, jusqu'au commencement du printemps pro- « chain, c'est-à-dire au mois d'avril, afin que j'aie le « temps de bien vous recevoir. Quant à vos condi- « tions pour la sécurité des routes et le commerce des « Hoggar avec le pays du Soudan nommé Arzer, il est

« honteux pour un homme de donner une parole et de
« ne pas la tenir.

« Sachez que si vous ouvrez ce chemin, vous aurez
« fait une chose difficile, car personne de votre pays
« jusqu'à présent n'en a parlé ; sachez que si Dieu vous
« accorde de faire cela, ce sera une bonne chose pour
« vous dans votre pays.

« Les hommes ne peuvent être gagnés que par beau-
« coup d'argent, car ils sont comme des chiens ; si
« vous leur donnez quelque chose, ils viennent ; si vous
« ne leur donnez rien, ils vous mordent. Ceci n'est
« qu'une allégorie. Cette chose est très difficile, car
« personne ne l'a faite, et rien ne me pousse à la faire
« que la promesse de beaucoup d'argent comme vous
« le savez. J'ai peur que vous n'ayez besoin de quelque
« chose, que vous ne le trouviez pas et qu'ensuite vous
« disiez que je ne vous ai pas prévenu ; les Arabes disent :
« On ne doit pas blâmer quelqu'un si on a été prévenu
« (par lui). Nous avons appris que vous êtes un homme
« de bien et de parole : c'est l'habitude des gens tels
« que vous qui veulent s'attacher leurs voisins.

« Quant à la lettre que vous m'avez écrite de Tik-
« hemlim, je l'ai reçue et j'y ai répondu ; n'agissez pas
« d'après ce que je vous ai dit dans cette réponse, mais
« bien d'après celle-ci, parce que la première lettre
« m'est arrivée par un individu en qui je n'ai pas con-
« fiance, et la dernière m'a été apportée par votre fils
« et le nôtre Cheikh ben Bou Djemâa.

« Nous n'avons pas confiance dans les tribus des
« Chambâa d'Ouarglâa, excepté dans Ben Ahmed (ben

« Cheikh) et ses parents, Oulad ba Saïd ; quant au reste « des Chambâa, nous avons peur d'eux ; et à Ouargla, « il n'y a que le caïd Ben Ahmed qui nous plaise, car « nous avons appris qu'il avait été destitué : c'est pour « cela que nous n'avons pas confiance dans les autres, « car on ne connaît que celui que l'on a mis à l'épreuve. « Si vous devez revenir à l'époque indiquée, c'est-à- « dire au mois d'avril, envoyez-moi Cheikh ben Bou « Djemâa, qui m'apportera un signe de reconnaissance, « visible de tous, et qui aplanira les difficultés, car « les gens disent : Le salut avant la parole ; et ce signe « de reconnaissance est le salut. »

Écrit deux jours avant le départ du Cheikh ben Bou Djemâa le 21 *Chaban* 1297 (29 *juillet* 1880).

Troisième lettre.

« De la part du Cheikh Youmès surnommé Ahitaghel « ben Biska, chef des Hoggar, à notre ami monsieur « le colonel Flatters.

« Salutations.

« Nous avons reçu votre première lettre avec une « lettre de si Mohammed Sghir et de si Maammar ; nous « vous avons répondu par l'intermédiaire des Ifoghas ; « nous avons reçu votre deuxième lettre par l'intermé- « diaire de votre fils Cheikh ben Bou Djemâa ; nous « l'avons lue, nous l'avons comprise et nous y avons « répondu. Nous avons reçu aussi cette lettre par Amar « ben Tayel et Bou Hafs ben Cheikh, nous l'avons lue « et nous l'avons comprise. Voici notre réponse : Nous

« allons vous rendre compte de ce qui s'est passé chez « nous et ce que nous avons entendu dire du côté du « Soudan. La première nouvelle est que les gens du « Tripoli ont été tués par les nègres du Soudan, qui « ont appris qu'ils étaient de chez vous. Ils les ont tués, « eux et leurs compagnons, parce qu'ils ont dit que « cette caravane était composée de chrétiens; ils ont « tué aussi des gens de Ghadamès et les guides qui « avaient amené cette caravane de Tripoli, de sorte que « la route n'est plus sûre à cause de cela. Il y a de « l'inimitié entre nous et le pays du Soudan, et nous « n'avons personne pour y aller ou pour vous y accom- « pagner, car le Soudan est maintenant très agité. « Nous ne pouvons pas vous y faire aller ni parler en « votre faveur; si vous voulez y aller par une route « quelconque, nous ne vous en empêcherons pas. Vous « apprendrez ce qui s'est passé chez nous; ouvrez la « route, et s'il arrive quelque chose, vous le saurez. « Nous n'avons pas de commerce dans notre pays, et « il n'y a pas d'endroit que l'on puisse habiter. Inter- « rogez les Chambâa, ils vous donneront des rensei- « gnements sur nous et sur notre pays; nous n'avons « que la paix et la tranquillité.

« Voici ce qui les a empêchés (les gens de Tripoli) « de passer : la tribu de Bou-Dal, celle de Moussi, celle « de Kil-Gress, celle de Tagao, celle de Kil-El-Ansari, « celle de Kil-Amacheï, celle de Kil-Ferouan et celle « de Kil-Fadaï, qui sont sur la route du Soudan. Nous « ne pouvons y aller; restez chez vous, cela vous vau- « dra mieux. Les villes du Soudan sont en guerre et

« de plus, il y a des maladies, comme je vous l'ai dit ;
« chaque mois, il meurt beaucoup de monde. Je ne veux
« pas vous mentir, je vous fais savoir ce qui est arrivé,
« (si vous faites autrement) ne vous en prenez qu'à vous-
« même, vous savez ce qui peut vous être utile. Salut. »

Le 27 *Ramadan* 1297 (2 *septembre* 1880)

« *Les deux porteurs de cette lettre sont arrivés ici le*
« 22 *Ramadan* (1er *septembre*).

« *Cette lettre a été écrite le* 27 *; ils n'ont passé qu'une*
« *nuit chez nous.* »

Cette dernière lettre parvint le 12 septembre à Laghouat (El Aghouat), où le colonel Flatters arriva de sa personne au mois d'octobre.

Quoique moins brutales et moins menaçantes que la première, ces deux dernières lettres ne pouvaient inspirer grande confiance au colonel, et il devait dès maintenant entrevoir quelles difficultés il rencontrerait dans le pays des Hoggar.

Mais il n'était pas homme à renoncer à son entreprise.

Il estimait sans doute qu'il saurait au besoin déjouer les pièges d'Ahitaghel, comme il avait su déjouer ceux d'Ikenoukhen ou de ses sujets au lac Menghough.

D'ailleurs, Ikhenoukhen ne venait-il pas de lui écrire, pour dégager sa responsabilité de tout ce qui s'était passé lors de la première expédition et l'inviter à revenir dans son pays, l'assurant que, cette fois, il y serait en sûreté ?

Cette lettre, arrivée le 11 septembre 1880 à Laghouat, était ainsi conçue :

« Louange à Dieu unique !

« A monsieur le colonel des Français salut de la « part d'El Hady Mohammed Ikhenoukhen ben Othman.

« Vous êtes venu de votre pays en voyage, vous « dirigeant de notre côté et vous êtes arrivés sur notre « territoire ; nous avous reçu votre lettre, nous l'avons « lue et nous avons compris ce qu'elle contenait, au « sujet de votre venue dans le pays. Nous vous avons « envoyé une réponse par un méhari, qui a vu que vous « étiez repartis par le même chemin que vous aviez « suivi pour arriver, et cela vite. Vous avez écouté les « paroles de vos compagnons et vous êtes reparti avant « d'avoir reçu de mes nouvelles ; vous avez écouté les « paroles des gens, et ceux qui sont allés à votre ren- « contre sont des gens jeunes et de peu de sagesse, c'est- « à-dire que vous n'avez pas vu un seul envoyé de moi. « Ceux qui sont venus vous trouver n'avaient rien à « faire avec vous. Maintenant ne me blâmez pas ; vous « n'avez pu attendre avec patience. Si notre réponse « vous avait trouvé, vous seriez venu par un chemin « tranquille jusqu'à ce que vous arriviez. Si vous aviez « agi comme vous le disiez dans votre lettre, vous se- « riez arrivé comme sont arrivés vos frères (compa- « triotes) autrefois. Si vous revenez, ramenez de bons « compagnons, sages, qui connaissent les affaires de ce « monde, les habitudes du pays et les paroles sages ; « ne prenez pas pour compagnons des gens non intelli- « gents comme ceux qui vous ont déjà trompé, et vous

« êtes venu à leur aide en repartant très vite et sans « nouvelles de moi. Salut. Si vous revenez et que vous « arriviez, faites ce que vous a dit notre fils Abdel-« hakem ben Hammou, que nous considérons comme « nous-même et qui est venu ici.

« De mon côté, il ne vous arrivera rien, et n'ayez pas « peur; dans tout mon pays vous serez en sûreté. Si « vous ne voulez pas revenir, ceci est une affaire entre « vous et votre gouvernement; vous vous connaissez « entre vous.

« Ne nous blâmez pas de ce papier mauvais et de « notre peu d'éloquence; nous sommes nomades du « Sahara; nous ne sommes pas à proximité des villes. « Salut. »

Cette missive, amicale dans la forme, ne pouvait être d'un grand poids dans les décisions du colonel. En admettant qu'Ikhenoukhen fût sincère dans ses déclarations, et qu'il eût assez d'autorité pour imposer à ses sujets les sentiments bienveillants dont il se disait animé, il ne pouvait guère être utile en ce moment à la mission, puisque le colonel ne se proposait pas de passer sur son territoire, ce qui l'eût obligé à un trop long détour. Toutefois, ces bonnes dispositions pouvaient lui devenir utiles plus tard, dans le cas où il aurait rencontré de trop grandes difficultés de la part des Hoggar, et aurait été obligé d'appuyer à l'est. Connaissant la mobilité d'esprit de ces chefs touareg, il pouvait espérer que sa présence achèverait de décider Ahitaghel à seconder ses projets : aussi, avant son départ de Laghouat pour Ouargla, le colonel

semble-t-il avoir une foi entière dans le succès de son expédition, à en juger par ce fragment d'une lettre adressée par lui le 4 novembre à madame l'amirale de la Roncière, lettre qui contient d'ailleurs le thème de ses futures opérations :

«... J'ai dû partir presque subitement pour Alger, où « arrivait une députation de Touareg qui venait me « chercher.

« C'est vous dire que les résultats de notre premier « voyage se confirment, et que sauf incident, le pays « nous est ouvert pour le passage de la mission. J'ai « reçu d'autre part des lettres très favorables du « chef des Hoggar, Ahitaghel et du chef des Azgar, « Ikhenoukhen, et nous partons pleins de confiance, « comptant que jusqu'au tropique au moins, nous n'au- « rons pas d'autres difficultés à surmonter que celles « de la fatigue du voyage.

« Au delà, chez les Touareg du sud, tout dépendra « des circonstances. Je n'ai que des renseignements « assez vagues ; mais malgré quelques batailles que me « signale Ahitaghel entre les tribus limitrophes du « Soudan, j'espère que nous trouverons où passer sans « encombre. Dans tous les cas il ne dépendra pas de « nous que la carte se raccourcisse dans un sens ou dans « l'autre. Je compte, au départ d'Ouargla, pousser au « sud-ouest, atteindre le méridien 2° oriental, et le sui- « vre droit au sud, par le haut Igharghar et Tahohait, « sur la saline d'Amadghôr. Si les bonnes dispositions « des Touareg se maintiennent, comme je crois pou- « voir l'espérer, j'explorerai sur plusieurs lignes : le

« gros de la caravane allant lentement par l'une, une « exploration légère que je dirigerai le plus souvent « moi-même allant rapidement en voltes, par les autres. « Notre itinéraire principal au départ d'Ouargla a le « mérite de n'avoir jamais été parcouru par aucun « autre voyageur européen ; nous ne risquons de mettre « le pied sur une trace d'explorateurs, qu'en franchis- « sant vers Mesegguem la ligne d'Insalah à Ghadamès, « parcourue par Gérard Rohlfs, perpendiculairement « à celle que nous suivons.

« Pour compléter le réseau des études, je pense à « faire une volte à l'ouest, qui reliera Gobah à notre « itinéraire par Mesegguem, et une autre beaucoup plus « loin à l'est pour relier nos lignes du premier voyage. « Sans pouvoir affirmer que nous ne laisserons rien en « doute d'un côté ou de l'autre, je pense néanmoins « arriver à établir des documents également intéres- « sants, pour les partisans des tracés sur le centre du « Soudan et pour ceux de la voie sur le coude du Niger...

« Nous faisons de la géographie en suivant le ter- « rain de près en vue du chemin de fer, et, de cette « manière, nous arriverons peut-être à satisfaire tout « le monde. »

C'était à Laghouat que le matériel de la première mission avait été emmagasiné, et que la seconde mission devait compléter son organisation.

Après avoir séjourné quinze jours dans cette localité, le 18 novembre, elle prit la direction de Ouargla, où elle arriva le 30.

Pendant son séjour à Ouargla, le colonel reçut plu-

sieurs communications très importantes, de notre consul général à Tripoli, M. Féraud. Il fut avisé qu'en octobre, Ikhenoukhen avait reçu une lettre d'Ahitaghel : dans cette lettre Ahitaghel l'avise que deux chambâa lui ont apporté une lettre du colonel Flatters datée du 7 septembre, par laquelle cet officier annonce qu'il va bientôt arriver dans le Hoggar, pour de là passer dans le Soudan, dans un but essentiellement commercial. Ahitaghel ajoute : « J'ai répondu au colo-« nel Flatters que la route qu'il veut suivre n'est pas « à moi seulement, mais à d'autres peuplades dont je « ne garantis point les sentiments pacifiques. Pourquoi « toi, Ikhenoukhen, as-tu engagé ces chrétiens à venir « dans le pays des Touareg, sans m'avoir consulté, « avant de prendre une telle détermination ! Du reste « je vais partir sur les traces de ma lettre pour m'en-« tendre avec toi à ce sujet. »

Il apprit en même temps qu'une caravane venant du Bornou avait été enlevée par Abd-el-Djelib ; qu'une autre caravane, plus considérable que la précédente, venant du Soudan et se dirigeant sur Ghadamès, avait été également capturée ; et que huit cents Touareg Aggar, à méhari, sous les ordres d'Ikhenoukhen, étaient partis chez les Tebbou, dans le but de se joindre à l'insurgé Abd-el-Djelib.

Toutes ces nouvelles indiquaient des troubles graves dans le pays.

C'étaient de mauvais symptômes, susceptibles de faire naître une certaine inquiétude dans l'esprit des membres de la mission.

Le colonel n'en parut pas ébranlé : il contesta l'exactitude de ces renseignements ; il attribua toutes ces nouvelles alarmantes à l'imagination des marchands de Ghat, de Ghadamès et du Touat, désireux de s'opposer à la réussite de ses projets qu'ils considéraient comme dangereux pour leurs intérêts. Il avait sans doute apprécié exactement les difficultés et les dangers de la situation. Sans l'exagérer, il ne pouvait se faire sur leur importance aucune illusion ; mais il n'y voyait pas de motifs suffisants pour renoncer à son entreprise : et, par son attitude et son langage, il savait entretenir dans l'esprit de son entourage cette confiance et cette foi dans la réussite qui sont un des principaux éléments du succès.



X

ITINÉRAIRE DE LA SECONDE MISSION — OUED MIA — OUED INSOKKI — AMGUID — SEBKA D'AMADGHOR — INZIMAN TIKSIN — BIR EL GHARAMA — MASSACRE DE LA MISSION

Tous les préparatifs terminés, la seconde mission quitte Ouargla le 4 décembre 1880. Elle a pour guides les cinq Touareg Ifoghas qui ont apporté au colonel la lettre d'Ikhenoukhen.

Du 4 au 16 décembre, elle marche au sud-sud-ouest et suit le cours de l'oued-Mia (la rivière aux cent sources), en le remontant.

Comme il n'a pas plu depuis deux ans, dans cette région, la caravane ne trouve d'eau qu'une fois sur deux environ, à l'étape.

En dehors du lit de la rivière, où subsiste une certaine humidité qui donne naissance à des pâturages quelquefois assez abondants, le pays parcouru est

aride, nu et plat; il est couvert le plus souvent de grandes dunes qui rendent la marche très pénible.

Le colonel, accompagné de quelques-uns des guides qui le renseignent sur le pays parcouru, marche en tête de la caravane; les membres militaires marchent avec le convoi qu'ils ont mission de surveiller et de diriger sur les traces du colonel. MM. Béringer et Roche, accompagnés de guides, sont autorisés à marcher sur les flancs de la colonne, sans trop s'en écarter cependant.

Le 11, on passe près de la Garat ben Hanna, ainsi appelée du nom d'un personnage religieux qui y fut tué par un parti de maraudeurs. Le 12 on traverse une chaîne de grandes dunes dite Gheridat el Hadjadj (les hauteurs rocheuses des pèlerins), parce que des pèlerins y sont morts de soif; le même jour on campe au confluent de l'oued Khéchaba, point où l'Agha ben Driss, en 1871, alla razzier quelques tentes de Chambâa dissidents.

Ce point se trouve à 220 kilomètres environ d'Ouargla.

Le 14, on rencontre un petit bouquet d'une cinquantaine de trembles : ce sont les premiers arbres depuis le départ d'Ouargla.

Enfin, le 16, on arrive à l'Hassi Sidi-Abd-el Hakem (jadis Hassi-Imifel).

Le nouveau nom de ce puits lui vient de la Koubba d'un ancien chef des Oulad Sidi-Cheikh, que les Zoua entretiennent avec soin, faisant venir à cet effet tous les deux ou trois ans des maçons du Gourara. On prétend que la Koubba contient des trésors; les voyageurs ont

coutume d'y déposer des offrandes, du grain, des dattes, des ustensiles divers,... etc. La porte reste ouverte; on est autorisé à se servir des objets déposés, et à se nourrir des provisions; mais on prétend que personne n'a jamais rien emporté par crainte de Sidi-Abd-el-Hakem qui punirait de mort le profanateur. Ce puits, situé à 120 kilomètres sud-sud-est de Goléa, et à 324 kilomètres d'Ouargla, est un des points importants de la route suivie par les caravanes pour aller d'Insalah par Goléa à Ghadamès.

Après avoir séjourné deux jours en cet endroit, le 19 décembre, la mission quitte la vallée de l'oued-Mia, et suit celle de son principal affluent l'oued-Insokki, marchant droit au sud, jusqu'au puits dit hassi-Insokki. Elle suit la route tracée dans cette région par les caravanes allant d'Insalah à Ghadamès : et il est probable que l'une d'elles vient de subir un sort fâcheux, car la mission reconnaît le 19 et le 20 de nombreuses traces de coupeurs de route revenant sans doute de razzia, et conduisant des chameaux volés.

Pendant la journée du 21 on passe près d'une touffe de cinq ou six palmiers qui donnent chaque année d'assez bonnes dattes. Les voyageurs font la récolte, et d'autres voyageurs sont passés depuis peu, car la récolte est faite. La présence de ces palmiers indique que la sécheresse n'est jamais de très longue durée dans cette partie de l'oued; et elle donne lieu de supposer qu'il existe une nappe aquifère peu profonde.

Le lendemain, on rencontre cinq hommes des Zouha et des Ouled Balamon. L'un d'eux est parent d'un des

guides : le passage de la mission est connu, disent-ils, et elle peut marcher en toute confiance.

Enfin, le 25, on campe à l'Hassi Insokki. C'est là que passa en mars 1874 Saïd ben Driss, frère du capitaine Mohammed ben Driss, Agha d'Ouarglâ, avec trente-sept chameaux et deux cent soixante mehara, pour aller en huit jours, d'Aïn Taïba, jusque sur l'oued Bothna, dans le Mouïdir, un peu au sud d'Insalah, attaquer et prendre le Chérif bou Choucha. Comme Hassi Inifel, Hassi Insokki est un des points importants de la route d'Insalah, Golea, Ghadamès. Le puits est à parois bien garnies de pierres; et l'eau y est abondante et bonne. On y séjourne le 26 et le 27. On est alors à 519 kilomètres d'Ouarglâ.

Des gens des Zoua, venus d'Insalah, se présentèrent au camp : d'après leurs dires, Ahitagel est encore au Tidikelt, où les Hoggar font leur provision annuelle de dattes. Le colonel se décide à lui envoyer des lettres annonçant l'arrivée de la mission, et charge le guide Cheikh ben bou Djemâa de les lui porter à Insalah.

Du 28 décembre 1880 au 1er janvier 1881, la mission traverse le plateau de Tademaït, de l'ouest à l'est, jusqu'à Hassi Messegguem. Elle suit un chemin bien marqué dit chemin d'Ilgou. Vers le XIIe siècle, Ilgou, chef des Zenata, alla, dit-on, de Tamentit, prendre et piller Ghadamès. Mais trois chefs arabes de la tribu des Hilal, établis au Touat, lui dressèrent une embuscade au retour à Tin Yaguin, et le tuèrent, lui et tous les siens.

Dans cette région, la marche est rendue assez pénible

par le hamada et par les nombreux gour qu'il faut contourner.

A Hassi Messegguem, on séjourne du 1er janvier au 6 inclus. La fatigue est grande tant chez les hommes que chez les animaux. D'ailleurs, plus on avance et plus il semble que les étapes deviennent pénibles à cause de la nature du sol et de la rareté de l'eau. Aussi a-t-on déjà perdu une trentaine de chameaux. Là, la végétation est belle, mais le puits est ensablé à une profondeur de 5 mètres. On se met à le déblayer. Ce travail n'est terminé que le lendemain à 2 heures. L'eau arrive alors en grande abondance. Ce puits est un des points importants de la route. Gérard Rholfs y est passé en 1864, en se rendant d'Insalah à Ghadamès.

Le 2 janvier, une caravane retournant de Ghadamès à Insalah vient camper à peu de distance de la mission. Ce sont des Ouled Kahamra : ils ont porté à Ghadamès des plumes d'autruche, de la poudre d'or, du henné, des dattes, quelques tapis et cotonnades du Soudan, et aussi quelques esclaves nègres. Ils rapportent en échange des cotonnades européennes venues par Tripoli, un peu de quincaillerie, du sucre, du thé, dont la majeure partie est destinée à être réexpédiée au Soudan. Mohammed bed Zeïd, marchand de Ghadamès, les accompagne.

Le 7 janvier, la mission reprend la direction du sud, pour se rendre à l'Oued Igharghar qu'elle atteint à Anguid le 18 janvier. Elle traverse d'abord le grand plateau de Tinghert; elle y rencontre entre autres le lit de l'oued el Hadjadj (rivière des pèlerins). Cette



Béringer, ingénieur.

rivière, qui semble assez importante, coule en moyenne tous les trois ans pendant quatre ou cinq jours, sur une étendue de 7 à 8 kilomètres. Actuellement elle est à sec comme les autres. La réputation de cette région est mauvaise : le nom de la rivière lui vient de quinze pèlerins qui y furent dévalisés et assassinés il y a une soixantaine d'années. Le pays est infesté de bandes de coupeurs de route, arabes ou touareg.

En descendant du plateau de Tinghert, on débouche dans les vallées de l'oued Melah et de l'oued Iraouen, dont on suit le lit pendant quelque temps. Là, la végétation est abondante : de très nombreux gommiers forment par places de véritables bois; aussi le gibier n'y est-il pas rare : les chasseurs tuent deux mouflons, et l'on voit de nombreuses antilopes, des gazelles, des autruches, des lièvres,... etc.

On traverse ensuite le djebel Iraouen qui est composé de trois chaînes à peu près parallèles, ayant en moyenne 200 mètres de hauteur au-dessus du fond de la vallée. Là se trouve la Sobba, ou cascade : c'est un cirque de rochers auquel on arrive par un chemin très difficile d'environ un kilomètre de longueur. Les cascades n'existent qu'après des pluies abondantes; mais il reste beaucoup d'eau dans le fond du cirque, et cette eau est excellente et très fraîche. On y trouve même des poissons, ce qui prouve qu'il y a toujours de l'eau dans la Sobba.

Il semble que chaque jour l'exploration du pays présente plus d'intérêt; aussi chaque jour les ingénieurs, MM. Roche et Béringer, entraînés par leur ardeur,

s'éloignent-ils davantage de la colonne. Il leur arrive même parfois de ne rejoindre le camp que le soir. Le colonel leur reproche leur imprudence, mais sans pouvoir les convaincre. C'est qu'il devient bien difficile de croire au danger, lorsque pendant un certain temps ce danger ne s'est manifesté en aucune façon. Les mesures de précaution imposées par la prudence des gens expérimentés semblent chaque jour plus désagréables, plus pénibles : bientôt on doute de leur utilité, on les considère comme puériles.

Le 17 janvier, on descend dans la vallée de l'oued Igharghar, vallée large de plusieurs kilomètres, et limitée au sud-ouest par le Tassili qui forme une muraille à pic de 250 à 300 mètres de hauteur.

Le lendemain, l'on campe enfin à Amguid ; on y trouve pour la première fois de l'eau vive dans un ravin à parois à pic, qui forme tranchée dans le Tassili. Le ruisseau contient même quelques barbeaux. On se trouve alors à 917 kilomètres d'Ouarglâ.

Les guides ont déclaré qu'ils ne connaissaient plus les régions situées au delà d'Amguid, dans la direction du sud, régions du haut Igharghar, d'Idelès et d'Amadghor, qui ne sont pas parcourues par les caravanes.

Le colonel attend les réponses d'Ahitaghel aux lettres qu'il lui a adressées : et Cheik ben bou Djemaa qui les a portées n'est pas encore de retour. Cette réponse attendue est pour lui d'une importance capitale : les Touareg Ifoghas lui offrent bien de le conduire à l'est, chez Ikhenoukhen, qui lui donnera des guides capables de le conduire au Soudan ; mais il est obligé

alors de faire un grand détour, et de renoncer à continuer l'itinéraire qu'il s'est tracé d'avance. Il espère sans doute voir arriver bientôt Ahitaghel à son camp, et en obtenir les guides qui lui sont nécessaires. Il prescrit donc un séjour de cinq jours à Amguid qui procurera aux hommes et aux animaux un repos salutaire et indispensable; et il se propose d'utiliser ce laps de temps à exécuter lui-même une reconnaissance sur le haut Igharghar, et l'entrée de la plaine d'Amadghor.

Le 20 janvier, il laisse la caravane séjourner à Amguid sous le commandement du capitaine Masson, et emmène avec lui MM. Bérînger et Roche, le maréchal des logis Pobeguin, et cinq hommes, dans la direction sud. Cette reconnaissance dure trois jours, et est poussée jusqu'au pied du Khanfousa, à 75 kilomètres d'Amguid. Le surlendemain, dans l'après-midi, en rentrant à son camp d'Ighellachen, au confluent de l'oued Tedjert et de l'oued Igharghar, il trouve Cheik Boudjema qui arrive d'Insalah, accompagné par un targui nommé Si Mohammed. Il apprend qu'Ahitaghel est allé à Insalah à la tête d'un très grand nombre de Hoggar, régler une question de dia (prix du sang), au sujet d'un marabout du Touat venu dans le Hoggar avec des marchandises, et qu'un Targui avait été tué et dépouillé. Ahitaghel était de retour; mais il était trop fatigué pour venir au devant de la mission, et il envoyait une lettre dans laquelle il disait : « Je me porte garant de ce qui peut t'arriver tant que tu seras sur mon territoire; au delà, garde-toi comme tu l'enten-

dras. Le chemin du Soudan t'est ouvert, et tu peux passer. Je t'enverrai des guides pour te conduire. » Le colonel, très satisfait à la lecture de cette lettre, dit : « Maintenant nous pouvons aller au Soudan. »

Le 24 janvier, la caravane vient rejoindre le colonel à Ighellachen, où elle séjourne le lendemain. Chikat ben Haufou, le successeur désigné au pouvoir d'Ahitaghel, arrive au camp, accompagné de quelques Touareg Hoggar. Il paraît fort bien disposé, et confirme les assertions des guides sur la facilité du passage par Amadghor. Toutefois, son attitude et son langage laissent apparaître une certaine défiance; mais le colonel espère la calmer au cours de son voyage, quand les Hoggar se seront un peu familiarisés.

Il se décide donc à se séparer des Touareg Ifoghas qui l'ont accompagné depuis l'Algérie, et après leur avoir fait de riches présents, il les renvoie chez eux à demi satisfaits, puisqu'ils n'ont pu réussir, comme ils l'espéraient, à le conduire à Ikhenoukhen.

Le 26 janvier, la mission prend la direction sud-est, avec Chikat et les nouveaux guides Hoggar. Elle traverse un terrain sec et nu, assez mouvementé et coupé de nombreux lits de rivière. Le 29 elle arrive à Inziman-Tikhsin (eau sous le sable). Il suffit de déblayer le sable à 30 centimètres de profondeur pour trouver de l'eau en abondance.

C'est le débouché de l'oued Tedjert dans la plaine d'Amadghor. C'est un point du passage important pour les caravanes.

Ce même jour, le colonel écrit à M. Féraud, notre

consul à Tripoli, ce qui suit : « Ahitaghel ayant mis « des guides à ma disposition, je pense que nous n'irons « pas à Ghat, et nous voici sur le haut Igharghar, sur « l'ancienne route commerciale allant vers Assiou. Je « pense, sauf incident, atteindre Assiou dans vingt « jours... Quant à présent, mon bon ami, je crois « réellement que je tiens le succès, aidez-nous à le « rendre complet. Tâchez de nous faire recommander « en Azben et aux Kilouï; je vais là tout à l'inconnu « avec ma lettre du grand Chérif de la Mecque au Sul- « tan de Sokoto.

« Tout va bien; je ne pourrai peut-être pas voir « Ahitaghel lui-même. Il m'écrit qu'il vient d'Insalah « et qu'il ne sait pas s'il nous pourra rejoindre, mais il « m'envoie des gens qui me conduiront au Soudan, et « son parent Chikat est venu avec eux jusqu'ici. Mon « principal guide est un nommé Mohammed, des « Azgar, mais élevé et domicilié aux Hoggar, cousin « de notre ami Mohammed ben Brahim le targui que « vous avez vu à Tripoli. Il doit m'accompagner jus- « qu'à Agadès. »

Le 30, on continue à suivre la direction sud-est. Ce même Chikat qui devait servir de guide jusqu'à Agadès veut retourner à son campement, et quitte la mission. Le colonel lui remet une somme de 500 francs et divers objets de valeur, tant pour lui que pour son fils, et le charge de remettre à Ahitaghel une somme de 1,000 francs et divers cadeaux.

Divers indices prouvent que des campements Hoggar se trouvent dans le voisinage. Un chamelier resté en

arrière a vu passer non loin de lui quatre cavaliers montés à mehari.

Un targui du nom de Mohammed se met à suivre la caravane : petit à petit, il arrive à se joindre à elle. Deux autres Touareg, Mohammed ould Moumen et Ahamed, cherchent à gagner les bonnes grâces de la caravane : le grand nombre des caisses que la mission emporte les étonne : ils croient qu'elles contiennent de l'or : on leur dit pour les détromper qu'elles contiennent des cartouches.

Pendant la route, du côté de la montagne, on rencontre de nombreuses traces de troupeaux. Le pays est donc habité, mais les habitants (Touareg Hoggar) se cachent et, de leurs montagnes, surveillent la marche de la caravane.

A mesure que la caravane avance, ceux d'entre eux qui sont campés dans le voisinage s'éloignent, et transportent leurs tentes en peau pour aller les dresser plus loin, hors même de la vue de ces chrétiens qui leur inspirent une si grande horreur.

Le pays parcouru ne cesse d'être plat, sec, uniforme et pierreux.

Le 3 février, on arrive à la Sebka d'Amadghor : c'est une cuvette de 2 ou 3 kilomètres de largeur, dans laquelle le sel se trouve en bancs épais, blancs et rougeâtres. On remarque les traces d'une caravane qui quelques jours auparavant a pris du sel, et a fait route ensuite vers le Soudan.

Depuis le 1er février, on n'a pas rencontré d'eau ; la température est très élevée l'eau des outres diminue

rapidement. Chaque jour, les guides font espérer que l'on pourra camper à un point d'eau : et chaque jour c'est une nouvelle déception. Un certain nombre de chameaux ont de la peine à suivre : la caravane s'allonge. Quelques hommes aussi restent en arrière. Quelques animaux exténués ne peuvent rejoindre le camp que le lendemain matin.

La provision d'eau étant épuisée le 5, le 6 on souffre de la soif; la caravane s'allonge de plus en plus; le désordre augmente.

Enfin un point d'eau est signalé en avant. Le colonel y part avec les guides, fait remplir des outres, et les fait porter à la colonne.

On campe au point d'eau, et autour du camp on trouve des émeraudes : on en ramasse un grand nombre; quelques-unes sont de la grosseur d'un œuf.

Les deux jours suivants, on fait séjour. Sghir ben Cheik, que le colonel a envoyé d'Amguid sur Tahohaït, rentre au camp, vêtu en targui, et accompagné de deux touareg Hoggar, Kebbi et Baba, qu'il présente comme guides.

Le 9 on reprend la marche, et l'on suit la même direction : le sol continue à être sec, pierreux et pénible à la marche. Le soir, le frère de Khebbi vient au camp, accompagné de deux touareg Hoggar de race noble. Le colonel leur fait bon accueil et achète au prix de 400 francs au frère de Kebbi un mehari qu'il donne au guide Mohammed Ould Moumen.

Khebbi et son frère vont coucher dans un campement voisin où se trouvent, disent-ils, leurs parents, et s'en-

gagent à revenir le lendemain matin. Ils ne reviennent pas, et l'on s'aperçoit qu'ils ont volé deux mehara de la caravane.

Le lendemain, on campe à Temassiut, où l'on trouve une eau abondante et bonne, dans un puits de 3 m. 50 de profondeur.

El Alem, un guide promis par Ahitaghel et qui doit conduire la mission au Soudan, arrive monté sur un petit cheval bai. Il a amené avec lui son fils et son nègre, et demande 2 500 francs pour servir de guide à la mission.

Dans l'après-midi, le miad des Hoggar apparaît subitement auprès du camp. Le colonel, sans escorte et sans armes, accompagné de tous les membres de la mission, se rend à leur rencontre. Après l'échange des salutations d'usage, les principaux chefs protestent de leur dévouement, et lui offrent de le conduire à Idèles où se trouve Ahitaghel. Sur son refus, ils s'engagent à lui donner des guides qui le conduiront où il voudra.

C'est dans l'espoir de dissiper la méfiance des Touareg, de les « familiariser », que le colonel leur facilite l'accès de sa caravane et de son camp, se laisse accompagner chaque jour pendant la route par de nouveaux venus, ne craint pas de s'entretenir directement avec eux. La pensée noble et généreuse qui le guide ne lui laisse pas entrevoir qu'en faisant disparaître de leur esprit cette appréhension vague, cette crainte superstitieuse qu'il leur inspire, il se prive d'un facteur moral qui a été peut-être jusqu'à ce jour sa principale sauvegarde.

Il fait visiter son camp en détail aux gens du miad; il leur montre ses fusils, leur en explique le mécanisme; excite au plus haut point leur convoitise par la vue de toutes ces caisses qu'ils supposent contenir de grandes richesses, et les amène enfin à lui manquer de respect. Car c'est alors que l'on voit Tissi Ould Chikkat, un colosse, proche parent d'Ahitaghel le chef des Hoggar, prendre son bras et lui frapper sur l'épaule avec affectation en s'écriant : « O colonel ! O colonel ! » En ce moment, sans doute, il suppute à quel chiffre énorme pourrait s'élever sa part de butin.

Le soir, on leur offre la diffa. C'est Cheikh ben bou Djema, comme à l'ordinaire, qui a préparé les aliments, sous la surveillance du Mokaddem : car, comme les Chambaa, les Touareg ont des scrupules religieux et ne consentiraient jamais à prendre une nourriture qui ne serait pas conforme aux prescriptions du Coran. Ils se montrent néanmoins très réservés et très cérémonieux : c'est qu'ils attendent que les Chambaa aient goûté ces différents mets avant eux, de crainte qu'ils ne soient empoisonnés.

Ils couchent au camp, et, le lendemain matin, on leur distribue de nombreux présents et de l'argent. Presque aussitôt, de violentes querelles s'engagent et menacent de dégénérer en une lutte sanglante. Leur rapacité est extrême.

Enfin, à l'exception de Kebbi et de Mohammed Ould Moumen, qui restent comme guides, ils quittent tous le camp. A leur départ, on constate qu'ils ont volé des chameaux et des mehara de la caravane. Toutefois,

ils ne se sont pas tous éloignés, car ils ont laissé derrière eux une quinzaine de cavaliers, cachés dans un endroit escarpé, d'où ils peuvent facilement surveiller le camp. Ces chefs Hoggar avaient insisté auprès du colonel pour obtenir qu'il leur fît présent des deux juments qui lui servaient alternativement de monture. Sans doute pour justifier le refus qui avait été opposé à leurs prétentions, le capitaine Masson, à partir de ce jour, monta la seconde jument, et marcha en avant de la caravane avec le colonel.

On se remit en marche le 13 février. El Alem, qui était allé déposer en sûreté à son campement les mille francs qu'il avait touchés d'avance comme guide, rentre avec Sghir ben Cheikh, qui l'avait accompagné. Il ramène avec lui deux nouveaux Touareg. Ceux-ci apportent une lettre de la Djemaa, qui contient de nouvelles protestations d'amitié. L'un des deux Touareg, nommé Ahitaghel, comme le chef des Hoggar, s'offre pour guide : il connaît très bien la région dans laquelle on se trouve, puisqu'il y a ses campements.

La réussite de l'entreprise de la mission semble donc s'affirmer de plus en plus. Les guides ne manquent pas : la grande difficulté, la traversée du pays des Hoggar, semble vaincue, et le colonel peut dès maintenant songer à envoyer le Mokaddem et le guide Cheik ben bou Djemaa dans le pays d'Aïr, avec une lettre, pour annoncer aux tribus son arrivée.. « Si ces tribus « nous livrent passage, leur dit-il, nous irons au Sou- « dan; sinon nous reviendrons par Ghat. » Mais il est bientôt rappelé à la triste réalité : on vient le prévenir

que Sghir ben Cheikh excite les Chambaa à abandonner la mission. Sghir lui-même vient confirmer les soupçons qui pèsent sur lui, en demandant son congé pour rentrer à son campement qui n'est pas très éloigné (1).

Le colonel devient sombre et soucieux : il se promène seul le soir dans le camp, jusqu'à une heure très avancée; et dès ce jour il conserve de la lumière dans sa tente toute la nuit. Il fait doubler les sentinelles et leur donne de sévères consignes. Il semble craindre une attaque de nuit, genre d'opération à laquelle (peut-être à tort) les Touareg passent pour être habitués. Toujours est-il que malgré le dire des guides au départ, on arrive chaque jour camper sur des emplacements où il n'y a point d'eau. Et cependant l'eau est assurément abondante dans cette contrée. La provision d'eau s'épuise.

Enfin, le 16 février, vers dix heures du matin, les guides indiquent au colonel un puits qui serait situé au nord-ouest, dans la montagne. C'est le bir el Gharama. Ils lui conseillent d'établir son camp là où il se trouve, et d'envoyer les chameaux boire et faire provision d'eau. Le voyant hésiter à suivre cet avis, deux Touareg arrivés le jour même dans la caravane viennent lui dire que leurs compatriotes désirent avoir une entrevue avec lui au puits, et que de là ils reviendront ensemble au camp. Il se laisse persuader, et part avec le capitaine

(1) Sghir ben Cheikh avait deux domiciles : l'un à Ouargla, où il avait épousé une femme de cette contrée; l'autre chez les Ifoghas, où il avait épousé la fille d'un targui, nommé Abd-el-Hakem. C'est là qu'il s'est réfugié après le massacre de la mission.



Surprise et massacre au puits de Bir el Gharama.

Masson, MM. Béringer, Roche et Guiard. Les quatre guides Touareg et Sghir ben cheik le précédent à 50 pas. Les chameaux du convoi d'eau, puis les chameaux à bagages suivent de distance en distance. Chaque groupe conduit par les chameliers est en outre escorté de quelques tirailleurs indigènes. Mais le chemin suivi est très mauvais : la caravane s'allonge démesurément. Le maréchal des logis Dennery, qui marche avec le premier convoi, se trouve bientôt à quinze cents mètres environ du colonel. Chaque fois que celui-ci demande où est le puits, on lui répond qu'il n'est pas loin. « Colonel, dit « Cheik ben bou Djemaa en s'approchant de lui, tu es « trahi ; on te sépare de ta caravane, et on t'emmène « dans une fausse direction par un chemin difficile. » Le colonel se fâche et lui répond durement. Enfin, à environ 15 kilomètres du camp, on arrive au bir el Gharama, sur l'oued Netara. L'eau du puits est corrompue : il faut le curer. Le colonel appelle à lui les quelques hommes qui se trouvent là, pour faire ce travail. Les guides El Alem et Ahitaghel emmènent les deux juments au loin, vers le nord, pendant que les membres de la mission se dispersent aux environs. Le docteur Guiard et M. Roche se dirigent au nord de la vallée, pendant que M. Béringer va s'asseoir à l'ombre d'un tamarix. Le capitaine Masson reste auprès du puits avec le colonel.

Tout à coup de grands cris se font entendre dans le lit de la rivière, vers le nord. Trois ou quatre cents Touareg arrivent au grand trot des mehara : « Sortez « des rangs, sortez, crient ces Touareg aux Chambaa,

« nous n'en voulons pas à vous, mais aux chrétiens. » Et, au même moment, le guide Ahitaghel, s'armant de son lourd sabre à deux mains, frappe M. Béringer qui se trouve près de lui ; M. Roche et le docteur Guiard sont tués sur place par les autres guides Touareg ; puis Sghir ben Cheikh et El Alem montent les deux juments, et tous les cinq disparaissent dans les rangs de l'ennemi. Les quinze ou vingt hommes qui travaillent au puits prennent la fuite.

Abandonnés et trahis par les guides et par tous les indigènes qui se trouvaient auprès d'eux, le colonel et le capitaine Masson, un revolver à chaque main, font face à l'ennemi et vont même au-devant de lui. Ce sont les frères Tissi ben Chikkat et Uangadi, tous trois proches parents du chef des Hoggar, qui marchent en tête des Touareg. Ils s'arrêtent, étonnés de leur audace, puis se précipitent sur eux : mais l'un d'eux reçoit deux balles dans la jambe ; un autre Touareg est tué et tombe de mehari aux pieds du colonel. Comme ces guerriers gaulois dont l'histoire a consacré le souvenir, malgré leurs horribles blessures, le colonel et le capitaine Masson restent debout, et continuent à lutter jusqu'à leur dernier souffle. Quatre Touareg sont encore atteints, jusqu'au moment où ils tombent morts et sont percés de nombreux coups de lance.

Au bruit de la fusillade, le maréchal des logis Dennery court dans la direction du puits ; mais, se trouvant isolé, il est entouré par les Touareg et meurt bravement le revolver à la main.

Quelques Touareg se mettent à la poursuite des tra-

vailleurs du puits qui se sont dispersés. Les groupes d'escorte voisins, augmentés de quelques chameliers, accélèrent l'allure pour se porter au secours de leurs camarades : au bout de quelques minutes, ils arrivent sur un mamelon et aperçoivent le gros des Touareg qui marchent sur eux. Ils ouvrent le feu à une faible distance et leur font subir des pertes sensibles. Les Touareg mettent alors pied à terre, font agenouiller leurs mehara et s'abritent derrière eux pour tirer. Le but des Touareg est surtout de s'emparer des chameaux. Nos hommes, obligés par l'épuisement des munitions et les pertes subies de battre en retraite, cherchent à emmener ces animaux ; mais ils ne peuvent y parvenir, et sont obligés de les abondonner. Vers quatre heures du soir, de vingt-deux qu'ils étaient au début, ils sont réduits à dix. Les Touareg, divisés en plusieurs groupes, ne cessent de les harceler, sans pourtant parvenir à les empêcher de passer, et ils rejoignent le camp dans la soirée.

Quant aux quelques hommes qui ont cherché leur salut dans la fuite, en abandonnant le colonel ou leurs compagnons, ils sont poursuivis, traqués et massacrés sur place isolément. Quelques-uns cependant parviennent à se cacher et à s'échapper, mais sont condamnés d'avance soit à mourir de faim et de soif, après avoir erré à l'aventure, soit à être rencontrés par quelque Targui, qui les réduira à l'esclavage.

Dans cette journée, les Touareg auraient eu, dit-on, vingt-sept hommes tués, et un plus grand nombre blessés; et, d'autre part, outre les cinq membres de la mission, il manquait trente hommes tués ou disparus.

XI

RETRAITE DES SURVIVANTS DE LA MISSION — COMBAT D'AMGUID — MORT DE MM. DIANOUS, SANTIN ET POBÉGUIN — ARRIVÉE A OUARGLA

Le lieutenant de Dianous, M. Santin, le maréchal des logis Pobéguin, les soldats français Brame et Marjolet, et environ quarante indigènes, presque tous appartenant au 1er et au 3e régiment de tirailleurs, se trouvaient au camp, lorsqu'un homme d'escorte arriva leur annoncer le désastre. M. de Dianous mit immédiatement le camp en état de défense, au moyen des caisses et des bagages, et partit en reconnaisance dans la direction du puits avec 20 hommes. A son arrivée, les Touareg, abandonnant la poursuite, se réfugient derrière un mamelon, et semblent appréhender une nouvelle attaque. C'est alors que les derniers combattants peuvent battre en retraite, et regagner le camp. En présence du grand nombre de ses ennemis, et des

difficultés que présente ce terrain montagneux, le lieutenant n'ose pas attaquer immédiatement, et retourne au camp, avec l'intention de revenir le lendemain matin avec tous ses hommes. Les Touareg suivent tous ses mouvements avec inquiétude : mais, le voyant s'éloigner définitivement, ils s'entourent de sentinelles, et se réunissent auprès du puits, pour enterrer leurs morts, et soigner leurs blessés.

Dans la crainte d'une attaque de nuit, ils restent en éveil jusqu'au lendemain ; égorgent les chameaux blessés ; font grand festin avec leur chair qu'ils font rôtir, et témoignent une grande joie d'avoir tué le colonel et ses compagnons.

C'était une lourde tâche pour M. de Dianous, de prendre le commandement dans de semblables circonstances. Il se trouvait à 1 400 kilomètres d'Ouargla, c'est-à-dire à environ 50 jours de marche, sans aucun moyen de transport pour l'eau, les vivres, les munitions et les menus bagages indispensables : il devait s'attendre à être harcelé sans cesse par un ennemi très mobile, que son succès aurait enhardi, et qui rendrait sa marche fort difficile. Il lui fallait évidemment à tout prix reprendre aux Touareg les chameaux de la caravane, et par suite livrer bataille au plus tôt.

Tous les tirailleurs le comprenaient, et semblaient impatients de marcher. Mais le Mokaddem fut d'un avis contraire ; il conseilla la retraite immédiate sur Ouargla, et sut faire prévaloir cet avis insensé.

On était alors 56 ; on possédait 30 outres pleines d'eau, des vivres, des munitions. Le lieutenant donne

l'ordre aux hommes de se munir abondamment de vivres et de cartouches. Un grand nombre de caisses sont alors brisées; mais ces hommes qui ont à parcourir une si longue route, et qui devraient craindre avant tout de mourir de faim, semblent avoir pour principal souci de se charger d'argent, au détriment du reste.

La petite colonne se met en route à 11 heures du soir, décidée à marcher jour et nuit, pendant quelque temps au moins. Elle prend un chemin différent de celui qu'on avait suivi en venant, tant dans l'espoir de dépister les Touareg, que dans celui de trouver des points d'eau qui ont fait défaut la première fois. En effet, pendant deux jours elle n'est pas inquiétée, et elle trouve le premier jour un puits, et le deuxième une rivière dans laquelle l'eau coule en abondance.

Le troisième jour seulement, on signale pour la première fois la présence de cavaliers touareg dans le voisinage.

C'est que, pendant la journée du 17, les Touareg étaient restés sur leurs positions, près du puits d'el Gharama, sur la défensive, s'attendant à être attaqués.

Après s'être assuré que tous étaient prêts pour soutenir le combat, Tissi était parti en avant avec les guides chambaa en reconnaissance. Il avait poussé sa reconnaissance jusqu'au camp, qu'il avait trouvé abandonné, comme il l'espérait; il avait fait main basse sur l'argent qui restait, en ayant soin toutefois d'en laisser quelque peu. Il était revenu ensuite au puits, pour y passer la nuit. Le lendemain, tous les Touareg, avisés

que le camp était abandonné, s'y transportèrent, et le pillage commença. Mais c'était surtout l'argent qui excitait leur convoitise : et leur déception était grande de n'y trouver qu'une somme insignifiante à se partager. Ils en vinrent naturellement à soupçonner leur chef d'avoir détourné le numéraire à son profit : la situation devenait pour lui difficile, lorsque, par un heureux hasard, on découvrit non loin du camp un sac contenant une certaine somme. Tissi leur fit comprendre que ce sac avait dû être perdu ou abandonné par quelque tirailleur surchargé ; c'étaient évidemment les tirailleurs qui avaient emporté tout le numéraire. Il restait d'ailleurs encore quatre Français qu'ils ne devaient pas laisser échapper, et il fallait sans retard se mettre à la poursuite des fugitifs.

Il y avait alors avec eux une seconde bande de cavaliers hoggar qui étaient arrivés après le massacre, ceux-ci ne pouvaient être admis à prendre part au butin. Dépités, ils se décident à suivre une autre direction : « Tombons, disent-ils, sur les Ifoghas qui nous « amènent des chrétiens sur notre territoire. » Et les deux bandes se séparent à nouveau. La première, commandée par Tissi ben Chikkat, poursuit les fugitifs; l'autre va razzier les Ifoghas. Mais ces derniers ne profitèrent guère de leur expédition ; car, soit par crainte de se créer trop d'ennemis à la fois, soit par désir de se ménager l'appui de ses voisins dans le cas où une colonne française viendrait tirer vengeance du massacre de la mission, Ahitaghel fit restituer aux Ifoghas ce qui leur avait été pris.

Avant de quitter le camp, les Touareg de Tissi allèrent renouveler leur provision d'eau à un puits qui se trouvait à côté du camp, mais dont l'existence n'avait pas été révélée au colonel, et ils se mirent en route vers le nord. Cependant, la moitié environ d'entre eux, renonçant à prendre part à la poursuite, ainsi que les guides chambaa, rentrèrent chez eux avec leur part de butin : c'était un groupe de ces cavaliers de Tissi, sans doute, qui avait été aperçu le 19, suivant une direction parallèle à celle des fugitifs, derrière un mouvement de terrain qui le masquait. Ce n'étaient sans doute que des éclaireurs, et le gros des forces était encore assez éloigné, car deux hommes échappés au massacre, et qui étaient parvenus à se cacher dans les environs du puits, purent rejoindre ce jour-là. Ils étaient d'ailleurs dans un piteux état, et l'un d'eux se servait de sa chechia pour envelopper ses pieds fendus par la marche.

Le 20 février, pour la première fois depuis le départ, on se reposa pendant la nuit, et l'on arriva le lendemain matin à Temassint, où la mission avait séjourné du 10 au 12 février. M. de Dianous voyait se dresser devant lui une sombre perspective : il s'agissait de parcourir environ 150 kilomètres pour gagner Inziman Tiksin, avec la certitude de ne point rencontrer d'eau sur son chemin, et l'obligation de traverser cette plaine brûlante, aride et nue d'Amadghor, dans laquelle on avait tant souffert la première fois. Il était obligé de constater que ses hommes n'avaient pris qu'une quantité insuffisante de vivres, et qu'on allait dès

maintenant en manquer. Il aurait voulu pouvoir prendre à l'est le chemin qui conduit chez les Ifoghas; mais cet itinéraire lui était complètement inconnu, et il était obligé d'y renoncer, alors que là seulement, peut-être, il aurait pu, grâce aux bonnes dispositions d'Ikenoukhen, trouver quelque secours, en temps utile.

Il lui fallut donc suivre à nouveau la route de la Sebka. En arrivant près d'un puits, il trouve quatre chameaux au pâturage, s'en empare, et fait charger sur leur dos les quelques provisions qui restent, et des outres. Les hommes sont allégés d'autant; et c'est une réserve de viande pour l'avenir, qu'il était urgent de rencontrer, car on en est déjà réduit à tuer pour les manger les quatre chiens slougui qui ont suivi la caravane depuis Ouargla.

La souffrance et la fatigue sont si grandes, pendant ces marches sur ce sol dur et brûlant, que de temps à autre un homme tombe: et l'on est obligé de l'abandonner.

Le 26, une sentinelle signale six cavaliers touareg qui s'approchent du camp. Ils ont placé un drapeau blanc au bout d'une lance, en signe de paix, et viennent réclamer les quatre chameaux dont ils sont, disent-ils, les propriétaires: mais ils consentent après de longs pourparlers à les vendre au prix de 2000 francs.

Les jours suivants, la provision d'eau s'épuise, et chaque jour la chaleur semble augmenter. La souffrance occasionnée par la soif devient telle, que des hommes en arrivent à boire leur urine.

Le 27, en approchant de la source auprès de la-

quelle la mission avait campé le 31 janvier, un homme se détache en avant : presque aussitôt, sous les yeux de ses camarades, il est enlevé par un Targui, emmené à l'écart, dépouillé de ses vêtements, et massacré à coups de sabre. Il en est de même de tout homme qui s'écarte ou qui tombe le long de la route.

Depuis quelque temps, les vivres manquent : on mange de l'herbe. Ce jour-là, il est décidé que l'on tuera un chameau, dont la viande et la peau sont partagées également pour être mangées.

On arrive enfin à Inziman Tiksin, le 2 mars.

La fatigue est telle qu'il ne serait pas possible de continuer la marche : aussi est-il décidé qu'on se reposera jusqu'au lendemain soir. Ce temps de repos est mis à profit en tuant deux onagres qui venaient boire au puits. C'est un ravitaillement inespéré.

Le nouveau point d'eau le plus rapproché est maintenant Agzel (Djemat Marghel), à 102 kilomètres, mais les hommes ont bu et mangé ; avec les forces, l'espérance semble revenir et ils parcourent cette distance en deux jours et demi. Le 5 février, au soir, ils sont à Agzel. Ils y trouvent des Touareg Amghad, des Kel Ahamellen, qui sont campés dans les environs. Ceux-ci consentent à leur vendre deux vieilles chamelles qui viennent augmenter leurs ressources. Ces mêmes Touareg avaient déjà vendu des chameaux à la mission, lors de son passage. Ils reviennent au camp le lendemain, font preuve de dispositions très bienveillantes, remettent au Mokaddem une outre pleine de lait et vendent quelques dattes. Et cependant, cette tribu a

fourni un contingent assez nombreux au ghezzou qui poursuit les fugitifs.

Ceux-ci se dirigent sur Amguid : ils ont 75 kilomètres à franchir pour y parvenir. Lorsqu'ils se trouvent aux environs d'Ighellachen, les Touareg Hoggar qui les avaient harcelés précédemment, et qui pendant quelques jours avaient cessé de se montrer, apparaissent de nouveau. Peut-être les Kel-Ahamellen se sont-ils opposés à ce qu'aucun meurtre fût commis sur leur territoire, dans le voisinage de leurs campements, car c'est une croyance très répandue dans le Sahara, que tout sang versé dans les environs d'un campement porte malheur aux femmes et aux enfants.

Le lendemain, 8 mars, Tissi avec environ soixante cavaliers vient établir son camp à côté d'eux. Il leur fait offrir de leur vendre des chameaux, des moutons et des dattes. Il était bien évident que ces nouvelles propositions cachaient quelque nouveau piège. Néanmoins, on entame des négociations. Comme toujours c'est le Mokaddem qui sert d'intermédiaire, et l'on ne saurait trop s'étonner du rôle et de la situation qu'il semble avoir pris aux dépens du commandement. Ce n'était assurément pas le moment de négocier, mais bien plutôt de combattre. Tous ces pourparlers, qui mettaient sans cesse en contact les indigènes de la colonne et les Touareg, ne pouvaient que faciliter de nouvelles surprises et de nouvelles trahisons. Tissi déclare qu'il voulait parler à l'officier, et qu'il le priait de venir auprès de lui. M. de Dianous, qui craint quelque guet-apens, refuse de sortir de son camp. Tissi

vient alors, avec six cavaliers, au-devant de lui. Et cet homme qui, lorsqu'il parle aux indigènes de la colonne, leur répète sans cesse « qu'il n'en veut qu'aux « Français, qu'aux chrétiens », en présence du Mokaddem et du lieutenant, se confond en protestations de toutes sortes; il jure sur le Coran et sur le chapelet de Tedjini (1), « qu'il ne veut que du bien aux Français « et à leurs compagnons, et qu'il tiendra toutes ses « promesses ». Néanmoins, M. de Dianous se refuse à quitter son camp. Tissi se contente alors de lui demander cinq hommes destinés à aller chercher les moutons et à les ramener. Cinq tirailleurs se dévouent à tenter l'aventure. Autant de Touareg les prennent en croupe sur leur mehara et partent avec eux. Ils marchent ainsi pendant quelque temps, puis au coucher du soleil ils s'arrêtent, mettent pied à terre et se concertent. Le sort des tirailleurs est à l'instant décidé : les Touareg se précipitent sur eux le sabre à la main, les dépouillent de leurs vêtements et les tuent, en leur disant : « Vous nous avez amené les Français, vous mourrez. » Un seul est épargné : il s'était réfugié sous le burnous de Naba, frère de Tissi, et selon la coutume saharienne, Naba l'avait pris sous sa protection, en disant : « Celui-ci est mon prisonnier : j'en ferai ce qu'il me plaira : que personne n'y touche », et il devint son esclave. Ces Touareg en remontant sur leurs mehari, pour rejoindre le camp, remarquent qu'un des tirailleurs respirait encore. Un d'eux allait l'achever, mais

(1) Tedjini est le fondateur d'une grande confrérie à laquelle était affilié le Mokaddem.

un autre s'y oppose : « C'est un coup porté par moi, « dit-il, et celui qui l'a reçu n'en revient jamais. »

Pendant ce temps, le maréchal des logis Pobéguin, voyant que les Touareg avaient lâché leurs chameaux au pâturage à proximité du camp, et qu'ils avaient même laissé leurs armes attachées aux selles, se dispose à s'en emparer. C'était une occasion inespérée qui s'offrait à eux, et qui eût sans doute sauvé les quarante-huit survivants de la mission. Il y aurait eu combat, assurément, mais l'issue n'en pouvait être douteuse, car les Touareg étaient à peine une centaine. En scrupuleux observateur de la foi jurée, M. de Dianous, cédant aussi peut-être encore aux conseils du Mokaddem, se refuse à donner suite à ce projet et lève le camp qu'il va établir à quelques kilomètres plus loin.

Le lendemain, 9 mars, pendant la route, les Touareg marchent à hauteur de la colonne, à peu de distance. Leur nombre ne cesse d'augmenter et à l'arrivée à la source d'Aïn-el-Kerma, ils ont pris les devants et l'occupent. Le combat est sur le point de s'engager, lorsque les Touareg se décident à aller camper plus loin. Il est évident qu'ils redoutent le combat : ils se souviennent des pertes sensibles que nos fusils leur ont infligées le 16 février : ils préfèrent harceler les fugitifs, les user par la fatigue, la faim et la soif, les décimer un à un par la ruse et la trahison. Comme tous les peuples sahariens, ils sont patients et tenaces : le temps pour eux n'est rien.

Bientôt, un Targui s'approche du camp, et crie à haute voix : « Tissi vous invite à venir camper dans la



Docteur Guiard.

« rivière, les Amghad vont vous apporter des dattes, « les chameaux et les moutons viendront de chez lui, « et nous camperons ensemble pour débattre les prix. » M. de Dianous, qui avait vu revenir seuls les cinq Touareg partis avec les cinq tirailleurs la veille, et qui comprenait à quelles embûches il se trouvait exposé, défend à ses hommes de se rendre au camp ennemi : mais, voyant qu'il n'était pas obéi, il lève son camp et le transporte plus loin. Les Touareg le suivent, viennent de nouveau camper près de lui et lui font parvenir une provision de dattes, qu'ils disent être offertes principalement aux Français. Avec une confiance qu'on ne s'explique point, le lieutenant les accepte et les partage entre tous les hommes : presque tous en mangent, sauf les Chambaa qui craignent qu'elles ne soient empoisonnées. Elles le sont en effet, au moyen de la jusquiame, plante vénéneuse assez répandue dans ces régions. Les hommes qui ont mangé de ces dattes semblent pris de vertige, et d'accès de folie furieuse. Quelques-uns s'enfuient du camp, sans qu'on puisse les retenir. Un grand désordre règne au camp.

Le lendemain cependant, la plupart des hommes sont guéris, sauf les Français qui ont été plus violemment atteints que les indigènes. Dans la matinée, sur le conseil du Mokaddem, M. de Dianous, qui est très souffrant, entame de nouvelles négociations avec Tissi. Celui-ci tente un dernier effort pour attirer l'officier à son camp, et, voyant qu'il n'y peut parvenir, donne l'ordre de massacrer les quatre tirailleurs et le Mokaddem, qui se sont rendus auprès de lui. C'est en

vain que ce dernier cherche à se recommander de sa qualité de Marabout ; c'est en vain qu'il invoque Tedjini (1). Le nègre de Tissi remplit son office de bourreau (car les nobles Touareg ne frappent que dans le combat) et tue ce vieillard d'un coup de sabre qui lui coupe le bras, et pénètre dans sa poitrine. Des quatre tirailleurs, deux sont tués, et les deux autres obtiennent la vie en se réfugiant sous le burnous de Tissi qui en fait ses esclaves.

A la suite de ces événements, M. de Dianous fait lever le camp, et se dirige sur Amguid dont il n'est plus éloigné que de 10 kilomètres. Les Touareg, comme toujours, l'accompagnent, puis le devancent et lui barrent le chemin de l'eau. Il faut livrer combat. Les conditions sont moins avantageuses que précédemment pour les Français, car leur troupe est réduite d'une dizaine d'hommes, tandis que les Touareg ont reçu de nombreux renforts (2) ; plusieurs hommes et MM. de Dianous et Pobéguin, principalement, sont encore très souffrants ; enfin le terrain est très accidenté et difficile, ce qui leur fait perdre une partie des avantages de leur armement.

Néanmoins, il n'y a aucune hésitation : deux tirailleurs mettent un mouchoir rouge au bout d'un bâton,

(1) Les Touareg sont affiliés à la confrérie des Senoussyah.

(2) Le ghezou que commandait Tissi comprenait des Hoggar de toutes les tribus, sauf les Ouled Taïtok : le village d'Imghar (oasis d'Insalah) avait fourni un contingent de 20 cavaliers ; il en était de même des Ouled Bahamou, des environs d'Insalah. En tout une centaine de cavaliers, environ.

et tous les autres hommes marchent à leur suite, en entonnant un chant de guerre.

MM. de Dianous, Santin, Pobéguin et quelques hommes encore malades restent en arrière. La petite troupe se divise en deux groupes, et marche droit à l'ennemi. Celui-ci cherche à se précipiter en masse sur elle; mais par trois fois il est arrêté par des feux de salve qui lui causent de grandes pertes. Les Touareg se divisent alors pour mieux s'abriter derrière les rochers, d'où ils tirent; car ils sont tous armés de fusils arabes, sauf quelques-uns qui ont des fusils Gras dont ils se sont emparés les jours précédents. Mais heureusement pour les nôtres, ils tirent mal. Pendant cette deuxième partie du combat, les soldats Brame et Marjolet, jusque-là restés en arrière, viennent se mêler aux combattants, et font preuve d'une grande bravoure. Brame tombe, frappé d'un coup de lance, dans une lutte corps à corps avec les Touareg; et Marjolet frappé d'une balle.

Enfin, MM. de Dianous et Pobéguin, qui ont peu à peu repris leurs sens, viennent aussi prendre part au combat. Le brave officier ne songe point à s'abriter; il tire debout. Atteint d'une balle à l'aine, il n'en continue pas moins à tirer jusqu'au moment où il est atteint d'une balle au téton droit, et tombe mort.

Chaque coup du maréchal des logis Pobéguin porte: et les Touareg déclarent par la suite que s'il y avait eu contre eux dix hommes comme lui, aucun d'eux n'aurait échappé à la mort.

M. Santin, qui n'avait pu rejoindre la troupe, et était resté en arrière, disparut pendant le combat.

Il ne restait donc plus qu'un seul Français, le maréchal des logis Pobéguin, alors qu'un seul tirailleur avait été tué, et quelques autres blessés, mais très légèrement sans doute, puisque leurs blessures ne les empêchent pas de suivre leurs camarades.

Néanmoins, les tirailleurs n'avaient pu réussir à chasser l'ennemi du point d'eau (1); et, tandis que le maréchal des logis Pobéguin, qui avait pris le commandement, dirigeait le soir la marche vers le nord, les Touareg se réunissaient au bord de l'eau, et s'occupaient de donner la sépulture à leurs morts. Cette opération consiste à recouvrir le cadavre d'un très grand nombre de pierres, qui forment un tumulus assez élevé. C'est une coutume berbère qui remonte à la plus haute antiquité. Les Touareg avaient eu trente hommes tués ou très grièvement blessés, car trente mehara sellés n'avaient plus de cavalier. Plusieurs chefs ou nobles étaient parmi les morts. Tissi lui-même avait reçu un coup de feu à hauteur de la ceinture, et sa blessure était très grave.

Ils restèrent toute la nuit en éveil, dans la crainte d'être attaqués à nouveau, et paraissant fort abattus. C'est que la satisfaction que leur causait la mort de tous les Français était sensiblement atténuée par le grand nombre des pertes qu'ils avaient subies. Aussi renoncèrent-ils à toute poursuite, et la petite colonne put continuer sa marche sans être inquiétée; le but

(1) Ce fait parait étrange : car, au moment de la retraite, les Touareg, par suite de leurs pertes, devaient être à peu près égaux en nombre à nos indigènes.

de son chef était d'atteindre le plus tôt possible Hassi Meseggueum, où l'ancien guide Radja avait ses campements, et où, par suite, il pourrait trouver quelque secours (1). Il avait avec lui trente-trois hommes : mais ces hommes étaient épuisés; beaucoup avaient les jambes gonflées par la fatigue; et la marche devenait lente par suite des nombreux arrêts qu'il fallait faire pour permettre aux traînards de rejoindre. Ils avaient 300 kilomètres à parcourir avec quatre chameaux pour nourriture. Il est vrai que l'eau n'était pas rare; et que cette route étant la route habituelle des caravanes, ils avaient l'espoir d'en rencontrer quelqu'une qui leur viendrait en aide.

Mais ils n'en rencontrèrent aucune.

De temps à autre, pendant la route, un homme tombait épuisé; ses camarades se précipitaient sur lui comme des oiseaux de proie, pour le dépouiller de l'argent dont il était possesseur. Ils campaient sur les mêmes emplacements sur lesquels la mission avait campé jadis, et là, ils ramassaient avidement les moindres débris. Ils trouvèrent un jour le cadavre d'un chameau dont la peau n'était pas encore tout à fait corrompue, et le mangèrent. Bientôt, la discorde se met parmi eux, et ils en arrivent à se partager en deux camps. Des querelles, des rixes éclatent chaque jour. Enfin, le 19 mars, ils arrivent à Hassi el Hadjadj, épuisés.

(1) Les Touareg croyaient le maréchal des logis Pobéguin parmi les morts. Ce qui causa sans doute leur erreur, c'est que ce sous-officier était vêtu d'un burnous. Ils durent le confondre avec l'unique tirailleur tué dans ce combat.

Le maréchal des logis n'avait plus que vingt-six hommes avec lui. Arrivés au puits, ces hommes se dispersent de tous côtés pour chasser des insectes, des lézards, et ramasser de l'herbe destinée à tromper leur faim. Le manque de nourriture et la fatigue les ont mis hors d'état de continuer leur route. Ils restent aux environs du puits une huitaine de jours. Ils tuent et mangent un des deux chameaux qui leur restent, et deux tirailleurs s'enfuient avec l'autre. Dès lors, il ne leur reste plus aucune ressource. Une sorte d'affolement règne dans le camp, et ces misérables se battent entre eux et se tuent pour se dépouiller de l'argent qu'ils ont en leur possession. Les victimes sont ensuite mangées par leurs camarades. Du 27 au 30, douze indigènes sont tués de la sorte. Ils sont dépecés par le tirailleur Belkacem ben Zebla, un mulâtre qui fait office de boucher de la colonne, et se sert, pour cette triste besogne, du sabre du colonel qu'il a conservé !

Le maréchal des logis Pobéguin était un brave soldat et un excellent tireur, ce qui l'avait rendu la terreur des Touareg. Par suite il était devenu, depuis Amguid, en quelque sorte la sauvegarde de sa troupe : mais aujourd'hui qu'on se trouvait très près d'Hassi Meseguem, qu'on touchait pour ainsi dire au port, il n'était plus que le témoin dangereux de leur infamie. Le 31 mars, il fut tué et mangé.

Enfin, le 2 avril au matin, les douze derniers survivants arrivent près d'Hassi Mesegguem. Ils y rencontrent un berger qui les conduit chez Radja. Celui-ci revient avec eux au puits d'El Hadjadj, dans l'espoir d'y

rencontrer quelques-uns de leurs compagnons encore vivants; il n'en trouve plus qu'un, et devine, à l'aspect des lieux, les sombres drames qui s'y sont passés.

Cependant, quatre hommes qui, à Djemat-Merghem (Agzel), avaient quitté la colonne, étaient arrivés le 28 à Ouargla. L'autorité militaire avait aussitôt renvoyé le khalifa d'Ouargla à la rencontre des fugitifs, avec une partie de son maghzen, et 400 mehara, des Chambaa, par la route de l'Oued-Mia, et par celle d'Aïn-Taïba, pour les recueillir. En arrivant à Hassi Mesegguem, ces cavaliers trouvèrent les hommes secourus par Radja qui revenaient d'Hassi el Hadjadj avec lui; ils les ramenèrent à Ouargla, où ils arrivèrent le 28 avril.

Depuis, quelques hommes qui étaient parvenus à échapper aux Touareg, et à se réfugier soit à Insalah, soit à Ghadamès, furent rapatriés, ainsi que la plupart de ceux qui, ayant obtenu la vie sauve, avaient été réduits à l'eeclavage.

Quant aux guides chambaa, à l'exception de Cheik ben bou Djemaa, ils allèrent se réfugier soit chez les Chambaa dissidents, soit chez les Touareg Ifoghas.

XII

RÉSULTATS OBTENUS PAR LA DEUXIÈME MISSION

A mesure qu'il avançait, le colonel Flatters envoyait en France le résultat des travaux des membres de la mission. Ils peuvent se résumer ainsi :

Reconnaissance des vallées de l'Oued-Mia, de l'Oued-Insokki et de leurs affluents; exploration du plateau de Tademaït, de la partie occidentale des plateaux de Tinghert, de l'Iraouen et du Tassili; reconnaissance de la région d'Amguid, de la vallée du haut Igharghar, qui conduit à Idelès, et de la Sebka d'Amadghor.

Possibilité reconnue de pouvoir établir facilement et à peu de frais une voie ferrée.

Tracé des différentes routes suivies par les caravanes, entre Goléa, Ouargla, Insalah, Idelès, Assiou, Ghat et Ghadamès (certaines parties de ces routes ayant été

suivies par la mission; les autres ayant été obtenues par renseignements).

Notions géologiques, botaniques, zoologiques,... etc.

Constatation de la présence de l'eau en abondance sous le sol, à peu de profondeur, dans toutes les vallées reconnues, et de la possibilité de créer des puits artésiens dans les vallées de l'Oued-Mia et de l'Oued-Igharghar. Établissement d'une carte au $\frac{1}{1250000}$ de tous les pays parcourus, complétée par renseignements, pour les régions voisines, jusqu'au 25° latitude nord.

Étude de l'état politique de la société Targuia qui, comme chez toutes les populations d'origine berbère, est resté essentiellement démocratique et a pour base la djemaa, ou réunion publique obligatoire de tous les citoyens; de ses ressources agricoles et commerciales, qui, susceptibles d'un grand développement, sont actuellement presque nulles; de son état social, qui est une sorte de féodalité, dans laquelle le noir (l'esclave) travaille la terre et fait les corvées; l'Amghad (le vilain, le vaincu) fait paître les troupeaux et le Targui (le citoyen et le guerrier) domine les deux autres. Les Touareg proprement dits se divisent en outre en deux classes, dont l'une est noble. De plus, le Targui est monogame et très peu attaché à la religion musulmane, et c'est plutôt par esprit d'indépendance que par fanatisme religieux qu'il est entré dans la confrérie de Senoussyah.

Enfin, constatation du peu de densité de ces populations, qui sont décimées par la misère et tendent à disparaître. Car, aujourd'hui, les Hoggar et les Azdger,

les deux plus puissantes tribus peut-être, ne comptent pas chacune mille combattants.

Les résultats obtenus étaient donc considérables, et ils l'eussent été bien plus encore, sans ce désastre lamentable auquel on était loin de s'attendre et qui arriva au moment même où le colonel atteignait le but qui lui avait été indiqué. Le programme qu'il avait à suivre comprenait en effet le retour par Ghat, après avoir pénétré jusqu'à Assiou.

Il avait personnellement, il est vrai, l'espoir de pénétrer jusqu'au Soudan, et d'atteindre Sokoto avant d'effectuer son retour. Mais il était bien décidé, dans le cas où, en approchant du Soudan, il rencontrerait de trop grandes difficultés de la part de ces populations noires qui sont denses, bien armées et guerrières, à rebrousser immédiatement chemin sur Ghat.

L'on sait aujourd'hui à quelles intrigues cette seconde mission fut exposée : elles eurent pour centres Insalah, Ghadamès et Ghat. Le commerce d'Insalah est alimenté en marchandises européennes à travers le Maroc par l'Angleterre, qui aurait, dit-on, dans cette oasis un des personnages les plus influents pour ágent. Le commerce de Ghadamès et de Ghat est au contraire alimenté en marchandises européennes par l'Italie, à travers la Tripolitaine.

Il était facile de faire naître dans l'esprit des négociants de ces trois localités une grande appréhension, en leur montrant la France occupée à s'ouvrir une voie commerciale vers le Soudan, et à attirer vers l'Algérie le commerce de cette contrée. D'autant plus que le

principal objet de ce commerce est celui des esclaves, et que chaque pas en avant de la France dans ces régions y apporte une nouvelle entrave.

Aussi, dès que l'organisation de la seconde mission fut connue en Europe, vit-on un courrier partir de Tripoli, pour le Hoggar; une certaine agitation se manifester parmi les tribus du sud Oranais; des articles très peu bienveillants paraître dans un certain nombre de journaux anglais et italiens; de nombreuses lettres s'échanger entre le gouverneur de Ghadamès, Bou-Aïcha, et Ahitaghel; et enfin ce même Ahitaghel se rendre avec un miad nombreux à Insalah, pour s'y concerter avec le Cheikh el Haly Abd-el-Kader ben Badjouda, et Si Hamza le chef actuel des Ouled Sidi Cheikh. Les gens du Touat étaient d'avis qu'il fallait tuer les Français s'ils étaient peu, et les mettre dans l'obligation de rebrousser chemin s'ils étaient nombreux. Si Hamza ne voulut prendre aucune part à ces hostilités. Ahitaghel se trouvait seul dès lors à tenter l'aventure; mais il ne pouvait réunir tous ses guerriers. Dans ces vastes solitudes, qu'habitent les Touareg, lors d'une expédition, une partie seulement des hommes capables de porter les armes peut s'absenter : l'autre doit rester dans la tribu, qui, si elle était privée de tout défenseur, serait exposée à être razziée par les voisins. Jugeant sans doute alors que les forces dont il pourrait disposer pour des hostilités déclarées seraient insuffisantes et qu'il risquerait de trop se compromettre par un insuccès, il songea à faciliter l'organisation de deux ghezou qu'il pourrait au besoin dés-



Capitaine Masson.

avouer par la suite, et qui auraient pour but de harceler la caravane, d'y fomenter la trahison, de la ruiner s'il était possible, ou tout au moins de l'obliger à rebrousser chemin.

La cupidité et le fanatisme religieux (1) aidant, ces deux ghezou furent vite organisés, et s'accrurent de quelques faibles contingents d'Insalah.

Le colonel avait connaissance de toutes ces intrigues : il avait exactement supputé les diverses difficultés qui pouvaient se présenter. Dans le cas où Ahitaghel aurait marché contre lui avec le plus grand nombre de ses guerriers, pour lui refuser le passage, il eût été sans doute obligé de rebrousser chemin. Mais le jour où il fut assuré à Amguid qu'il n'en serait pas ainsi, il devait considérer la réussite de son expédition comme assurée. Sans doute, il pouvait s'attendre à être suivi à distance, observé, surveillé par quelque ghezou; mais il en est toujours ainsi au Sahara, et cela ne pouvait constituer à ses yeux un danger sérieux.

(1) Le grand chef de la confrérie des Senoussyah réside à la Zaoua de Djarghboud : mais il subit l'influence de ce mohammed, Etteni de Ghadamès. C'est ce personnage, fanatique dangereux, qui est l'instigateur d'un vaste projet de conquête et de propagande religieuse dans l'intérieur de l'Afrique, contre l'élément chrétien en général, et les Turcs en particulier. Tous les Touareg sont dès maintenant affiliés à cette confrérie, et ce plan de conquête comprend, outre le Sahara, le Soudan et le Sénégal.

Au Soudan, les Touareg se sont déjà rendus maîtres de Tombouctou.

Dans la Tripolitaine, grâce au concours du cherif Moulaï Ahmed qui y prêche la révolte contre les Turcs, les Touareg se sont emparés de Ghat, dont la garnison turque a été massacrée.

D'autre part, il avait de très bons guides, gens vigoureux et audacieux qui possédaient une parfaite connaissance du pays. Ils l'ont trahi, il est vrai; mais la trahison des indigènes est une éventualité dont il faut toujours tenir compte. Si leur trahison n'avait pas eu chance de réussir ils l'auraient servi fidèlement.

Son échec doit être attribué d'abord à la composition défectueuse de sa troupe. Pour se conformer peut-être aux conseils perfides d'Ahitaghel, il n'avait pris avec lui que des indigènes : encore étaient-ce pour la plupart des gens de peu de valeur. Il aurait dû s'adjoindre un certain nombre de soldats français, dont il eût été absolument sûr, et qu'il eût fait marcher en partie au moins en avant-garde, près des guides, dans son voisinage.

La seconde cause est son grand désir de familiariser les Touareg. Son esprit généreux, ardent, enthousiaste, en présence du succès, voulait l'obtenir plus complet encore. Il se rendait accessible aux Touareg : il leur témoignait la plus grande confiance, pour leur en inspirer en lui. Il perdait ainsi le prestige qu'il exerçait à distance sur ces esprits superstitieux, et leur donnait toute facilité de fomenter la trahison parmi ses indigènes.

Le 16 février, avant la première attaque, le moral de sa troupe était fortement ébranlé, sans doute : si la moitié seulement des hommes qui travaillaient au puits s'étaient rangés auprès du colonel, pour combattre les Touareg, ils les auraient incontestablement arrêtés : le maréchal des logis Dennery et les divers groupes d'escorte seraient arrivés successivement, et les Touareg,

qui n'étaient réellement pas nombreux, auraient été décimés.

Ce fut un affreux malheur assurément, malheur d'autant plus grand que le capitaine Masson qui, seul après le colonel, avait assez d'autorité et d'expérience pour exécuter et diriger la retraite, avait été massacré avec lui.

Ces tristes événements ne sauraient justifier cette sorte de stupeur qu'ils ont causée. Il est temps pour la France de réagir, et de reprendre sa marche en avant dans ces régions. Une plus longue abstention porterait atteinte à son prestige, au profit de nations voisines qui ne manqueraient pas de l'exploiter à leur profit.



XIII

MONUMENT COMMÉMORATIF ÉLEVÉ A OUARGLA — NOTICE SUR LE LIEUTENANT-COLONEL FLATTERS ; LE CAPITAINE MASSON ; LE LIEUTENANT DE DIANOUS ; LE DOCTEUR GUIARD ; LES INGÉNIEURS BÉRINGER ET ROCHE.

Lorsque la nouvelle de cette épouvantable catastrophe arriva en France, la surprise fut telle qu'on refusa longtemps d'y croire. C'est qu'on venait de recevoir, très peu de temps avant, le courrier expédié par le colonel le 29 janvier, d'Inziman-Tiksin, contenant son journal de marche, jusqu'à ce jour, et de nombreuses lettres qui faisaient considérer comme assuré le succès de l'entreprise.

Pour rendre un dernier hommage à ces nouvelles victimes de la science, le gouvernement prit l'initiative de l'érection à Ouargla d'un monument sur lequel furent gravés les noms des membres de la mission.

Il nous reste à donner quelques renseignements par-

ticuliers sur chacun d'eux. Ils ont été publiés dans le *Bulletin de la société de géographie* du 1er trimestre 1882.

Le lieutenant-colonel Flatters.

Le lieutenant-colonel Flatters était né à Laval, le 16 septembre 1832. Entré à l'école Saint-Cyr le 7 novembre 1851, il en sortait sous-lieutenant au 26e de ligne le 1er octobre 1853 et partait aussitôt pour la Crimée. Il fut nommé lieutenant au 3e régiment de zouaves le 23 avril 1855 et décoré peu de temps après, pour avoir fait prisonnier un capitaine et deux soldats russes. Il rentra en Algérie avec son régiment en 1856, et obtint peu de temps après d'entrer dans le personnel distingué des officiers détachés aux affaires indigènes. Capitaine le 8 septembre 1861, il fut nommé chef de bataillon au 3e tirailleurs algériens le 22 juillet 1871, officier de la Légion d'honneur en 1875 et lieutenant-colonel le 3 mai 1879. Il fut choisi, en 1876, par M. le général Chanzy, comme le plus digne d'occuper le poste difficile de commandant supérieur de Laghouat, où il sut se faire remarquer et nouer parmi les tribus nomades de notre Sahara algérien d'utiles relations. Il remplissait encore ces fonctions quand il fut délégué par M. le ministre de la guerre pour le représenter au sein de la commission supérieure du Transsaharien, où il fit adopter son projet d'exploration du Sahara central. C'est de là qu'il partit comme chef des deux missions sahariennes, pour accomplir les beaux et intéressants voyages que nous venons de résumer.

Flatters était blond, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, d'une constitution robuste et d'un caractère vigoureusement trempé. Sa nature était franche, ouverte, vive et gaie. C'est ainsi du moins que nous l'avons connu, il y a une vingtaine d'années, au 3e régiment de zouaves, où tout le monde l'aimait et l'estimait. Il se passionnait aisément pour toutes les nobles et grandes choses, et c'est avec enthousiasme qu'il avait entrepris de pénétrer jusqu'au Soudan, par les routes sahariennes des caravanes. Dans son noble dévouement pour les intérêts de son pays, il n'a pas hésité un instant à quitter sa femme, son enfant et à se lancer dans l'inconnu. C'était un vaillant cœur, et il suffit de l'avoir approché pour regretter sa fin prématurée.

Le capitaine Masson.

Pierre-René Masson est né à Rambouillet, le 13 décembre 1845. Ayant commencé son éducation dans l'institution Hébert (à Rambouillet), il est passé au lycée de Versailles dans la classe de seconde.

Entré à l'École militaire de Saint-Cyr, en octobre 1864, avec le n° 21, il en est sorti avec le n° 9. Entré à l'École d'état-major le 1er janvier 1868, avec le n° 6, il en est sorti lieutenant d'état-major le 1er janvier 1869, avec le n° 4.

Il a fait son stage de cavalerie au 10e chasseurs à cheval, à Tarbes, puis à Versailles, d'où il partit au mois de juillet 1870, avec son régiment, pour l'armée du Rhin.

Nommé aide de camp du général de brigade Sanglé-Ferrière, il assista aux batailles de Borny, Gravelotte et Saint-Privat, et aux combats à peu près journaliers que la brigade, qui faisait partie du 3e corps, commandé par le maréchal Lebœuf, livrait sous Metz.

Prisonnier de guerre et revenu de captivité en avril 1871, il a été nommé, à cette époque, capitaine d'état-major, pour prendre rang du 8 décembre 1870, et aide de camp du général Daguerre, avec lequel il est entré à Paris.

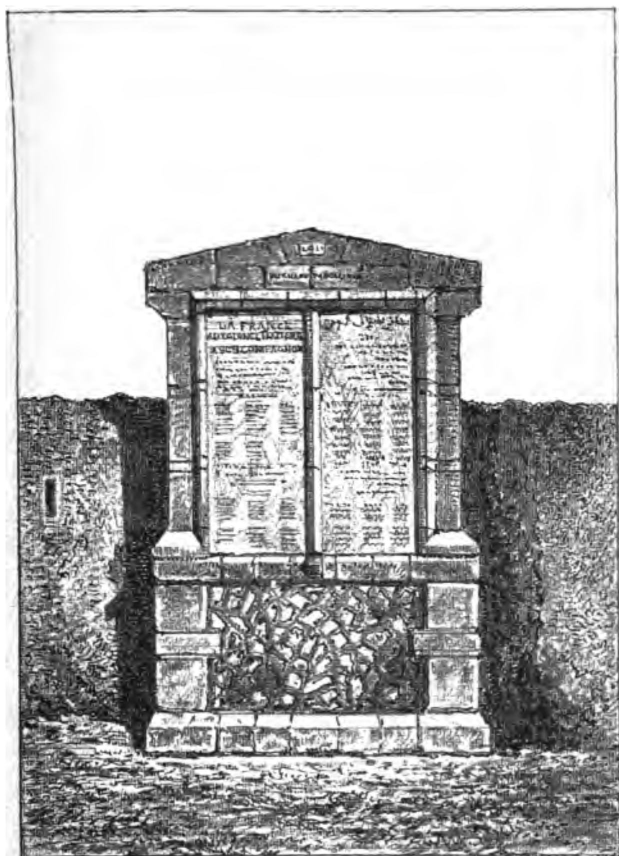
Il a fait son stage d'infanterie au 1er zouaves, à Alger, de septembre 1871 à septembre 1873, son stage d'artillerie au 7e d'artillerie, à Rennes, d'octobre 1874. En novembre 1874, il fut attaché à la division du général Osmont, à Oran.

Nommé aide de camp du général Carteret-Trécourt, à Constantine, il fut blessé au combat d'El-Amri livré aux Arabes révoltés, et décoré de la Légion d'honneur.

Il suivit le général Carteret à Amiens et c'est là qu'il rencontra le lieutenant-colonel Flatters, qui l'associa à son exploration.

La vie du capitaine Masson, employée tout entière au service de son pays, s'est terminée de la triste façon que l'on sait ; ce brave officier est mort victime de son amour pour la science.

Lors de l'attaque des Touareg près du pays d'Aïr, le capitaine Masson, qui avait mis pied à terre, n'a pu atteindre sa monture. Cerné, il se défendit vaillamment ; mais un coup de sabre lui fendit la tête, un deuxième



Monument commémoratif élevé à Ouargla.

lui coupa les jambes, et le fit tomber sous les coups de ses assassins.

M. Béringer.

Le savant et sympathique ingénieur Béringer, qui vient de disparaître dans le terrible désastre de la mission Flatters, ne devait qu'à lui-même la situation pleine de promesses à laquelle il était parvenu par les seuls efforts de son travail et de sa remarquable intelligence. Né le 19 janvier 1840 à Strasbourg, M. Emile Béringer y fit ses études au gymnase, où il laissa le souvenir de brillants succès, et, dès le 29 septembre 1857, il était nommé, dans cette ville, agent secondaire de 2e classe des ponts et chaussées. Tels furent les débuts modestes de cette carrière, qu'il serait sans doute fort intéressant de suivre et d'étudier dans son développement rapide et presque exceptionnel, mais que nous ne pouvons malheureusement qu'esquisser à grands traits. En octobre 1861, le jeune agent est nommé conducteur auxiliaire à Vitry-le-François, où il fait remarquer ses aptitudes à l'occasion de l'exécution des ouvrages métalliques du canal de la Haute-Marne. Ces ouvrages, plusieurs fois copiés depuis, attirèrent l'attention sur le futur ingénieur, qui, mis, sur sa demande, en congé illimité, entrait, le 3 mai 1866, dans la compagnie de l'isthme de Suez. Adjoint à M. Laroche, ingénieur en chef de Port-Saïd, il fut attaché aux travaux du port de Port-Saïd et du canal dans la traversée de la Menzaleh. Il mérita d'être proposé, dès cette époque, pour la déco-

ration par M. Ferdinand de Lesseps. Nous le retrouvons en 1859, à sa sortie de Suez, rentré momentanément dans le service des ponts et chaussées pour les études du chemin de fer de Carcassonne à Quillan. Puis la triste guerre de 1870 éclate, la France troublée et meurtrie fait appel à tous les dévouements, et M. Béringer part comme lieutenant de génie auxiliaire au 25e corps. Cette campagne terminée, il entre à la Compagnie des chemins de fer du Midi, où il reste près de quatre années comme sous-chef de bureau du secrétariat de l'ingénieur en chef de la construction. Mais cette vie calme et aux horizons trop limités ne pouvait convenir à une nature aussi active, et il accepte avec empressement, en décembre 1874, d'être attaché à la province de Pernambuco (Brésil) comme ingénieur principal chef du service topographique. Revenu du Brésil en mai 1877, ce jeune ingénieur, mûri déjà par un travail opiniâtre et une vie accidentée, se révélant tout à coup sous un autre aspect, montra qu'il avait su mettre à profit son voyage pour produire en dehors de ses travaux techniques des documents d'une réelle valeur. Il laisse ainsi un mémoire remarquable intitulé : *Recherches sur le climat et la mortalité du Récife* publié dans l'*Annuaire de la Société météorologique* (1878), et un autre non moins intéressant, mais encore sous presse : *Topographie comparée de la ville et du port du Récife* aux XVIIe et XIXe siècles (*Bulletin de la Société néerlandaise de géographie*) ; enfin une très belle carte, malheureusement inédite, de la province de Pernambuco. Ces œuvres, qui montrent toutes un savoir

étendu et un rare esprit d'observation, sont celles d'un véritable savant.

M. Béringer fut ensuite chargé, par la Compagnie du chemin de fer de l'Est, des études et travaux d'une importante section de chemin de fer, à Vittel, où il resta jusqu'au jour de sa nomination d'ingénieur du cadre auxiliaire des travaux de l'État attaché à la mission transsaharienne du lieutenant-colonel Flatters. Là encore ses travaux furent remarqués, et, au retour de la première mission, partie en janvier 1880, et revenue vers le mois de juin, il fournit au ministère des travaux publics de nombreux et importants documents parmi lesquels je citerai un avant-projet de chemin de fer sur 600 kilomètres de longueur, la carte du pays exploré, la détermination de coordonnées géographiques, les observations météorologiques, de nouvelles et intéressantes théories sur le régime des dunes du Sahara. Le 14 juillet dernier, l'ingénieur Béringer devait à ses services exceptionnels d'être promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur. En novembre suivant, il repartait avec le colonel Flatters pour continuer l'exploration du désert et tâcher de parvenir au Soudan; le but allait être atteint, lorsqu'une mort glorieuse est venue briser cette carrière déjà si remplie et si belle d'avenir. Mais ce qui nous fait surtout pleurer la perte de cet infortuné savant, c'est le souvenir de cette personnalité si complète qui joignait aux plus riches dons de l'intelligence les qualités plus rares et plus précieuses encore de l'affection et du dévouement. Ayant beaucoup vu, mais surtout beaucoup observé et possédant une

merveilleuse souplesse d'esprit, qui, jointe à des connaissances fort étendues, lui permettait d'aborder les sujets les plus divers, c'était un causeur charmant dont les récits, les théories ou les discussions portaient toujours l'empreinte de sa fine originalité, quand ils ne révélaient pas un esprit d'analyse et une largeur de vues véritablement remarquables.

Nous voudrions pouvoir dire ici comment cette vie, qui paraissait à tous exclusivement consacrée à l'amour de la science, était aussi et plus entièrement encore consacrée à l'amour de la famille et au dévouement. M. Béringer joignait à une énergie peu commune un profond sentiment du devoir et une si grande bonté, qu'elle a été même, dans certains cas, jusqu'à l'abnégation. C'est pourquoi nous pleurons non seulement l'homme de science, mais encore et surtout l'honnête homme, l'homme de bien et de cœur qui a disparu pour toujours du milieu de nous.

Le docteur Guiard.

Fils d'un professeur distingué de l'Université, Guiard (Robert-Nicolas-Jules) était né à Paris le 5 février 1851. Élève du lycée de Tours, il y fit les plus brillantes études.

En 1869, il entrait le septième sur cent dix à l'École de santé militaire de Strasbourg. Il se trouvait dans cette ville, lorsqu'au mois de juillet 1870 elle fut investie par les armées allemandes, et il se dévoua pendant le siège, comme ses jeunes camarades, au

traitement des blessés. L'École de Santé militaire fut reconstituée après la guerre, à Montpellier d'abord, puis définitivement à Paris, où Guiard soutint, en 1874, sa thèse de docteur.

Peu de temps après il fut attaché comme aide-major de seconde classe à l'hôpital militaire Saint-Martin.

Nommé aide-major de première classe en 1876, il fut envoyé au 87[e] régiment de ligne, en garnison à Saint-Quentin, où il sut s'attirer l'estime, non seulement de ses chefs hiérarchiques qui lui portaient une affection toute particulière, mais encore de tous les médecins de la ville. Guiard continuait à travailler et envoyait plusieurs mémoires au conseil de santé des armées.

Lorsqu'au mois d'octobre 1879, le lieutenant-colonel Flatters fut chargé par M. de Freycinet de se choisir des collaborateurs pour sa première expédition au pays des Touâreg, Guiard lui fut indiqué comme admirablement préparé par de fortes études à remplir la tâche qui lui serait confiée de médecin et de naturaliste de la mission, en même temps qu'on le lui signalait comme un compagnon énergique et dévoué.

« Voulez-vous venir avec moi à Tombouctou? » lui télégraphia le colonel.

« Je suis à vos ordres, » répondit Guiard, qui avait eu douze heures pour réfléchir.

Ce fut toute la correspondance échangée entre eux.

On a pu lire, dans les pages qui précèdent, l'historique de ce premier voyage, au cours duquel la mission Flatters s'avança jusqu'à 1 500 kilomètres au sud d'Al-

ger. Pendant qu'on était redevable à ses collègues d'une carte du pays parcouru, Guiard apportait au Muséum un magnifique herbier et une collection complète d'insectes et de reptiles trouvés dans le désert.

Rentré en France le 15 juin 1880, Guiard repartit le 15 octobre pour ce second voyage, où il devait trouver la plus terrible des morts. Ses dernières lettres sont du 29 janvier. Elles étaient, hélas! pleines de confiance dans le succès, et il songeait déjà aux joies du retour définitif auprès d'une mère qu'il adorait et qui perdait en lui le plus tendre des fils. A cette même date, la commission des grades le portait au tableau d'avancement pour le grade de médecin-major. Il a eu la consolation de le savoir.

Voici, d'après M. le Dr Bonnet, du Muséum, le résumé, d'ailleurs très succinct, des travaux de Guiard dans le Sahara.

L'herbier rapporté par le Dr Guiard se compose d'environ 130 espèces. Quoiqu'il contienne peu de nouveautés, il offre un vif intérêt, parce qu'il donne une idée nette de la végétation des localités traversées par l'expédition, puis parce qu'il fait connaître d'une façon plus exacte l'aire de dispersion de certaines plantes peu connues.

La plupart des espèces caractérisent la région désertique, sauf celles qui croissent dans les oasis et dont quelques-unes, comme les *Solanum nigrum*, les *Sonchus oleraceus*, les *Fumaria Bastardi*, *Spergula pentan-*

dra, *Portulaca oleracea*, *Anagallis phœnicea*, e c., sont communes sous le climat de Paris.

Parmi les plantes plus spécialement intéressantes, parce qu'elles n'avaient encore été trouvées qu'à de rares intervalles, il convient de citer : *Randonia africana* Coss., *Acacia tortilis Hayne* (gommier), *Schouwia arabica* D. C., *Renda villosa* Coss., *Zygophyllum simplex* L., *Caylosea canescens* S. Hil., *Punicum turgidum*, *Lotus trigonelloïdes* Welb., *Pancratium Saharæ* Coss., etc.

Les plantes usitées dans la thérapeutique indigène sont représentées par les *Salvadora persica* L., *Cassia obovata* Coss., et *Solenastemma Cerghel* Hayn. Cette dernière espèce sert généralement à falsifier le séné.

Les cryptogames ne sont représentées dans la collection du Dr Guiard que par une seule plante, un champignon charnu de la tribu des *Podaxinées*, que M. le Dr Bonnet rapporte avec quelques doutes au *Podaxen ægyptiacus* Mont.

M. Roche (1).

Roche (Jules) est né à Eyguières (Bouches-du-Rhône), le 24 février 1853. Il a fait ses premières études au collège de Tarascon et les a terminées au lycée de Marseille. En 1872, dès sa première année de mathématiques spéciales, il fut reçu à la fois à l'École polytechnique et à l'École normale. Il opta pour l'École

(1) Cette notice biographique est due à M. Rolland, ingénieur des mines, un des amis de M. Roche.



Kasbah d'Ouargla et monument commémoratif.

polytechnique, d'où il sortit le troisième de sa promotion. Il choisit la carrière des mines. La même année, il passa sa licence ès sciences mathématiques.

Roche visita, comme élève ingénieur des mines, les bassins de la Loire et du Gard, puis l'Italie, l'Autriche et la Hongrie, enfin le sud-ouest de la France, l'Espagne et l'Algérie.

Le 11 avril 1878, Roche fut nommé ingénieur ordinaire de 3e classe, et bientôt après, chargé du service du sous-arrondissement minéralogique de Besançon. Le 16 mai 1879, il fut envoyé à Nice.

Tous ceux qui ont connu Roche ont apprécié sa valeur, son intelligence distinguée, la variété de ses aptitudes, son esprit fin et critique, son sens droit, et, à l'occasion, son activité et sa force de volonté. Tous ont été attirés par sa physionomie sympathique, l'excessive modestie de son caractère, l'aménité et la douceur extrême de sa nature. Ses amis savent quel cœur loyal et dévoué était le sien.

Roche avait le goût des voyages. L'Algérie l'avait séduit, et dès qu'il sut que le ministre des travaux publics organisait les missions d'étude du chemin de fer transsaharien, il s'offrit avec ardeur. Le programme était tentant : il s'agissait d'explorer le Sahara et d'en pénétrer les mystères. L'idée était grande : on allait préparer à notre commerce des débouchés nouveaux et ouvrir à notre civilisation l'Afrique occidentale.

Roche fut attaché comme géologue à la mission du lieutenant-colonel Flatters, et s'avança avec lui jusqu'au 26e degré de latitude.

Rentré en France au mois de juin 1880, il rendit compte, dans un rapport au ministre, de la géologie et de l'hydrologie des régions parcourues. Il a consigné les principaux résultats de ses travaux dans une note à l'Académie des sciences (novembre 1880), et dans un article de la *Revue scientifique* (numéro du 27 novembre 1880) (1).

Il signale « l'existence, au milieu du massif des grandes dunes de sable, au sud d'Ouargla, entre Aïn Mokhanza et El Biodh, d'une large région plane de 250 kilomètres de longueur, recouverte seulement de dunes isolées, parallèles, allongées dans la direction du méridien magnétique, et distantes les unes des autres de plusieurs kilomètres. C'est dans la partie orientale de cette région que se trouve, dirigé aussi nord-sud magnétique, le lit de l'Oued Igharghar, lit sans berges », etc. Cette découverte est aussi importante au point de vue pratique du chemin de fer transsaharien qu'au point de vue théorique du régime des dunes. Elle prouve qu'on peut aller d'Ouargla à El Beyyodh sans avoir une seule dune à traverser.

Entre El Biodh et Timassinine, Roche a retrouvé les deux étages crétacés que M. l'ingénieur Rolland venait lui-même de constater dans la région d'El Goléa. Ces deux étages forment deux plateaux calcaires successifs, qui couronnent respectivement deux séries d'escarpements marneux et gypseux. L'escarpement inférieur s'est montré fossilifère à Timassinine ainsi

(1) Notice fixe du *Monde illustré* du 23 avril 1881.

qu'auprès d'El Goléa ; il est nettement cénomanien.

Bientôt, une seconde exploration fut confiée au lieutenant-colonel Flattters.

Roche n'hésita pas à repartir, plus résolu que jamais, fort de l'expérience acquise et plein de confiance dans le succès. On sait comment une odieuse trahison mit fin à cette nouvelle entreprise. Avec son ami Béringer, Roche fut une des premières victimes. Il tomba vaillamment et nous a laissé le souvenir d'un noble cœur, d'une de ces intelligences d'élite qu'on ne saurait trop regretter. Son nom, tristement célèbre désormais, n'en sera pas moins glorieux et restera inscrit en caractères ineffaçables dans les annales, déjà si brillantes, du corps des ingénieurs des mines.

M. de Dianous (1).

M. de Dianous de la Perrotine (Joseph-Gabriel-Henri) est né le 23 juillet 1845. Entré au service le 12 juillet 1867, il fut promu sous-lieutenant le 1er septembre 1871, lieutenant le 2 juillet 1874. Il comptait en cette qualité au 14e de ligne ; mais, depuis plusieurs années, il était entré dans les affaires indigènes et, en qualité d'adjoint du bureau arabe, il séjourna deux ans à Laghouat. Il y acquit une grande expérience des affaires sahariennes, circonstance qui lui valut le fatal honneur d'être choisi par le lieutenant-colonel Flatters pour faire partie de la mission.

(1) Notice tirée du *Monde illustré* du 23 avril 1881.

Il était, au moment de son départ, premier adjoint au bureau de Fort-National.

M. de Dianous avait reçu avec une joie d'enfant la nouvelle qu'il était définitivement agréé comme membre de la mission Flatters. « Quels joyeux repas je ferai avec des dattes et du lait de chamelle ! » disait-il en quittant ses amis. Hélas! c'est aux dattes des Hoggar que la France et l'armée doivent la perte d'un de leurs plus nobles enfants.

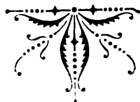
Il est inutile de rappeler son courage; sa mort en a donné la mesure. Tous ceux qui, soit comme administrés, soit comme camarades, ont pu apprécier M. de Dianous, ont admiré en lui des qualités qui ne se rencontrent réunies que dans les natures vraiment exceptionnelles.

D'un caractère doux et bienveillant, il savait se rendre sympathique à tous ceux qui l'approchaient. Ses chefs admiraient en lui l'activité, l'ardeur au travail, l'instruction solide, la fermeté de caractère, la dignité personnelle et les hautes qualités de l'esprit; ses administrés louaient sans réserve sa haute justice et son extrême bienveillance; ses amis aimaient par-dessus tout en lui l'absolue franchise, la grande bonté d'âme et le tact exquis qui le caractérisaient.

Il allait être promu capitaine au premier jour.

L'annonce de sa mort a vivement et douloureusement impressionné, non seulement les Français qui l'ont connu, mais encore les populations indigènes qu'il avait administrées.

Sa mort n'a laissé que des regrets et son nom, désormais célèbre, restera inséparable de celui des braves compagnons qui succombèrent avec lui sous les coups d'un groupe d'assassins.



XIV

CONCLUSIONS — PÉNÉTRATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE ; TRACÉ DU TRANS-SAHARIEN, DESTINÉ A RELIER A L'ALGÉRIE LE SOUDAN ET LE SÉNÉGAL.

Longtemps la question du Trans-Saharien fut traitée d'utopie. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi, et elle semble résolue théoriquement, au moins.

Ses adversaires faisaient valoir contre elle le manque d'eau et la sécheresse, l'immensité des dunes et leur mobilité, l'inclémence du climat, et enfin, l'hostilité de ces Touareg dont la légende avait considérablement accru l'importance et le nombre.

Nous savons maintenant que l'eau abonde sous le sol : il ne s'agit plus que de l'aller chercher, ce qui nous est facile avec les moyens puissants dont nous disposons. De vastes régions possèdent de riches nappes artésiennes, jusqu'à ce jour inutilisées. Grâce à elles, il doit nous être facile de fertiliser ces contrées,

de les transformer, et d'y fixer les populations qui y seront attirées par le bien-être. Nous avons déjà un précédent dans les résultats brillants obtenus si rapidement dans l'Oued-Rhir, et aux environs d'Ouargla, par les travaux méthodiques du capitaine Le Chatelier.

Dans ses deux expéditions, dans les deux directions qu'il a suivies, le colonel Flatters a confirmé les renseignements émis déjà par d'autres voyageurs, et constaté que les dunes n'étaient pas un obstacle au tracé d'une voie ferrée. Loin d'être mobiles, suivant l'opinion si généralement accréditée, elles sont absolument fixes, et doivent être considérées comme un agent de fertilisation.

Le climat, dans le Sahara, est assurément pénible à supporter, pendant l'été, pour les Européens : mais il est partout d'une salubrité absolue. Là où l'on aura ramené la fertilité, créé des plantations de palmiers, la contrée deviendra plus habitable aux Européens ; et, d'ailleurs, cette difficulté doit être une raison de plus pour nous de chercher à régénérer cette race vigoureuse qui l'habite actuellement et que la misère décime et tend à faire disparaître. Nous devons chercher en elle les auxiliaires qui sont indispensables à la réussite de notre œuvre civilisatrice.

Quant à l'hostilité des Touareg, à leur grand nombre, aux masses de guerriers qu'ils doivent opposer à notre marche vers le sud, nous savons aujourd'hui ce qu'il faut en penser. Assurément, nos progrès dans le Sahara sont pour eux, comme ils l'ont été déjà pour les Arabes du sud algérien, une légitime cause d'appréhension.



Lieutenant Le Chatelier.

A chaque pas en avant, notre domination amène avec elle l'abolition de l'esclavage, détourne par suite la plupart des caravanes des contrées que nous occupons, vide les anciens marchés, ruine les populations qui en vivaient, et les force à s'expatrier, au moins partiellement. Elle ne leur crée aucune ressource nouvelle en compensation de celles dont elle les prive, et leur impose de lourdes charges.

Les tribus que le mécontentement et la misère poussent à s'insurger ou à s'expatrier sont poursuivies, décimées, razziées; leur ruine devient complète.

En général, elle est une occupation militaire; rien de plus.

Ce n'était assurément pas là le but que l'on poursuivait. Et l'on en vint à comparer ces résultats à ceux obtenus au Sénégal et en Guinée. Là de très faibles contingents disséminés sur d'immenses territoires, dont la population est dense et guerrière, suffisent à maintenir et à étendre au loin notre domination. C'est que là notre présence fait cesser la traite des noirs et, par suite, les luttes nombreuses dont elle était la cause; à l'anarchie elle fait succéder la sécurité, et cette sécurité suffit à amener le bien-être et la prospérité dans ces régions d'une fertilité exceptionnelle. Là notre présence est un bienfait. Au Sahara, au contraire, où la nature est moins libérale, notre seule présence ne suffit pas : ce n'est pas assez de mettre fin au désordre et au brigandage : il faut créer à ces populations misérables de nouveaux moyens d'existence; il faut venir en aide à la nature par de nombreux

travaux et rendre au sol toute la fertilité dont il est capable.

C'est ce qu'on a tenté depuis peu dans la région d'Ouargla, et on y obtient chaque jour de nouveaux succès qui ne sauraient trop nous encourager à persévérer dans cette voie, qui est celle du progrès, de l'avenir, de la civilisation.

On s'est employé à fertiliser ce sol jusqu'alors aride et incapable de faire vivre ses habitants malgré leur petit nombre. Chaque jour on creuse de nouveaux puits qui viennent répandre dans le pays la fertilité et la richesse. Dans quelques années cette oasis sera la plus riche et la plus vaste du Sahara, d'autant plus que les deux grandes vallées de l'Oued-Igharghar et de l'Oued-Mia qui y aboutissent sont susceptibles d'être fertilisées de la même façon sur tout leur parcours, c'est-à-dire jusqu'au centre de l'Hoggar. Et de combien d'autres vallées ne peut-on pas en dire autant! Lorsque l'étude de ces régions sera plus avancée, on trouvera certainement ailleurs d'autres nappes artésiennes, et là où l'on n'en trouvera pas, on aura toujours la ressource de creuser de nombreux puits, de reconstruire les anciens barrages aujourd'hui ruinés, d'en construire de nouveaux et de créer ainsi de vastes réservoirs qui, remplis par les orages et la fonte des neiges, feront revivre le pays aux alentours. L'eau, au Sahara, est la condition indispensable de l'existence : de son abondance dépend la fertilité et la richesse.

Il ne s'agit point ici d'exercer des représailles. Assurément le massacre de la mission Flatters est un grand

malheur, mais ce n'est qu'un accident dans la vie d'un pays tel que la France. Toutefois, sans nous présenter aux Touareg en justiciers ou en conquérants, nous devons dès le début déployer à leurs yeux en même temps sur plusieurs points de leur territoire des forces suffisantes, pour leur prouver que toute résistance est inutile. Nous devons chercher à éviter qu'ils émigrent en masse, leur faire connaître qu'il ne sera porté aucune atteinte à leur liberté, à leurs biens, à leur religion, à leur existence, leur faire comprendre que les moyens d'action dont nous disposons seront mis en œuvre dans leur intérêt, pour fertiliser à leur profit les contrées qu'ils habitent et augmenter leur bien-être.

En agissant ainsi et en utilisant l'appui que l'on trouvera dans chaque localité auprès d'une partie de la population qui nous est déjà sympathique, on sera étonné de la facilité avec laquelle notre autorité s'imposera et du peu d'opposition qu'elle rencontrera. Bientôt même nous les verrons devenir nos caravaniers et les intermédiaires de notre commerce saharien.

Jusqu'à ce jour on avait pu songer à deux grandes lignes de pénétration par les vallées de l'Oued Mia et de l'Oued Igharghar, lignes destinées à être prolongées, l'une d'Insalah vers le Soudan occidental (Tombouctou); l'autre d'Amguid vers le Soudan oriental (Sokoto) (1). Nous devons renoncer aujourd'hui à cette seconde direction vers Sokoto et le lac Tchad où l'in-

(1) Nous nous contentons d'un simple énoncé, la question ayant été traitée d'une façon très complète dans de nombreuses revues et des ouvrages spéciaux.

fluence anglaise nous a devancés pendant ces dernières années.

Quant à la ligne qui aboutit actuellement a Aïn-Sefra, elle nous semble spécialement destinée à être prolongée, dans l'avenir, lorsque des conventions diplomatiques le permettront, sur le Tafilalet et l'Oued Draa, par Figuig.

La première mesure à prendre serait assurément de prolonger la ligne de l'est jusqu'au point qui doit devenir la base de pénétration, Ouargla.

Le choix d'Ouargla, à l'ouest, est incontestable, par suite de sa position centrale dans le sud algérien et tunisien et des deux immenses vallées fertilisables qui y aboutissent.

On ne saurait objecter contre notre pénétration au Touat le traité de **1845**, car l'article **4** établit que : « Dans « le Sahara, il n'y a pas de limites territoriales à éta- « blir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure « pas, et qu'elle sert de pacage aux Arabes des deux « empires qui viennent y camper pour y trouver les « pâturages et les eaux qui leur sont nécessaires. »

Jusqu'ici, par suite de son éloignement, il a pu jouir d'une complète indépendance ; mais, situé au sud de l'Algérie, il est territoire français de par le traité.

D'autre part, les autres nations ne sauraient voir d'un mauvais œil notre marche en avant dans ces contrées, où nous allons, non pas exploiter un peuple riche, mais régénérer un peuple qui tend à disparaître, en lui apportant les bienfaits de la civilisation.

Le développement de ces diverses voies ferrées jus-

qu'à Insalah et Tombouctou atteindrait un développement de 2,000 environ, et comporterait une dépense de 100 millions à repartir sur de nombreux exercices. Mais, au lieu de confier ces travaux aux compagnies, surtout à partir d'Ouargla et d'Oued-Zoubia, ne pourrait-on pas les faire exécuter en même temps que les travaux d'aménagement de l'eau, par la main-d'œuvre militaire, sous la direction d'une section militaire de chemins de fer? La dépense pourrait ainsi être réduite des deux tiers.

Et il nous semble, d'autre part, que les troupes disciplinaires et indigènes de l'Algérie suffiraient à la protection et à la construction de tous ces travaux, auxquels on emploierait, d'ailleurs, la main-d'œuvre indigène.

Le Trans-Saharien doit créer un grand courant de commerce et d'émigration entre l'Algérie et le Soudan, courant dont profiteront tous les centres intermédiaires. Les commerçants arabes n'hésiteront pas à porter le centre de leurs opérations dans le Soudan, et les noirs viendront offrir leurs bras à la colonisation saharienne et algérienne. Nous avons un grand intérêt à les attirer par tous les moyens.

Le Maroc doit sa vitalité actuelle à la masse de population noire qui y a été introduite, et à la vigueur de la population métis qui en est dérivée. L'introduction de l'élément noir dans les régions sahariennes nous permettra de peupler rapidement des régions, actuellement presque inhabitées, et de créer des centres prospères. Et ces nouveaux sujets, initiés aux bienfaits de

notre civilisation, deviendront les meilleurs agents de notre pénétration au Soudan et de la transformation de leur pays d'origine.

Ce que les Russes ont fait en Asie est plus facilement encore réalisable au Sahara (1).

Lorsque, grâce à nos efforts persévérants, nous avons réussi à créer sur le Niger une flottille qui a déjà battu pavillon dans les eaux de Tombouctou, le moment est venu certainement de mettre à exécution le tracé du Trans-Saharien.

(1) Lorsque les Touareg verront l'exécution du Trans-Saharien, ils comprendront qu'ils ne peuvent que bénéficier de notre voisinage, et ne tarderont pas à se faire nos auxiliaires. Les Touareg, comme les habitants du Gourara, du Touat, et en général ceux de tous les Ksours, sont d'anciens Berbères, venus d'Europe à une époque très reculée. En Algérie, ils ont été refoulés successivement par toutes les invasions phénicienne, romaine, vandale et autres, puis par les Arabes et les Turcs qui les ont obligés à se réfugier dans les régions montagneuses, et à s'enfoncer dans le Sahara (La disposition des esprits à accepter des innovations dans ses usages est un des traits essentiels qui distinguent la race berbère des autres peuples musulmans. Elle sera pour la mission civilisatrice de la France un avantage immense.)

HANOTEAU, *La Kabylie.*

APPENDICE

NOTICE GÉOLOGIQUE

Les terrains sahariens se présentent sous trois aspects parfaitement tranchés : ils se divisent en plateaux calcaires, dépressions limoneuses et salifères, et dunes sablonneuses.

Les plateaux élevés (hamada) sont formés de calcaire dur et rocailleux poli par les sables; on n'y trouve ni eau ni terre végétale; ils occupent d'immenses espaces désolés et couvrent la majeure partie du Sahara : les couches de ces plateaux, faiblement inclinées, appartiennent au terrain *crétacé supérieur*.

Le plateau du Mzab est formé de *grès* recouvert de *marnes gypso-salifères*, sous une couche de *calcaires dolomitiques*. Il se continue au sud, en plongeant sous la dune, reparaît à la hauteur d'El Biodh et de Temassinin, puis remonte vers le nord sous le grand Erg, et redevient visible, au delà du Souf, dans la région des hamadas tunisiens et tripolitains.



Roche, ingénieur des mines.

Nous avons constaté récemment que ce plateau rocheux, au sortir du Mzab, se continue également dans l'ouest, pour disparaitre sous les dépressions de l'Oued-Zousfana et de l'Oued-Guir, et s'élever de nouveau dans le Tafilalet.

Vers le sud, le hamada plonge sous la dune, et reparaît vers Aïn Salah, où il se termine, comme auprès de Temassinin, sous l'aspect d'un escarpement abrupt regardant le midi.

La couche calcaire supérieure du hamada est *turonienne*, les calcaires marneux sous-jacents sont *cénomaniens*.

Les grands thalwegs du crétacé ont été comblés à l'époque quaternaire par des dépôts d'atterrissements formés de sable et de limon; puis ces immenses espaces ainsi produits par alluvion ont été eux-mêmes profondément érodés, aux époques suivantes, et des alluvions plus récentes se sont, à leur tour, déposées dans les nouveaux bas-fonds.

Des sources calcaires et gypseuses ont déposé, à la surface des terrains quaternaires, des couches souvent épaisses de plusieurs mètres.

Les bas-fonds de l'Oued-Rhir, les grands gassis de l'Igharghar, de l'Oued-Mya et des plateaux supérieurs du pays des Touareg sont formés de limon ou de sables agglutinés par un *ciment gypso-calcaire*.

Les *dunes* sont dues à la désagrégation de certaines roches. La topographie des régions mamelonnées qui se sont désagrégées pour fournir le sable des dunes, a peu varié; les espaces resserrés entre les collines ont

seuls été comblés par les sables transportés par le vent. C'est ce dont témoignent l'existence des puits ouverts en pleine dune, comme celui d'Aïn Taïba, la source d'El Biodh, au pied de l'Erg, et aussi les vestiges de l'âge de pierre (flèches, couteaux, haches) que nous avons rencontrés dans presque tous les gassis de la dune.

Le terrain quaternaire, qui s'étend sur une étendue immense jusqu'à El Biodh, est formé de grès à grains fins et souvent légèrement calcaires ; ces grains sont de *quartz* roulé, analogues à ceux qui composent le sable de la dune. Le calcaire a été dissous, et apparaît au fond des sebkas, où l'eau devenue stagnante l'a déposé en s'évaporant ; l'*argile*, emportée par le vent, va se déposer sur les roches arides du hamada, qu'il fertilise.

Entre El Biodh et Temassinin, le terrain quaternaire laisse souvent apparaître du *gypse cristallisé.*

Le terrain quaternaire s'appuie en stratification concordante sur le crétacé, qui devient visible au nord d'El Biodh ; à El Biodh et à Temassinin, les couches crétacées sont identiques à celles qui ont été observées près d'El Goléah.

Le premier escarpement, formé de *marnes vertes* contenant un peu de gypse, et surmontées d'une couche de *calcaire dolomitique*, appartient à l'*étage turonien*. Il apparaît sous l'aspect d'un vaste hamada recouvert de fragments de silex noir.

Le second escarpement, formé de *marnes vertes et rouges*, avec de nombreux grains de gypse, et surmonté d'une couche de *calcaire marneux blanc ou jaune*, appar-

vaste ; il renferme quelques gour constitués par un *grès rougeâtre* à éléments *quartzeux* assez fins, ou par un *poudingue* peu aggloméré à assez gros éléments. Ce *poudingue* est composé de fragments roulés de *calcaire* et de *silex* provenant du terrain *crétacé ;* parmi les fragments de silex se trouvent quelques morceaux *de quartz scoriacé*, noir à l'extérieur, à cassure blanche et cristalline et dont l'aspect rappelle celui de la lave.

Jusque vers Tioughi, les berges ont de 20 à 25 mètres de hauteur; en bas est un *calcaire blanc* avec *rognons de silex* et *géodes de carbonate de chaux spathique*, devenant, surtout vers le haut, dur et compacte, et présentant fréquemment alors des *dendrites* bleues. La partie supérieure est occupée par une formation de 5 à 15 mètres de *grès quaternaire* rougeâtre à éléments *quartzeux* fins, surmonté d'une brèche de *calcaire gréseux*. Entre le *calcaire* blanc inférieur et le *grès quaternaire* se trouvent parfois des *marnes gypseuses* rouges ou vertes plus ou moins feuilletées.

De chaque côté de l'oued s'étend la *hamada ;* à l'est, c'est du *reg* ou *hamada quaternaire ;* au loin, vers l'ouest, la *hamada* devient blanche et est probablement alors *crétacée*.

Au delà de Tioughi, l'oued a en moyenne une largeur de 300 à 500 mètres et ses berges ont de 30 à 50 mètres de hauteur.

Les escarpements sont constitués par des couches généralement horizontales, mais quelquefois faiblement ondulées, de *marne* ou de *calcaire marneux blanc*, avec *rognons de silex* et *géodes de carbonate de chaux spa-*

thique devenant, par le haut, dur, compacte et parfois cristallin.

Quelques couches de *marne* contiennent des fossiles indéterminables; certains fragments de silex renferment aussi des fossiles siliceux.

A partir de Hassi-Insokki, la mission se dirigea à travers le plateau de Tademait, plateau très déchiqueté et très raviné, qui ressemble par moments à la *Chebka* du Mzab. La *hamada* est recouverte de très nombreux fragments de *silex* noir, à cassure blanche, et parfois à éclat vitreux; dans les *marnes* des berges des oued, se trouvent quelquefois des *nodules de silex*.

Le plateau de Tademait se termine par des escarpements de 40 à 50 mètres devant la plaine de Meseggueın, plaine de *reg* (petit *gravier siliceux*) de 15 kilomètres environ de largeur, comprise entre les escarpements des plateaux de Tadémait et de Tinghert.

En résumé, depuis Hassi-Inifel, la contrée est formée par un plateau *crétacé*, légèrement incliné vers le nord-nord-est, c'est-à-dire vers le centre de la grande cuvette dont l'oued Rhir et Ouargla sont la partie centrale; ce plateau ou *hamada* est très déchiqueté et raviné par des oued dirigés aussi à peu près vers le nord-nord-est. La *hamada* est absolument nue, stérile et sans eau. Les oued présentent un peu de végétation, mais ils ne renferment de l'eau qu'accidentellement, soit dans les rhédirs, pendant un certain temps après les pluies, soit dans des cuvettes souterraines, au milieu des sables d'alluvions.

La plaine de *reg* de Meseggueın est bordée au sud-

est par la ligne d'escarpements du plateau de Tinghert; ces escarpements, très raides, ayant souvent plus de 60 mètres de hauteur, sont constitués à la partie inférieure par une formation *gypseuse* blanche, surmontée d'une formation de *marne* ou de *calcaire marneux* quelquefois *dolomitique*, à extérieur rougeâtre et à cassure jaune ou, plus rarement, blanche.

La plaine du *hamada* se termine par une ligne d'escarpements de 50 mètres, constitués à la partie supérieure par une formation de *calcaire dolomitique* ou *marneux* et à la partie inférieure par une formation de *marnes vertes* avec petits bancs de *gypse* cristallisé.

Au delà de cette ligne d'escarpements s'étend une *hamada calcaire*, surmontée de quelques gour, parmi lesquels il en est certains qui n'ont pas la forme ordinaire de plateaux, mais qui sont arrondis, et dans lesquels les couches, au lieu d'être horizontales, sont ondulées et inclinées. Sur cette *hamada*, au milieu du *calcaire dolomitique* blanc ou gris, on rencontre quelques ammonites indéterminables, et dans certains gour, au milieu des *marnes* jaunes, sont de nombreux fossiles, *huîtres et oursins*, *diadèmes et hémiaster* (peut-être *Heterodiadema lybicum* et *Hémiaster batneusis*). La hamada se termine par une deuxième ligne d'escarpements de 35 à 40 mètres formés par une corniche de *calcaire dolomitique* surmontant une masse de *marnes* jaunes avec fossiles identiques aux précédents.

Au bas de ce deuxième escarpement (qui appartient probablement à l'étage *cénomanien*, tandis que le premier est *Turonien*) s'étend la plaine de *reg* qui

sépare le plateau de Tinghert des monts Iraouen.

La plaine de reg qui sépare le plateau de Tinghert des monts Iraouen est recouverte de cailloux roulés de *quartz* et de fragments de *grès dévonien* de plus en plus gros à mesure qu'on se rapproche de la montagne du Toudiat.

Dans le massif des monts Iraouen, les bancs de *grès* sont horizontaux et forment plateau. Ces *grès dévoniens* sont tous noirs à l'extérieur; leur cassure est blanche, quelquefois grise; vers la partie supérieure, les bancs présentent de nombreuses fissures *ferrugineuses* rougeâtres; ces *grès* sont presque tous très durs; on ne rencontre que rarement des couches tendres s'effritant facilement en sable.

Dans le lit de l'oued Igharghar et de l'oued Gharis on rencontre de nombreux fragments de *laves* roulés. Au sud d'Amguid, la vallée de l'Ihargbar se développe sur une largeur d'au moins 50 kilomètres; c'est une vaste plaine de *reg* (gravier quartzeux) sous lequel apparaît quelquefois un *calcaire gréseux quaternaire*, ou peut-être même *post-quaternaire*.

La rive droite de l'Igharghar est d'abord formée par l'escarpement en *grès* et *poudingues quartzeux dévoniens* du Tasili; cet escarpement s'élève de plus en plus et atteint une altitude de 700 à 800 mètres, à 20 kilomètres sud d'Amguid ; à partir de ce point, il tourne vers l'est. Plus au sud, l'Igharghar est bordé par les dernières collines de l'Eguéré, en *gneiss* généralement très *quartzeux*.

La rive gauche de la vallée d'Igharghar est con-

stituée d'une manière analogue, d'abord par les escarpements *dévoniens* du plateau du Mouidir, et, plus au sud, par des montagnes *en gneiss* ou *micaschistes*.

Entre le plateau du Tasili et la plaine de l'Igharghar s'étend l'Eguéré, région formée par une série de massifs, ou plutôt de chaînes de montagnes, ayant jusqu'à 500 mètres de hauteur, séparées par des vallées souvent assez larges. Des oued importants sillonnent ces vallées, passant quelquefois de l'une à l'autre entre des gorges étroites.

Plus au sud, les oued se sont creusé leurs lits à travers une couche de *basalte*. En quelques points, le *basalte* se présente en colonnes prismatiques, ayant parfois nettement la forme pentagonale. Le *basalte* est noir, compacte et très dur; il renferme de petits *cristaux* blancs de *carbonate de chaux* et de petits *cristaux* jaunes, probablement de *péridot*.

La position de ces couches de *basalte* dans le fond des vallées montre clairement que l'éruption *basaltique* a eu lieu à une époque où le Sahara possédait déjà son système orographique et hydrographique actuel. Ces coulées de *basalte* proviennent de points situés plus au sud.



VOCABULAIRE

DONNANT L'EXPLICATION DE QUELQUES-UNS DES MOTS ARABES ET BERBÈRES LE PLUS SOUVENT EMPLOYÉS DANS LA GÉOGRAPHIE SAHARIENNE.

I. — MOTS ARABES.

Aïn.................... source.
Arga, plur. *areg*........ grande dune, généralement fixe.
Armath................ petite dune, généralement mobile.
Ahmer, ahmar.......... rouge.

Bir.................... puits maçonné.
Biod, beida............. blanc, blanche.
Bahr.................. mer, lac.
Bab, plur. *biban*........ porte.
Beled.................. ville.
Belad.................. pays.
Bordj.................. maison de commandement.
Baten.................. ventre.

Chergui................ de l'Est oriental.
Chott.................. rivage, par extension lac, étang salé.
Chaabet... .... ravin.
Coudiat............. .. colline.
Chemâl.... .... nord.

Daya................... terrain humide en forme de cuvette.
Dar................... maison.
Douar.................. cercle de tentes.
Dachera................ village.
Djamâ................. mosquée.
Djebel................. chaîne de montagnes.
Drâa, plur. *Drova*...... bras.

Erg................... région des dunes en général.
Erd................... terre.

Feggara................ canal souterrain amenant a fleur de sol, en vue de l'arrosage, l'eau d'une série de puits creusés dans des parties élevées du sol.

Foukani................ en haut, supérieur.
Foum.................. passage, orifice.
Fedj, feidj............ bande de terrain rectiligne, passage ou gassi peu étendu, mais à fond relativement meuble, interrompu par des seuils de dunes.

Gassi................. bande rectiligne et large entre deux chaînes de dunes, se poursuivant sur une grande longueur en terrain ferme, *reg*, sans pierres ni gravier.
Gara, plur. *gour*........ témoin rocheux du sol solide.
Gour, plur. de *gara*..... à tête plate. La réunion d'un grand nombre de gour, comme aux environs d'Ouargla, donne l'aspect d'un jeu de quilles irrégulières.
Ghourd................ dune isolée en forme de mamelon conique, sans arête en longueur.
Guern................. sommet, corne.
Gâda.................. plateau rocheux.
Gharbi................ de l'Ouest, occidental.
Galâa................. château fort.
Golea................. châtelet.
Guebli................ méridional.

Hassi................. puits non maçonné, souvent avec coffrage.
Houdh................. dépression en forme de cuvette entre les gour, terrain ferme.
Hamada................ plateau rocheux, généralement calcaire et sans eau.
Hadjar................ pierre.
Hammam................ eaux chaudes.
Haoudh................ citerne.
Hadid................. fer.

Ksar, plur. *Ksour*....... village fortifié.
Khene................. défilé, gorge.
Kef................... rocher, pic.
Kantra................ pont, hauteur à franchir entre deux dépressions.
Koubba................ chapelle, tombe d'un marabout.

Ma.................... eau.
Maden................. mine.
Makta................. gué.

Mokta................ carrière exploitée.
Malah................ salé.
Merdja................ pré, humide, marais.
Merkeb................ en forme de bateau.
Mers................ port.
Mâder................ lieu humide.
Miya................ cent.

Nebka................ terrain de sable mi-meuble, praticable malgré quelques vallonnements peu sensibles.

Oulad, *ouled*, *beni*...... enfants de.
Oued................ cours d'eau, thalweg, par extension, s'applique dans le Sahara à de grandes dépressions alignées, sans thalweg.
Ogla................ réservoir d'eau.
Outha................ plaine.

Reg................ terrain de sable ferme avec ou sans gravier, généralement très plat.
Ras, plur. *rous*......... tête, cap.
Rekeb................ sommet.
R'dir................ flaque d'eau.

Sahan................ plat, assiette. Dépression large et peu profonde, avec végétation abondante. Un sahan de grande dimension en longueur devient un oued.
Sahel................ pays facile, fertile.
Sebkha................ réseau, bas fond salé.
Sif, plur. *siouf*......... longue arête de dune, en forme de tranchant de sabre.
Soued, *soud*, plur. *soudân*................ nègre.
Souk................ marché, foire.
Settara................ terrasse.
Saguia................ rigole d'irrigation.
Slassel................ chaîne de dunes.

Tenia, *teniet*............ col de montagne.
Terek, *trik*............ chemin.
Thala................ côte.
Tahtani................ en bas, inférieur.

Zaouia................ séminaire musulman.

II. — MOTS BERBÈRES (dialectes kabyle et temachek).

Adrâ, adrharh......... montagne.
Aghélâd................ défilé.
Adehi, plur. *edeyen*..... sables, collection de dunes.
Anou.................... puits.
Aghezer................ rivière, lit de rivière.
Aït...................... fils. Les gens.
Agoulmine.............. mare, marécage.
Azar'ar................ plaine.
Aourir.................. piton.
Amoukran.............. grand.
Aguemnoun............ mamelon.
Akerroui................ tête.
Azrou................... rocher.
Agadir.................. escarpement.
Bou-adda............... du bas, inférieur.
In, en.................. lieu de (masculin).
Ijuidi, idjidi........... sables, collections de dunes dans le Sahara occidental.
Ir'il..................... crête de montagne.
Ir'zer................... ruisseau.
Mâssin................. puits donnant peu d'eau.
Mellal, mellalt......... blanc, blanche.
Oufella.................. du haut, supérieur.
Tisirra.................. pic rocheux.
Tizi...................... col (kabyle).
Tché..................... col (temachek).
Tasili................... plateau.
Tadrârt................. petite montagne.
Tânoût, tânit........... puits, petite source.
Tâla..................... source.
Tâlat................... ravin.
Tit, plur. *tittaouin*...... (œil) source.
Temôssint............... petite source.
Tîn, tân................ lieu de (féminin).
Touât................... oasis.
Tanezrouft.............. plateau rocheux, répondant au hamada arabe.
Thabbourt.............. porte.
Takerrabt.............. lieu saint.
Tamgout................ aiguille.
Tak sebt................ citadelle.
Taourirt................ piton.

TABLE DES MATIÈRES

8946-88 — Corbeil. Imprimerie Crété.

